PH.-EMMANUEL GLASER

Le Mouvement Littéraire

(PETITE CHRONIQUE DES LETTRES)

— 1907 —

PARIS
SOCIÉTÉ D'EDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
—
1908
Tous droits réservés

Le Mouvement littéraire

1907

DU MÊME AUTEUR

Le Mouvement littéraire — 1904.
Préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française.

Le Mouvement littéraire — 1905.
Préface de M. Henry ROUJON, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Le Mouvement littéraire — 1906.
Préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norwège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF, *50, Chaussée-d'Antin, Paris.*

LF.H.
G5483m

PH.-EMMANUEL GLASER

Le Mouvement Littéraire

(PETITE CHRONIQUE DES LETTRES)

— 1907 —

120133
12/1/12

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1908

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

5 *exemplaires sur papier du Japon.*

5 *exemplaires sur papier de Hollande.*

PQ
12
G5
t.1

JANVIER

LES ROMANS

PIERRE LENGLÉ

Guillaumette.

Au moment où les étalages des libraires quittent leur somptueux manteau de pourpre et d'or, où les beaux livres d'étrennes s'en vont pour faire place à des volumes moins ingénus, aux ternes et grises couvertures, sous lesquelles se dissimuleront les nouveautés littéraires de l'année, voici un volume tout désigné pour servir de transition, c'est *Guillaumette*, véritable roman aux poignantes péripéties fait pour intéresser et passionner le grand public, œuvre charmante, honnête et chaste qui pouvait

être un délicieux livre d'étrennes; elle a pour auteur M. Pierre Lenglé, écrivain délicat et lettré, qui rencontre là un succès de bon aloi dont tout le monde se réjouira.

Je voudrais vous conter l'histoire de Pierre Ferran et de Guillaumette, la riche héritière d'Antoine Castéra, en butte à tant de haines, de convoitises, de tristesses et de dangers auxquels elle échappe heureusement pour devenir l'heureuse femme de son cousin et pour mettre en pratique cette parole de Voltaire que « le bonheur domestique est, à la longue, le plus solide et le plus doux ».

Je voudrais, mais je n'ose vous conter cette histoire, de crainte de vous en gâter par une sèche analyse le charme délicat et prenant.

C'est un livre tout à fait aimable et qui est présenté très agréablement avec, sur la couverture, un joli dessin représentant Guillaumette et son fidèle chien Cagire, un des héros de l'aventure, et non le moins émouvant.

EUGÈNE MONTFORT

La Turque.

Singulièrement moins morale, voici la *Turque*, que M. Eugène Montfort, son auteur, qualifie « roman de mœurs parisiennes ». Je le regrette pour Paris,

mais ce sont de bien mauvaises mœurs que celles de cette héroïne et de ces personnages : les aventures de Sophie Mittelette avec M. Pampelin, magistrat grenoblois, et l'étudiant Schlach, et Gaston, et l'Escaloppe, et mille autres, ne sont pas édifiantes. Elles sont contées par M. Eugène Montfort avec une verve parfois un peu outrancière, avec souvent une émotion poignante; elle est douloureuse, en effet, l'existence de cette ouvrière d'usine devenue servante, puis amenée sans plus de vocation à être « Turque », — ce mot n'a pas ici le sens d'une nationalité, mais celui d'une profession... — Au milieu des obligations douloureuses de cette profession, l'héroïne de M. Montfort garde une âme juvénile, candide et charmante. L'aventure pour invraisemblable qu'elle soit n'en est pas moins fréquente et le romancier a su en dégager l'émotion profonde ; bonheurs précaires, rires factices et pleurs vrais : il a dit de façon simple, délicate et prenante la vie de cette pauvre fille...

ARMAND CHARPENTIER

La Beauté du Devoir.

Dans la *Beauté du devoir*, M. Armand Charpentier, le curieux romancier auquel nous devons des œuvres audacieuses et fortes telles que l'*Initiateur*

et l'*Amoureuse Rédemption*, nous apparaît sous un jour tout nouveau : tout chaud encore des combats passionnés auxquels il prit part naguère, il nous parle de conseils de guerre, de justice militaire, d'influences hiérarchiques, et l'on reconnaît là sans peine de brûlants souvenirs. Il semble bien en cette aventure que le roman ne soit que l'accessoire, le moyen choisi par l'auteur pour exprimer ses idées; mais, comme il est toujours romancier très habile et très éloquent, il a su donner un intérêt palpitant à l'histoire du capitaine Morin, le jeune officier placé tragiquement entre son devoir et ses intérêts et qui, avec héroïsme, brise sa carrière et sa vie pour obéir à sa conscience.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Vanité.

MM. Paul et Victor Margueritte entreprennent une fois de plus de châtier les mœurs de leur temps. En épigraphe de leur roman, cette pensée de Pascal : « Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus, et nous sommes si vains que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente », bien faite pour servir tout à la

fois de préface et de conclusion à l'aventure de Pierre Brevier, commerçant audacieux et habile, ancien député, directeur du grand magasin « les Quatre Saisons ». — Ne cherchez pas là d'allusions à de récentes aventures, vous n'en trouverez pas : — cet homme mène entre sa femme et ses filles l'existence la plus brillante, la plus fastueuse, la plus illogique et la plus attristante ; contrairement à ses goûts, il se laisse entraîner dans un tourbillon d'apparence et de facticité. C'est que sa femme et sa fille, Raymonde, mariée à un vague diplomate du nom de Gilles d'Arbelles, veulent à tout prix briller, éblouir Paris, exciter l'envie, l'admiration. Au milieu de cette fournaise, il ne serait pas question de famille, de devoir ni d'amour, si l'aimable figure d'Alice — la seconde fille de Brevier — n'était là pour nous rappeler que le cœur a ses raisons et que la raison parfois s'en accommode. « Les Quatre Saisons » sont entraînées dans un krach énorme, la fortune de Brevier est anéantie, et, comme dans l'*Armature* de Paul Hervieu, l'argent parti, tout s'en va à la débandade et à la dérive ; c'est le moment des louches compromissions, des capitulations de conscience et des trahisons : sauf pour Alice qui goûte dans l'obscurité et dans la sagesse les douceurs d'un honnête et pur amour.

Tel est, rapidement esquissé, le sujet de ce roman tout rempli d'aventures, de mouvement, de péripéties émouvantes ; et d'une haute et éloquente moralité.

MARIUS-ARY LEBLOND

L'Oued.

MM. Marius-Ary Leblond nous content ici une histoire dramatique et romanesque dans laquelle on peut voir aussi une pénétrante étude du caractère arabe ; « ils n'ont pas eu — nous disent-ils — un seul instant l'intention de donner à ce drame les tendances d'une thèse », mais ils se hâtent d'ajouter que « tous les détails, quoi qu'il en puisse paraître à certains qui estiment connaître les caractères et les sentiments, sont vrais dans ce qu'ils ont parfois de romantique » ; ils disent encore — car ils ne veulent décidément pas avoir fait une étude — qu' « ils n'ont prétendu tirer aucune conclusion : on ne saurait en proposer, sur un tel amour et de si graves problèmes, en un seul roman qui doit se satisfaire de refléter la vie dans l'harmonie de ses lumière et de ses ombres ». Ce sont là, semble-t-il, comme des précautions oratoires un peu obscures pour nous préparer au drame tragique et passionné que nous allons voir dans ce décor d'Algérie, où Mlle Ambroise Martin, fille d'un vieux colonial, administrateur de Cartenne, inspire à Belkassem un immense et mortel amour. Ce drame est émouvant, poignant ; les personnages qui y prennent part — Darcey et Marle,

adjoints de l'administrateur, et surtout Mohamed, le ténébreux et haineux Kabyle — sont campés avec beaucoup de vigueur et d'ampleur ; silhouettes énigmatiques et captivantes qui se détachent sur le décor lumineux des paysages d'Algérie.

FERNAND MÉDINE

L'Éternelle Attente.

L'*Éternelle Attente* est un de ces romans de mœurs militaires auxquels le public a pris goût depuis les histoires d'*Iéna ou Sedan* et de *Petite Garnison*. L'auteur exprime cette vérité indéniable que la paix perpétuelle n'est pas un état favorable au développement moral et matériel des soldats et des officiers. Ceux-ci sont dans l'attente, dans « l'éternelle attente » des combats et des glorieux carnages. Ils sont dans leur rôle, je dois l'avouer, tout en faisant, en ma qualité de pékin, des vœux pour les diplomates et les hommes d'État qui s'efforcent d'éterniser encore cette « éternelle attente ». Elle ne réussit pas, c'est certain, à la petite garnison de l'Est où servent le commandant de Chardelay et le commandant Paume, brillants officiers, types d'honneur militaire, et le déplorable capi-

taine-trésorier Mauluison, époux malheureux et trompé d'une femme coquette qui le conduit à la ruine et au déshonneur et sombre elle-même dans une lamentable histoire sentimentale; grâce au dévouement souriant d'une noble femme, Mme de Chardelay, tout s'arrange dans la mesure où les misères de ce monde sont arrangeables et ce roman militaire finit sur cette impression consolante : qu'au milieu des misères, des faiblesses de la vie d'une petite garnison pacifique, on trouve encore de l'héroïsme civique, du dévouement et de la générosité dans l'âme des officiers français; ce sont là des choses qu'on lit toujours avec un certain plaisir, même quand on n'est pas militariste à outrance.

GASTON DERYS

La Dame d'Amour.

Avec la *Dame d'Amour*, de Gaston Derys, nous sommes en pleine eau-forte, encore que les aquarelles dont le peintre Dodina anime le texte soient délicieusement caressantes. Mais Gaston Derys n'est pas de ceux qui écrivent avec frivolité : s'il y a chez lui une grâce aimable, fréquente chez les conteurs du dix huitième siècle, il tient du vingtième siècle

une ironie, parfois cruelle, qui l'oblige à de rudes vérités : sa *Dame d'Amour* n'est pas d'un autre temps que le nôtre, et c'est peut-être en cela qu'elle est de tous les temps. Le hasard, qui n'est pas aveugle et qui, pour une fois voulut être galant, lui a fait échoir un lot d'un million dans une loterie, million que de rapides spéculations lui feront perdre ; mais cette dame d'amour a d'autres ressources et d'autres joies : elle a même de l'esprit et des lettres, de la sensibilité plus encore que de la sensualité, un grain de folie et le diable au corps, qui font d'elle une petite personne infiniment troublante et un tantinet troublée. Gaston Derys, qui est un de nos écrivains féministes les plus experts, a écrit ce joli livre avec sa verve jeune, avec cette couleur vive qui l'a fait apprécier déjà comme un artiste des plus délicats.

JEAN LORRAIN

L'Aryenne.

Jean Lorrain, lorsqu'il fut surpris par la mort, avait en projet ou en préparation des romans et des nouvelles, on le dit : il est fort probable que c'est exact et que nous verrons quelque jour apparaître les œuvres posthumes de cet écrivain troublant, douloureux, malsain, et, parfois, admirable.

L'*Aryenne* ne saurait figurer au nombre de ces « œuvres posthumes » ; non seulement, en effet, elle fut tout entière écrite de sa main, mais il en a corrigé lui-même toutes les épreuves ; c'est donc bien un livre de Jean Lorrain vivant. Je l'ai lu avec une émotion profonde, c'est une des œuvres les plus complètes et les plus fortes qu'il ait produites, une de celles en face desquelles on se demande comment un écrivain doué de cette puissance a pu parfois perdre son temps et avilir comme à plaisir sa renommée en de vaines et malsaines outrances. Lisez l'*Aryenne*, la première des nouvelles réunies dans ce livre : quel drame poignant, quelle analyse d'âmes et de races ramassés dans ces cent pages ! La révolte de l'Aryenne en face de la juive triomphante et bienfaisante n'a jamais été exprimée avec plus de force et une émotion plus poignante. C'est une page maîtresse de cette littérature destinée à nous montrer la lutte des races, littérature dont nos meilleurs écrivains abusent peut-être quelque peu. Dans les autres nouvelles qui composent le livre, petits drames courts, petites comédies douloureuses où le rire toujours s'achève en rictus, apparaît la prodigieuse souplesse de ce talent qui vraiment méritait un sort meilleur, et ce livre inquiétant, douloureux, étrange, est d'un intérêt tout à fait passionnant.

CHARLES BAUDELAIRE

Lettres (1841-1866).

Les admirateurs de Charles Baudelaire ne liront pas sans une émotion profonde les lettres écrites par le grand poète de 1841 à 1866 et dont on nous offre une belle et pieuse édition. Peut-être y a-t-il quelque cruauté à étaler ainsi au jour ces tristesses, ces douleurs, ces misères d'un poète et peut-être saura-t-on mauvais gré aux admirateurs indiscrets qui livrent au vent ses douloureux secrets. Cette réserve faite, il convient de dire l'émotion profonde qui se dégage de cette longue plainte d'un poète admirable qui fut en lutte sa vie durant avec les plus douloureuses et les plus mesquines difficultés matérielles, qui employa tant d'heures à parler

en tant de lettres de la triste question d'argent, du propriétaire implacable, du terme, du Mont-de-Piété. A côté de cette triste litanie qui est comme le *leit motiv* de cette correspondance, on y trouve encore des détails curieux sur l'alimentation, sur la vie quotidienne du poète ; on y trouve aussi des renseignements tout à fait précieux sur ses conceptions dramatiques, sur ses opinions artistiques et philosophiques ; tout cela est écrit dans des lettres courtes, incisives, âpres, adressées à des correspondants qui sont souvent Sainte-Beuve, Flaubert, Alfred de Vigny, Edouard Manet, Barbey d'Aurevilly, parfois Gérard de Nerval, Champfleury, Mme Sabatier, Judith Gautier, Arsène Houssaye, etc. C'est là une page émouvante et suggestive de notre histoire littéraire.

TOLSTOÏ

Shakspeare.

Au milieu des préoccupations sociales qui agitent le vieux et le nouveau monde, voici qu'à travers les siècles une question littéraire surgit, et celui qui la provoque est justement un des hommes qui depuis quarante ans ont le plus remué d'idées sociales ; il y a une question *Shakspeare*, et c'est

Tolstoï qui, au soir de sa vie, en pose les termes dans un livre dont M. J. W. Bienstock nous donne la traduction. Shakspeare est un génie ; Shakspeare est un géant contre lequel il paraît dangereux d'essayer ses muscles ; et, dès l'abord, en songeant à la longue et belle vieillesse de Tolstoï, on eut l'impression que peut-être dans ce livre écrit au soleil couchant de la vie, le grand penseur de Yasnaïa Poliana s'était laissé aller à un paradoxe sénile. Un peu plus, et avec une égale pitié, on eût crié, comme après l'*Agésilas* et l'*Attila*, de notre Corneille : Hélas ! et Holà !

Mais, dès le début de son livre, Tolstoï qui sait quelle bataille il livre et de quelles armes on usera peut-être contre lui, Tolstoï prend soin de nous renseigner : le jugement qu'il porte contre l'immortel tragique n'est pas un jugement de la dernière heure ; c'est une opinion lentement mûrie par les années, une opinion qui lui a donné des doutes et de l'angoisse, une opinion qui est demeurée en lui, immuable, et qu'il a soumise au contrôle de sa raison, patiemment, avant de l'exprimer, avant de la jeter comme un défi à la face de ceux qui admiraient ; que leur admiration soit née d'un examen personnel, ou qu'elle soit l'habitude d'une gloire communément consacrée. Alors le livre de Tolstoï prend une importance toute spéciale : contrairement à beaucoup d'enthousiastes qui ne connaissent peut-être Shakspeare que par le titre de ses œuvres, par les livrets d'opéra qui lui sont empruntés, ou les gravures des tableaux

qui se sont inspirés des épisodes les plus réputés de ses drames. Tolstoï plusieurs fois — il le dit et rien ne nous autorise à douter de sa parole — a relu l'œuvre entier de Shakspeare, il l'a lu, la plume à la main, et il termine son jugement par cette phrase terriblement grande : « Invariablement, chaque fois, j'ai éprouvé la même chose : du dégoût, de l'ennui, de l'étonnement. »

C'est ce dégoût, cet ennui et cet étonnement qu'il s'applique à démontrer dans son livre. Je n'ai pas ici à me ranger à l'avis de Tolstoï, non plus qu'à y contredire. Mais l'œuvre vaut la peine d'être signalée ; il est curieux dans ces pages de découvrir comment toute la philosophie de Tolstoï devait nécessairement l'amener à entreprendre contre Shakspeare – qui d'ailleurs ne s'en porte pas plus mal — cette croisade violente, où le grand écrivain fait montre de dialectique subtile et de talent.

SONIA

Le Journal d'une étrangère.

Un écho du *Figaro* m'ayant appris le retour à Paris de notre amie Sonia, je me suis rappelé les heures délicieuses que je devais à cette femme spirituelle, dont les « Notes sur Paris » m'avaient, l'an

dernier, tant charmé, et j'ai couru à sa recherche : tout de suite, je l'ai rencontrée, car on ne voit qu'elle et on ne parle que d'elle dans Paris, et elle m'a remis son nouveau volume qui s'appelle *le Journal d'une étrangère* et qui est bien l'œuvre la plus exquise, la plus délicate, la plus profonde, la plus légère qu'on puisse rêver ; — je me suis hâté d'amonceler l'une sur l'autre les épithètes, dans l'espoir que cela me dispenserait d'expliquer et d'analyser la séduction de ce livre. Je me sens, en effet, si inférieur à cette tâche, et j'ai si peur de parler lourdement d'une si jolie chose...

Vraiment, cette aimable dame d'Odessa, cette « étrangère », comprend, pénètre et peint l'âme de la grand'ville avec une finesse, un esprit, une grâce incomparables ; la promenade qu'elle nous fait faire à travers un an de vie de Paris est d'un agrément prodigieux ; elle a, sur les choses et sur les hommes, des aperçus ingénieux, spirituels, piquants ; avec une ironie gentille et souriante elle plaisante les petites manies de Paris ; avec émotion et gravité, elle admire ses grandeurs et ses beautés Qu'elle regarde une séance à la Chambre ou un duel sur invitation, qu'elle écoute parler des anticléricaux ou des femmes artistes, qu'elle assiste aux séances de l'Académie ou aux fêtes de l'Elysée, qu'elle aille en omnibus, en métro ou en taximètre, qu'elle parle des gens du monde ou des baladins, qu'il soit question, dans ses « Notes sur Paris », du théâtre, de la politique ou de la littérature, elle a

des trouvailles prime-sautières, ingénues et profondes, d'une note si juste qu'on se dit en les lisant : « Comme c'est cela ! c'est une idée que je dois avoir eue. » Seulement, voilà, on ne l'a pas eue et il a fallu que cette exquise étrangère survînt pour extraire la pimpante philosophie incluse dans les petites et les grandes choses de la vie de Paris ; il a fallu aussi que Sonia trouvât, pour la présenter au public, un homme du talent de notre ami Em. B... Telles sont en effet les discrètes initiales de l'écrivain à qui nous devons le régal de ce ravissant volume...

VICTOR BÉRARD

La France et Guillaume II.

Il n'y a pas de sujet plus actuel, de sujet qu'il faille toucher avec une main plus délicate. A l'heure présente, il était utile qu'un historien donnât, en des pages claires et précises, une idée des relations existant entre la France et l'empereur allemand. De là, la nécessité pour l'écrivain de mettre en regard la méthode française et la méthode allemande, le travail de la France et la crise allemande, notre politique et la politique impériale, les devoirs de notre diplomatie, agissant

au nom d'un gouvernement démocratique, et le rêve mondial qui fut parfois si nettement indiqué par l'empereur allemand ; enfin l'attitude française avant les menaces et les offres allemandes. Il fallait, pour traiter ces questions, une plume alerte, un esprit renseigné et clairvoyant, un tact spécial à discerner, dans la masse des documents apportés par une actualité en fièvre d'information, ceux dont il convient de faire état. M. Victor Bérard s'est acquitté de sa tâche avec bonheur : il n'a subi aucun entraînement, ni dans un sens ni dans l'autre. Il parle le langage de la raison et de la sagesse ; et il le parle, en somme, simplement et vivement, sans se défendre d'une franchise audacieuse, lorsqu'il sent que cette franchise sert la cause de la vérité.

JACQUES DE BOISJOSLIN

Les Partis en France.

Livre de philosophie et de psychologie plutôt que d'histoire, où l'auteur a tenté de définir nos divers tempéraments politiques et a séparé les Français en quatre grands partis : le parti catholique ou mondain, le parti civique et scolaire, le parti syndicaliste collectiviste, le parti anarchiste

cosmopolite. De cette nomenclature, il résulte que « les opinions politiques et sociales relèvent de concepts qui régissent aussi les autres conceptions de la vie. Les groupes ainsi déterminés se caractérisent par l'une des forces ou formes qui président aux relations : 1° la coutume ; 2° la loi ; 3° le contrat ; 4° la liberté. » Après cette très curieuse et féconde étude, M. de Boisjolin se pose cette question : La Révolution française est-elle accomplie ? Il recherche quelles institutions et quelles coutumes ont encore échappé à l'action de la Révolution, et veut montrer « ce que la logique des principes posés en 1789 exige des gouvernements pour que la Révolution soit accomplie, ou la situation révolutionnaire liquidée, ce qui revient au même » ; après quoi, il conclut que « tant que la Révolution ne sera pas accomplie, réalisée, épuisée, la situation restera révolutionnaire et la nation incapable de se donner des lois... » Doux pays ! heureuse perspective !

LÉON DUTUIT

Droit Constitutionnel.

Dans notre pays où nul n'est censé ignorer la loi, il est fort peu de gens qui la connaissent et qui se doutent du droit. Et pourtant combien cette science

serait utile, non pas seulement aux spécialistes, mais à la foule investie de la puissance, et combien il est souhaitable que le livre publié par M. Léon Dutuit, professeur de droit à l'université de Bordeaux, *Droit constitutionnel — Théorie générale de l'Etat — Organisation politique*, soit lu, médité par un grand nombre de lecteurs. Ils auraient grand tort de s'effrayer de la masse un peu compacte et imposante (1.100 pages) de ce livre, car il est, malgré son aspect rébarbatif, d'une lecture extrêmement facile et captivante. Il s'adresse « non seulement aux étudiants des facultés de droit, mais aussi à tous ceux qui, soucieux de remplir leurs devoirs de citoyens en connaissance de cause, voudront étudier les principes de notre droit public ». Souhaitons qu'ils soient nombreux ; la tâche leur sera légère d'autant que l'auteur a eu l'idée d'une ingénieuse disposition typographique qui permet aux profanes de ne lire que le nécessaire, et de lire tout le nécessaire : ils apprendront à y connaître la théorie générale de l'Etat, ses éléments, ses fonctions législatives, administratives, juridictionnelles ; ils y liront surtout des pages magistrales sur les libertés, où sont étudiés, tour à tour : la liberté du commerce, de l'industrie, les syndicats professionnels, puis la liberté d'opinion, la liberté de réunion, d'enseignement, la liberté de la presse, et enfin, point culminant et de suprême actualité : la liberté religieuse, avec un commentaire lumineux de la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de

l'État. Rien que ce chapitre, d'un intérêt palpitant, suffirait à assurer les destinées de ce livre, qui se recommande encore par un tableau d'une synthèse et d'une signification remarquables, consacré à l'organisation politique de la France.

ROBERT DE MONTESQUIOU

Les Hortensias bleus.

M. le comte Robert de Montesquiou nous donne l'édition définitive des *Hortensias bleus*.

Dans une page magistrale consacrée jadis à une œuvre de ce poète, M. Henry Bataille écrivait : « Il est à souhaiter que l'auteur fasse un jour une édition de ses œuvres complètes, épurées, débarrassées des scories et des fantaisies de la jeunesse ; elle sera déjà considérable et passablement diaprée. » Ce conseil, M. Robert de Montesquiou l'a entendu : avec courage et ferveur, il a « poli et repoli » son œuvre, il l'a « remise sur le métier » et « sans vouloir rien changer à ce qu'il avait tout d'abord essayé de dire, il a voulu le dire avec plus de précision et de concision ». « Bien que les suppressions soient nombreuses — dit-il — et les expressions grandement modifiées, l'œuvre demeure la même, ou plutôt devient plus exactement celle que j'ai voulu

faire, et que je crois avoir faite. » Le travail de M. Robert de Montesquiou ne fut pas inféconds ; son œuvre, dans sa forme nouvelle, apparaît plus forte et plus expressive, entendez bien que le poète n'est pas devenu simple, son inspiration est toujours complexe, raffinée, subtile et il y a toujours de la mièvrerie dans sa grâce ; mais il a débarrassé l'expression de certaines outrances, de certaines obscurités qui étaient en effet bien inutiles et n'ajoutaient rien, bien au contraire, à la très particulière saveur de ses poèmes ; tels qu'ils sont aujourd'hui, ces poèmes apparaissent comme une œuvre tout à fait belle et forte, inégale et parfois discutable, mais œuvre d'un poète véritable à propos duquel il ne saurait plus être question d' « amateurisme », et qui a su protester de brillante manière contre « la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire ».

MEMENTO DU MOIS DE JANVIER

ROMANS

Ardel (Henry). — *Un Conte bleu*, dans la collection Hermine.
Béral (Paul). — *Le Mirage*.
Berthaut (Léon). — *L'Absente, le Vainqueur de la mer*, roman illustré.

Bertheroy (Jean). — *Geneviève de Paris.* « C'est à toutes les femmes de France que je voudrais dédier ce livre », écrit l'auteur en tête de cet ouvrage ; et en effet, c'est un livre reposant, tendre, d'un patriotisme attendri, que ce roman historique, où l'excellent écrivain suit de si près la légende Avec une érudition dont il faut la louer, Mme Jean Bertheroy évoque la vieille France au temps d'Attila, elle nous montre Lutèce assiégée, et elle fait apparaître aux heures tour à tour tragiques et apaisées dans la foi la grande figure de Geneviève, héroïque et sainte. On dirait une belle tapisserie dont le temps aurait tempéré les éclats, pour ne plus laisser apparaître que la délicieuse et émouvante harmonie.

Biloba. — V. Ginko.

Boutry. — *Les Effacées,* nouvelles.

Bransiet (Maurice). — *Raivo*, un livre qui nous initie aux amours malgaches : cette Raivo est une personne à la peau brune, qui semble très ouverte à la civilisation européenne et que la coquetterie tente rapidement. L'auteur nous dit bien qu'elle a une âme de concierge, mais en cela encore elle nous prouve que l'ancien continent n'en détient pas le monopole. M. Bransiet a écrit là un livre curieux, que lisent tous ceux qu'attirent les écrits de la vie coloniale.

Bruzon (Paul). — *La Poupée d'Argile.*

Denoinville (Georges). — *Vies encloses.*

Etelazar (Armand d'). — *Dans un certain monde*, un roman qui commence au casino de Biarritz et se termine à Saint-Roch, à la chapelle de la Vierge.

Gaubert (Raoul). — *Jean sans Terre*, roman contemporain.

Ginko et Biloba. — *Le Voluptueux Voyage* ou *les Pèlerines de Venise*, un roman où l'étude de l'art voisine avec une curieuse étude passionnelle.

Grasset (Pierre). — *Le Journal de Pierre Daumis.*

Jaloux (Edmond). — *L'Ecole des Mariages.*

Lenormand (H.-R). — *Le Jardin sur la glace.*

Moutonné (Hortense). — *Les Caprices.*

Normandy. — V. Poinsot.

Poinsot et Normandy. — *Amorces.*

Pommerol (Jean). — *Le Cas du lieutenant Sigmarie.*

Prévost (Marcel). — *Mademoiselle Jaufre*, nouvelle édition.

Schuré (Édouard). — *La Prêtresse d'Isis*, légende de Pompéi.

Tharaud (Jérôme et Jean). — *Dingley, l'illustre écrivain*, le curieux livre à qui fut décerné le prix Goncourt.

Valy (Jacques). — V. Yorke.

Yorke (Curtis). — *Les Medlicotts*, roman traduit de l'anglais par M. Jacques Valy.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Avenel (Vicomte G. d'). — *Prêtres, soldats et juges sous Richelieu.*

Bergerat (Émile). — *Théâtre*, un volume où sont réunies trois œuvres délicieuses du spirituel écrivain : *La Fontaine de Jouvence, Petite Mère, le Combat des Cerfs.*

Berlioz (Hector). — *Les Aurores romantiques* (1819-1842), correspondance publiée par Julien Tiersot.

Bloy (Léon). — *La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam.*

Bolsche (Guillaume). — *Descendance de l'homme.*

Bourguet (Alfred). — *Études sur la politique extérieure du duc de Choiseul.*

Cain (Georges). — *Promenades dans Paris.*

Chantavoine. — *Beethoven*, une curieuse étude parue dans la collection des « Maîtres de la Musique ».

Christiane. — *Pax, Vers un monde meilleur*, simples méditations. Lettre préface de Sully-Prudhomme. C'est un livre de foi et d'élévation, profondément chrétien, le cri d'une âme courageuse qui s'attriste du temps présent, mais puise dans l'Évangile la force de résister au découragement et d'apercevoir dans le ciel obscurci par la tempête la clarté sereine du symbole d'éternité.

Colleville (Comte de). — *Carlos Ier intime.*

Des Courtis (Comte Marc). — *De Port-Arthur à Tsou-Chima.*

Cultru. — *Benyowsky*, un empereur de Madagascar au dix-huitième siècle.

Daudet (Ernest). — *Histoire de l'Émigration pendant la Révolution Française*, t. IIIe. L'auteur consacre le troisième volume de son ouvrage à la période qui s'étend du Dix-huit

Brumaire à la Restauration. On connaît l'œuvre d'histoire de M. Ernest Daudet à qui l'Académie française a décerné le grand prix Gobert : il a su, selon le mot du regretté Albert Sorel, « se débrouiller et retrouver la route — la grande route de l'histoire de France — dans cette broussaille formidablement enchevêtrée, dans ce labyrinthe étourdissant et déconcertant de l'Émigration ». Rien de plus intéressant en effet que les pages consacrées à la Cour de Milan en 1800, à Louis XVIII assuré d'un asile par la générosité du tsar Paul Ier, à l'entrevue de Colmar, au comte d'Avaray, etc.

Dodu (Gaston). — *Vers les Terres nouvelles.*

Dufeuille (Eug.). — *Le Souverain dans notre République.*

Fontin (Paul.) — *Guerre et Marine.* Préface de M. A. Messing.

Fourrey (E.). — *Curiosités géométriques.*

Frémont (payeur principal). — *Les Payeurs d'armée,* historique du service de la trésorerie et des postes aux armées (1293-1870).

Hæckel (Ernest). — *Religion et Évolution.*

Herbette (Maurice). — *Une Ambassade persane sous Louis XIV.* Un livre précieux pour lequel l'auteur a mis à contribution des documents inédits, qui enlèvent toute espèce de doute sur cette ambassade, ambassade à l'authenticité de laquelle ne prêtaient foi ni la duchesse d'Orléans, ni Saint-Simon, ni Montesquieu.

Hogier (Hector). — *Paris à la fourchette.* La troisième série des « Curiosités parisiennes » recueillies par l'auteur et dans lequel on trouve encore une multitude d'anecdotes et de souvenirs pittoresques, depuis la pompe à feu de Chaillot jusqu'à la maison de Banville, depuis le jardin de Victor Hugo jusqu'au familistère de Ménilmontant, depuis le château de Napoléon jusqu'à la maison du peintre Lebrun. Tout cela est intéressant, mouvementé, écrit d'une plume alerte et aimable.

Hretzvitha. — *Théâtre,* traduit du latin sur le manuscrit de Munich, avec une introduction par Mme Cœcilia Vellini.

Huchon (R.). — *Un poète réaliste anglais, George Crable* (1754-1832).

Lafontaine (Abbé). — *Jehan Gerson* (1363 à 1429), éloquente biographie d'une grande âme, « tableau des souffrances sociales où se meurt la civilisation du moyen âge ».

La Mazelière (Marquis de). — *Le Japon*, histoire et civilisation.

Lecannuet (E.). — *L'Église de France sous la troisième République*. Ce premier volume d'un grand ouvrage embrasse huit années, de 1870 à 1878, et nous expose les causes et les débuts de la lutte engagée actuellement entre l'Église et l'État.

Loliée (Frédéric). — *La Comédie-Française* (1658-1907), préface de Paul Hervieu.

Lorin (F.). — *Rambouillet*, la ville, le château, ses hôtes de 768 à 1906 Ce curieux livre, avec les nombreux documents historiques qui l'enrichissent et les cinquante et une estampes qui l'illustrent, offre un intérêt anecdotique tout à fait remarquable ; dans ces douze cents années d'anecdotes, qui nous mènent des premiers seigneurs de Rambouillet jusqu'aux Présidents de la République qui habitèrent le château, il y a une multitude de petits détails et de petits faits qui intéressent la grande histoire.

Maeterlinck (L.). — *Le Genre satirique dans la peinture flamande*. Ce superbe livre constitue une œuvre de bibliophilie d'une incomparable séduction.

Maurras (Charles). — *Le Dilemme de Marc Sangnier*. Les livres de M. Charles Maurras ne sont pas de ceux qui laissent indifférent : on peut ne pas souscrire aux idées de l'ardent polémiste, on ne peut se soustraire à l'entraînement de ses convictions et l'éloquence de son raisonnement. Quel est donc *le Dilemme de Marc Sangnier* qui fait l'objet de son dernier livre, avec ce sous-titre : Essai sur la démocratie religieuse ?

Ce dilemme, le voici : « Ou le positivisme monarchique de l'Action française, ou le christianisme social du Sillon. » C'est ce dilemme que M. Maurras discute dans son livre dédié à l'Église romaine, à l'Église de l'ordre : livre grave, livre profond et subtil à la fois, livre de sociologie, où, après avoir étudié la vanité des hypothèses d'évolution sociale, selon M. Marc Sangnier, il fait la critique du fédéralisme absolu, et trace un tableau quelque peu assombri de la vie démocratique.

Méridier (Louis). — *L'Influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse, et le philosophe Themistios devant l'opinion de ses contemporains.*

Morice (Charles). — *Eugène Carrière*. « L'Homme et sa pensée,

l'Artiste et son œuvre, Essai de nomenclature des œuvres principales. »

Nansouty (Max de). — *Au feu !* un manuel tout à fait ingénieux et judicieux destiné à remettre en mémoire certaines règles élémentaires de sécurité que d'autres préoccupations font souvent passer au second plan ; rempli d'indications précises, écrit dans une langue simple, élégante et familière que M. Max de Nansouty sait si bien mettre au service de la science pratique, il rendra des services éminents et remplira l'utile et belle mission qu'il s'est proposée de « sauvetage familier ».

Nansouty (Max de). — *Actualités scientifiques*, 3e année.

Picard (Ernest). — 1870. *La Perte de l'Alsace.* Ce n'est jamais sans une émotion profonde que nous ouvrons un livre relatif à l'histoire de la guerre franco-allemande. Celui de M. Ernest Picard, chef d'escadron d'artillerie breveté, est particulièrement poignant par la question qu'il veut résoudre : celle de savoir à qui incombent les responsabilités de la défaite de Frœschwiller. Les conclusions de M. Picard sont des plus nettes. Pour lui, le revers terrible, source de tous les autres, est imputable à l'erreur de Mac-Mahon et à l'inertie du général de Failly. Cette solution est-elle définitive ? je ne sais. En tous cas, elle est appuyée sur une démonstration très éloquente et très scientifique, et quelle que soit l'incertitude des réponses, ce sont des questions qu'il est bon de se poser, des souvenirs qu'il est sain de faire revivre.

Piobb (Pierre). — *Formulaire de haute magie.*

Poinsot (C.). — *Clemenceau*, l'homme et l'œuvre.

Privas (Xavier). — *La Chanson sentimentale*, recueil de mélodies charmantes et de gracieuses poésies, préfacé par Laurent Tailhade.

Quittard (Henri). — *Un musicien en France au dix-septième siècle : Henry du Mont* (1619-1684).

Renard (Georges). — *Histoire socialiste*, publiée sous la direction de J. Jaurès (suite). Préface de M. Millerand.

Revol (Lieut.). — *L'Italie actuelle.*

Rivière (Georges). — *La Terre des Pharaons.*

Servières (Georges). — *Weber.* Un volume tout à fait intéressant, très heureusement illustré et documenté, paru dans la collection des Musiciens célèbres.

Star (Maria). — *Visions de beauté.*

Vallery-Radot (Robert). — *Les Grains de myrrhe.*

Wyzewa (Teodor de). — *Les Maîtres italiens d'autrefois.*

Yermeloff (Alexis). — *La Russie agricole.* M. Alexis Yermeloff, membre du Conseil de l'Empire, ancien ministre de l'agriculture et des domaines, était qualifié pour apporter un peu de lumière dans cette question, confuse pour beaucoup d'entre nous, et son esprit pondéré était un sûr garant que s'il préconise des réformes nécessaires, il est très éloigné d'encourager les solutions révolutionnaires pleines de danger pour la Russie. Avec une grande autorité, il étudie sous tous ses aspects l'un des problèmes les plus grands qui se soient posés sur la situation des populations rurales de l'empire russe.

FÉVRIER

LES ROMANS

GABRIEL D'AZAMBUJA

Un Chassé-Croisé.

Après les livres qui demandent aux faits réels leur substance essentielle, voilà ceux où l'imagination se donne libre cours, encore que celle-ci ait la plupart du temps la prétention de ne point se tenir hors de la vérité. Ainsi, *Un Chassé-Croisé*, par Gabriel d'Azambuja. C'est un conte spirituel, dont tous les acteurs, d'apparence sincères, et de volonté apparente, se laissent cependant entraîner par l'aveugle destin vers des fins contraires à ce qu'ils avaient toujours professé, et cela nous prouve que

si nous traitons d'aveugle le destin qui nous mène, c'est que nous seuls sommes aveugles; nous nous donnons la comédie, et nous mentons à notre raison, à moins que ce soit la raison qui mente à nos raisonnements. Mais qu'importe : le livre de M. Gabriel d'Azambuja est charmant, et le paradoxe s'y fait si aimable que nous ne nous apercevons pas que les personnages de sa fable sont tout simplement ceux de notre réalité.

MAURICE MONTÉGUT

La Réincarnation de Christian Chaumette.

L'occultisme et le spiritisme sont de bonnes histoires inventées par des charlatans ingénieux pour exploiter la crédulité des esprits faibles ou le désir d'espoir des âmes blessées par d'inconsolables douleurs. Pour nous, qui sommes des esprits forts, nous ne nous laissons pas prendre à toutes ces simagrées, ni à toutes ces fantasmagories d'imagination malade ; nous ne sommes pas des enfants, que diable! et je suis bien sûr que M. Maurice Montégut, lorsqu'il entreprit d'écrire la *Réincarnation de Christian Chaumette*, se promettait bien de rire aux dépens des exploiteurs du spiritisme et de leurs victimes. Seulement voilà, si sceptique que l'on soit, si convaincu de l'inanité de ces his-

toires, on ne peut se pencher sur ce gouffre ouvert sous nos pas, on ne peut sonder ce mystère de l'au-delà sans en éprouver de l'angoisse et sans en garder le frisson. C'est l'impression que j'ai ressentie en lisant cette œuvre émouvante, empoignante et forte, qui, nette, précise et claire — comme toutes les œuvres de ce brillant romancier, — nous fait pénétrer cependant en des régions si obscures, si profondes et si mystérieuses que nous restons un peu interdits, et remués. Même, nous arrivons à n'être plus très fixés sur le sentiment de M. Maurice Montégut, qui nous dévoile dans la dramatique aventure de Christian Chaumette réincarné quelques supercheries, mais qui aussi semble parfois décontenancé devant certaines manifestations très réelles et très inexplicables. Je croirais volontiers cependant que M. Maurice Montégut est revenu assez sceptique de son excursion dans l'au-delà qui nous a valu, en tout cas, un fort beau roman destiné à rester parmi les meilleurs et les plus curieux de ce bel écrivain.

CHARLES-HENRY HIRSCH

Poupée fragile.

« Avant mille ans, espérons-le, la terre aura trouvé le moyen de suppléer au charbon de terre

épuisé, et, jusqu'à un certain point, à la vertu diminuée. » Ainsi s'exprimait Ernest Renan, ainsi pense M. Charles-Henry Hirsch qui a mis cet aphorisme ironique, bienveillant et cynique en tête de son nouveau roman, *Poupée fragile*. Et de fait, on chercherait vainement parmi les héros de ce livre un champion de la vertu : ni la petite Suzanne Jaude, la « poupée fragile », ni sa maman, ni son « bon ami » le vieux M. d'Aigleux, non plus que MM. Cladessol, le ténor ivrogne et aimé, de Chatz le tendre assassin... seule peut-être Mme Cladessol, touchante et douloureuse figure de femme et de mère, pourrait aspirer à ce titre, — aussi l'auteur l'a-t-il laissée dans une ombre symbolique. Donc nous sommes dans un monde sans vertu, et à mesure que se déroule la dramatique, émouvante, confuse et douloureuse histoire, nous sommes tentés bien souvent de nous indigner contre le cynisme, l'immoralité de ces hommes et de ces femmes ; mais notre indignation s'arrête devant le rire qui nous monte aux lèvres, elle hésite devant les larmes qui viennent à nos yeux, — car ces personnages sans moralité sont des êtres très humains, très vivants, qui sont prodigieusement comiques et tragiques infiniment.

M. Charles-Henry Hirsch nous conte leurs aventures, nous dévoile leurs pensées secrètes, paisiblement, avec candeur et sérénité : on sent qu'il ne se laisse pas entraîner, lui, à d'inutiles indignations ; il trouve ces « bonshommes » intéressants et

émouvants, il nous les peint, il trouve leurs aventures amusantes et significatives, il nous les conte, — sans chercher à savoir si tout cela est très édifiant... C'est exquis, en tout cas, et ce roman si comiquement et si cruellement humain est le digne pendant d'*Eva Tumarche et ses amis* que j'ai toujours considéré comme l'œuvre maîtresse de ce remarquable écrivain.

JEANNE MARNI

Pierre Tisserand.

Vibrant d'amour et de passion, voici un livre d'humanité douloureuse et de vivante sincérité, c'est *Pierre Tisserand* de Mme Jeanne Marni. Ce beau roman fait suite au *Livre d'une amoureuse*, dont on n'a pas oublié le retentissement. *Pierre Tisserand* est voué à la même fortune, il la mérite. De cette histoire d'amour, complexe et poignante, il se dégage en effet une telle impression de vie, un tel parfum de vérité que le lecteur passe vraiment par toutes les misères et par toutes les angoisses des héros, — il sort de cette lecture, les tempes battantes et le cœur meurtri, comme s'il avait vécu vraiment cette aventure sentimentale.

C'est que Mme Jeanne Marni excelle à humaniser ses fictions; elle a une telle finesse d'observation,

une si subtile pénétration de l'âme et du cœur que ses fictions semblent plus vraies que la vérité même, — et si on n'avait pas tant abusé de la triviale expression « tranche de vie », je voudrais l'appliquer à l'œuvre de Mme Jeanne Marni. Ces belles qualités ont fait la fortune de ses dialogues si cruellement, si amèrement vrais, — elles apparaissent plus remarquables encore dans le roman.

Elle a trouvé des accents d'une force, d'une éloquence admirables, pour nous peindre les douloureuses aventures de l'amoureuse Claire, exquise, sincère et vraie, éprise d'une tendresse sans merci pour Pierre Tisserand, câlin, spirituel, verveux, mais dénué tout à fait de scrupules et d'amour. Peut-être, si l'on voulait voir une thèse dans ce roman, trouverait-on que Mme Jeanne Marni a fait la part un peu trop belle à la femme et a eu la dent un peu trop dure pour l'homme, mais Mme Jeanne Marni n'a pas eu, que je crois, l'intention d'offrir une thèse à nos méditations, elle a voulu nous émouvoir et nous faire vibrer par un vivant et émouvant récit, et elle y a supérieurement réussi.

MARYLIE MARKOVITCH

Le Dernier Voile.

Ce sont les « Mœurs de couvent » que Mme Marylie Markovitch prétend nous faire connaître dans

son roman. Je ne sais pas si cette peinture — cette « monographie » — est bien exacte et je soupçonne qu'elle sera contestée ; mais je n'ai pas — Dieu soit loué ! — à me préoccuper de cette question, et c'est le roman « en soi » qui m'intéresse. Or, ce roman est d'un très vif agrément : ce journal de Mlle Yvonne Revernay est vraiment plein de choses amusantes et jolies, — il effleure des sujets terriblement scabreux et côtoie des situations bien périlleuses, mais il garde, dans sa franchise, une sorte de candeur et de délicatesse qui le distingue heureusement de celui où « Claudine » écrivit jadis ses souvenirs d'école et à laquelle on ne peut s'empêcher parfois de songer, en lisant...

Yvonne Revernay est, elle aussi, une très moderne jeune personne qui n'a pas froid aux yeux, et qui sait s'en servir pour fureter et découvrir des choses même imaginaires, — car elle a de l'imagination, — mais c'est aussi un être de sensibilité et d'émotion qui souffre et vibre et qui sait exprimer la tristesse et la mélancolie des choses.

L'auteur prévoit que cette « offrande apportée par une pensionnaire sur le cercueil des couvents de France sera diversement interprétée », — je le crois de reste, — je n'y veux voir pour mon compte qu'un pur roman, et cela me permet d'en louer sans réserve le tour charmant et le verveux esprit.

HENRY GRÉVILLE

Le Roi des milliards.

Ce roman est la dernière œuvre d'Henry Gréville, dont la place est marquée parmi les maîtres du roman romanesque en notre temps. Les amateurs d'émotions fortes et d'histoires palpitantes et compliquées se passionneront au récit des aventure, des petites Canadiennes : Zite et Annie Debrodes transportées, comme par un coup de baguette magique, de leur médiocre intérieur au milieu du faste, de la fièvre et des millions de leur oncle John Bruce, le roi du papier, le roi des chemins de fer, le « roi des milliards ». L'auteur voudrait bien profiter de cette occasion qui lui est offerte de nous peindre les mœurs américaines, mais il n'en a pas le temps, car il est emporté — et nous avec lui — dans une tourbillon d'aventures dramatiques, sentimentales, passionnelles, dont la gradation habile et savante nous mène jusqu'au dénouement qui ressemble à l'apothéose d'une féerie avec, au centre, « Bruce imperator » submergé sous une impressionnante pluie d'or. C'est un roman très amusant et qui, fait pour plaire à la foule, est écrit dans une langue qui satisfera les délicats.

EUGÈNE JOLICLERC

L'Aimée.

Les paradoxes ne font pas peur à M. Eugène Joliclerc, romancier très agréable et très adroit. On n'a pas oublié sans doute son joli volume *Demi-Maîtresse*, où il nous faisait admettre en douceur une bien invraisemblable situation — demi-maîtresse ! Son nouveau roman n'est pas moins paradoxal : songez en effet que le héros du livre, le musicien Robert Divry, amant inconsolable d'une maîtresse morte, « l'aimée », a la fortune singulière de rencontrer sur son chemin successivement deux femmes dont les traits ressemblent miraculeusement à ceux de la disparue, et qu'il aime tour à tour — ou croit aimer ; car celle qu'il cherche toujours, c'est la première aimée : « il est, en effet, des spectres que nul exorcisme ne saurait conjurer ». Le postulat de M. Eugène Joliclerc est un peu bien difficile à admettre et il a fait bon marché de la vraisemblance ; mais, une fois qu'il l'a admis, le lecteur est récompensé de sa complaisance, car M. Eugène Joliclerc en tire des effets extrêmement émouvants et dramatiques et l'intérêt de son roman, d'une bonne tenue littéraire, va crescendo jusqu'à un dénouement palpitant et tragique.

MADAME JEAN POMMEROL

Le Cas du lieutenant Sigmarie.

Dans le *Cas du lieutenant Sigmarie*, roman, Mme Jean Pommerol nous conte « une histoire qui descend mélancoliquement les degrés de l'enthousiasme jusqu'au découragement mortel ». Il est en effet profondément douloureux le « cas » du lieutenant Sigmarie, d'autant plus que, si j'ai bien compris la pensée de l'auteur, il est loin d'être isolé dans l'armée française. C'est celui de l'officier brillant, ardent, généreux, « marqué au front d'une étoile », mais qui ne saurait s'accommoder de la paix où s'enlize et se perd le moral d'une armée, et qui est exposé aux pires entraînements et aux plus pénibles déchéances par la déprimante vie de garnison et par ce malentendu mortel « entre la société d'aujourd'hui et l'armée d'hier ».

Cette thèse, Mme Jean Pommerol la développe en un roman pénible, douloureux, poignant, où s'affirme une fois de plus l'âpre et souple talent qui nous a valu déjà tant d'œuvres curieuses et fortes.

PAUL ACKER

Le Désir de vivre.

Il n'est pas vrai que le « journalisme mène à tout à la condition d'en sortir » ; c'est là, je crois bien, une facétie qui a fait son temps et dont la portée a singulièrement diminué depuis qu'on a vu des écrivains poursuivre tout entière dans le journalisme une noble carrière, et arriver à tout — c'est-à-dire à la renommée et aux honneurs suprêmes — sans jamais sortir de leur profession.

Ce qu'on peut retenir de cette boutade, c'est qu'un bon journaliste, observateur judicieux des hommes et des choses, narrateur fidèle, lettré et vivant des événements, est très préparé à d'autres besognes littéraires, et qu'il a de grandes chances, — par exemple, — de réussir dans le roman si la fantaisie lui prend de s'y essayer. M. Paul Acker nous en offre — après d'autres — un heureux exemple. On se souvient des savoureuses *Petites Confessions* publiées jadis par cet écrivain qui sut donner une allure si pittoresque, si originale, si précise, aux récits de ses visites chez les grands hommes de notre temps, aux descriptions de leur milieu, à la peinture de leurs physionomies, à la restitution de leur parole. C'était du journalisme et du meilleur, mais M. Paul Acker, après avoir rem-

porté dans la presse les plus flatteurs succès, avait décidé de devenir un romancier. Il a tenu parole. Dès l'an dernier, il nous donna la *Petite Madame de Thianges* qui fut très bien accueillie, et il publie cette année le *Désir de vivre*, œuvre émouvante, harmonieuse, ardente, honnête, empreinte d'une mélancolie profonde et d'un peu de pessimisme résigné. C'est l'histoire de Claire Fournier, « le roman de Claire Fournier », une jeune fille au cœur ardent, à l'âme robuste et saine, et qui, en lutte avec les tristesses d'une vie médiocre, difficile, laborieuse, est animée pourtant d'un incoercible « désir de vivre », c'est-à-dire d'aimer, de souffrir, de lutter; mais la destinée ne lui est pas complaisante, et si elle rencontre sur son chemin des âmes compatissantes et bonnes, — car il y a beaucoup de braves cœurs dans ce roman, et c'est une de ses heureuses originalités, — elle s'aperçoit qu'il ne sied pas à une jeune fille pauvre et besogneuse d'être romanesque et d'avoir le cœur gonflé de désirs, d'illusions et de rêves ; la vie se charge de briser tout cela, et de prouver que le « désir de vivre » ne saurait être réalisé pour tout le monde.

Cette thèse, — si l'on peut appeler cela une thèse, — est développée au cours d'un roman tout à fait émouvant, ardent et chaste, d'une facture infiniment littéraire, et où apparaissent une série de figures touchantes et simples pour la peinture desquelles M. Paul Acker a déployé toutes ses qualités d'analyse judicieuse et subtile, d'observation pénétrante et émue.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, ART, VOYAGES, DIVERS.

WACLAW GASIOROWSKI

Mémoires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier

Encore des Mémoires napoléoniens ! Encore un témoin de l'Epopée qui prend la parole du fond de son tombeau pour nous parler de Lui. Ces *Mémoires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier*, nous apportent une note tout à fait particulière, modeste, touchante infiniment, au milieu de cette foule d'écrivains-héros dont l'humilité est le moindre défaut. Grabowski se garde bien, lui, de se placer au premier plan : son héros à lui, c'est Napoléon ! Ces trois années de récits : 1812, 1813, 1814, sont un hymne véritable d'amour au Grand Empereur, et ce Polonais, dont les mé-

moires ont cette valeur tout à fait spéciale, qu'« ils commencent au moment où la majorité des autres mémoires se terminent ; au moment où se précipitent fiévreusement les derniers événements de la tragédie napoléonienne », est vraiment beau de désintéressement et de piété ; il faut savoir gré à M. Waclaw Gasiorowski de nous avoir restitué avec tant d'intelligence les mémoires de son compatriote, que MM. Jan V. Chelminski et le commandant Malibran ont très fidèlement traduits.

EMILE BOURGEOIS et E. CLERMONT

Rome et Napoléon III (1849-1870).

Les auteurs entreprennent de nous montrer dans ce livre comment l'empire naquit à la suite de l'expédition à Rome de 1849 et comment il mourut en 1870 parce que Napoléon refusa obstinément de laisser rentrer les Italiens à Rome. On y voit donc se dérouler dans tous leurs détails, suivant l'expression de M. Gabriel Monod, « les deux drames diplomatiques et militaires qui ouvrent et ferment l'aventure brillante et néfaste du second Empire » et l'on y constate « la duplicité et la brutalité de la politique française à l'égard de la République

romaine en 1849, son aveuglement et son incohérence en 1869 et 1870, quand elle se lança sans alliés dans une guerre formidable ». Ces citations montrent assez que ce n'est pas là de la froide histoire, mais qu'il s'agit d'une thèse à développer et à démontrer. Toutes réserves faites sur la valeur de cette thèse, on ne saurait nier le très grand intérêt et la haute valeur documentaire de l'œuvre. Dans sa première partie, due à M. Clermont, elle contient l'histoire de l'intervention française à Rome en 1849, depuis le moment où fut décidé le départ du corps expéditionnaire du général Oudinot pour Civita-Vecchia jusqu'à l'époque où l'Assemblée législative approuva l'envoi des troupes françaises contre la République romaine. La seconde partie, œuvre de M. Emile Bourgeois, nous donne le récit des tentatives diplomatiques que fit le second Empire, depuis 1866 jusqu'au mois d'août 1870, pour rapprocher l'Italie de l'Autriche, pour s'assurer leur concours commun dans l'éventualité de la guerre avec la Prusse ; tentatives qui échouèrent parce que la question romaine ne fut pas réglée et le rappel des troupes françaises de Civita-Vecchia non accordé.

JEAN D'USSEL

La Défection de la Prusse.

(DÉCEMBRE 1812-MARS-1813)

L'étude de l'année 1813, qui fut si nettement fatale à la fortune de Napoléon, fournit au vicomte Jean d'Ussel l'occasion d'un livre émouvant, intitulé : *la Défection de la Prusse* (décembre 1812-mars 1813). C'est le prologue du drame terrible qui occupera les années 1813, 1814, 1815, pour aboutir aux heures néfastes de Napoléon. On a beaucoup écrit sur cette époque : des livres justement célèbres lui furent consacrés, livres d'où la passion n'est pas toujours absente ; mais dans son étude documentée, le vicomte Jean d'Ussel a su apporter des lumières nouvelles : il pose avec une grande clarté le problème dont la guerre, avec des chances diverses, devait apporter la solution, sans que quiconque pût prophétiser sûrement quelle elle serait : « L'année 1813, écrit-il, est dominée par une grande idée, celle de l'indépendance des peuples, revendiquée au nom de leur nationalité, et cette idée trouve son expression dans un grand fait, le soulèvement de l'Europe contre le joug sous lequel l'Empereur veut la tenir courbée. La Prusse donne le signal : l'Europe va la suivre. L'année qui commence nous montrera donc un des

plus tragiques spectacles de l'histoire : la lutte d'un peuple et d'un homme contre les nations de l'Europe ; mais, quelle que soit la disproportion des forces en présence, quand ce peuple est le peuple français et cet homme Napoléon, l'issue peut, de prime abord, en paraître incertaine. »

L'auteur a montré, avec une rare sûreté de méthode, le logique enchaînement des faits ; il a fait ressortir justement que l'idée de nationalité, surgissant tout à coup, avait été le facteur contre lequel devait se briser toute autre volonté, si géniale qu'elle pût être, et il a ainsi apporté sa contribution à l'intelligence d'une heure particulièrement complexe de l'histoire de l'Europe.

JACQUES CRÉPET

Charles Baudelaire.

Rien ne manque plus à la gloire de Charles Baudelaire; non seulement on le lit, on l'admire, mais on étudie sa vie, on écrit son histoire, on analyse sa métrique, et on a bien raison, car il n'est pas de vie plus émouvante à connaître, il n'est pas de poésie plus digne d'une étude passionnée. Je crois bien que le livre de M. Jacques Crépet sur *Charles Baudelaire*, où l'étude biographique d'Eugène Crépet est revue

et mise à jour et suivie des « Baudelairiana d'Asselineau », publiés pour la première fois *in-extenso*, et de nombreuses lettres, est l'œuvre la plus complète et la plus compréhensive qui ait été écrite sur le poète. L'auteur se fait gloire d'avoir pénétré jusqu'au fond de la vie privée de son héros, car il n'y a point, à ses yeux, « de considération qui doive prévaloir contre l'urgence de détruire, jusqu'en ses fondements, la légende baudelairienne qui fut si préjudiciable à son infortuné héros. Le plus grand service dont les baudelairiens puissent obliger la mémoire de leur poète c'est d'arracher à la vérité jusqu'au dernier haillon dont elle se voile, en publiant intégralement tous les témoignages qu'ils possèdent, fussent ceux d'un ordre familier et intime », et M. Jacques Crépet ne s'en est pas fait faute. J'ajoute qu'il a très heureusement présenté, ordonné ces documents dont la lecture est très attrayante et très facile.

FORTUNAT STROWSKI

Pascal et son temps.

Pascal devient décidément un auteur à la mode; j'ai eu dans ce volume même bien des occasions de le constater. Voici qu'une nouvelle étude lui est

dédiée : œuvre ample et magistrale qui paraît sous le titre *Pascal et son temps* et qui a pour auteur M. Fortunat Strowski, professeur de l'université de Bordeaux. Cette œuvre apporte une contribution considérable à l'histoire du sentiment religieux en France, histoire dont l'intérêt semble encore accru par la crise que traverse en ce moment la religion dans notre pays. L'objet du livre de M. Strowski est l'étude de « la crise profonde qui suivit immédiatement le grand triomphe du mouvement religieux au début du dix-septième siècle » ; ce mouvement, il nous l'avait dépeint en un volume dont saint François de Sales était la figure centrale : cette crise, il entreprend de nous la faire comprendre aujourd'hui en étudiant Pascal « dont la vie intérieure reproduit de la façon la plus pathétique, la plus sincère et la plus complète toute la vie religieuse et morale de son temps ». Ainsi conçue, l'œuvre présente un intérêt historique et moral de premier ordre.

ACHILLE BIOVÈS

Gordon-pacha.

M. Achille Biovès, qui nous fit connaître, en un volume d'une très riche et très sûre documentation,

la curieuse figure de Warren Hastings, le conquistador britannique qui installa les Anglais aux Indes, entreprend aujourd'hui de fixer les traits d'un autre Anglais, « grand aventurier du dix-neuvième siècle », *Gordon-pacha*, lequel occupe une place tout à fait particulière dans l'histoire de son pays; au milieu de cette « race anglo-saxonne représentée couramment comme utilitaire, égoïste, incapable de sacrifices que ne dicterait pas son intérêt », il incarne le « dévouement à la cause des faibles et des opprimés », et ce dévouement, il le pousse aussi loin que les paladins hypothétiques de la Table Ronde. Il est intéressant de connaître un héros comme celui-là, de le suivre à travers le monde et d'apprendre avec lui que la générosité, le courage et le dévouement poussés jusqu'à l'excès et jusqu'à la folie sont des vertus qui n'appartiennent pas exclusivement aux siècles passés et que notre temps, parfois, mérita le nom de temps héroïque; c'est vraiment une belle histoire que celle de Gordon-pacha, une histoire édifiante et réconfortante. M. Achille Biovès la connaît dans tous ses détails, et il nous la restitue avec beaucoup de clarté et de précision, avec une mesure qui le garde des enthousiasmes excessifs et des légendes toutes faites, et qui donne à ce livre la valeur d'un véritable et précieux document.

PIERRE DE COULEVAIN

L'Ile Inconnue.

L'*Ile Inconnue*, vous l'avez deviné, la *Terra incognita*, comme le dit l'auteur, c'est l'Angleterre, dont la majorité des Français « ne connaissent ni la langue, ni le caractère vrai, ni l'histoire, ni la littérature. Pendant des années, ils ont répété des paroles qui traînaient dans des cerveaux incultes, sans se demander si elles étaient vraies ou si elles l'avaient jamais été. Les insulaires, nos voisins, en ont usé de même à notre égard. Nous nous sommes calomniés mutuellement, nous nous sommes lancé des injures à la tête, comme pouvaient le faire deux peuples enfants ». Ainsi parle M. Pierre de Coulevain, et pour qu'au moins, désormais, nous ne soyons plus portés à calomnier nos voisins, il fait des mœurs et de l'esprit anglais une étude diserte, bienveillante et profondément réfléchie. Il s'applique à dissiper le malentendu qui depuis si longtemps a indisposé l'Anglais contre le Français, et le Français contre l'Anglais, et à l'aide d'un certain nombre de vérités, bonnes à dire, et qu'il dit fort bien, il apporte, lui aussi, sa part de ciment à l'entente cordiale.

CAMILLE LEMONNIER

Alfred Stevens et son œuvre.

Dans une rapide, légère et profonde étude, le grand écrivain wallon nous raconte la vie de celui « qu'on appela le peintre de la grâce parisienne et qui avait vu le jour dans la patrie de la santé brabançonne ». Avec une remarquable finesse, il explique comment Alfred Stevens, peintre de la femme, peintre de ses grâces et de ses séductions, a su exprimer « l'aspect le moins dangereux de la féminéité dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle ». Il faut lire toute cette étude; elle est vraiment délicieuse. Elle est suivie des « Impressions sur la peinture de Stevens », où se trouve dénombrée la somme des vérités auxquelles se conforma son art et qui pourrait passer pour un catéchisme du peintre. Ayant loué l'auteur de cette étude, il convient de rendre un juste hommage à l'éditeur, M. Van Oest, qui a su faire de ce livre un rare chef-d'œuvre de bibliophilie où se trouvent réunies, en quarante-deux planches hors texte, des reproductions des œuvres maîtresses d'Alfred Stevens, reproductions qui sont en elles-mêmes de purs chefs-d'œuvre; cette œuvre considérable et précieuse est certainement le plus beau monument que pouvaient rêver pour Stevens ses plus fervents admirateurs.

HENRY ROUJON

Au milieu des hommes.

La séduction qui se dégage de ces feuillets, écrits naguère au gré de l'actualité et réunis en un volume, est bien connue d'une foule de lecteurs, et je les ferais sourire si je prétendais la leur découvrir... Comment ne pas dire pourtant le plaisir que j'ai éprouvé à lire ces pages exquises où M. Henry Roujon observe les événements, peint les hommes, écrit l'histoire avec tant de verve et d'esprit incisif!

Quelle merveilleuse érudition, soigneusement dissimulée d'ailleurs sous de pimpants atours, quelle connaissance des hommes et des choses dans ces pages d'histoire, de critique littéraire ou de chronique philosophique! Quelle saveur dans ce parallèle si malicieux et si imprévu entre Fénelon et Anatole France! Quelle éloquence dans cette évocation d'Athènes et du Parthénon défendu contre le vandalisme des constructeurs; que d'enseignement dans ces réflexions sur les Primitifs français, et quel agrément dans ce tableau pittoresque et attristé de nos trépidantes neurasthénies, dans cette critique bienveillante et fine de notre féminisme, dans cette savoureuse apologie du louis-philippisme, dans cet hommage vibrant au grand journaliste Armand Carrel, dans cette fougueuse défense du

patriotisme !... mais il faudrait tout citer et copier la table des matières, car il ne saurait être question de choisir...

Avec une ironie verveuse, spirituelle et jamais malveillante, M. Roujon s'amuse à exprimer ce qu'il y a de comique parfois dans les sujets les plus sévères; avec une gravité souriante, il démêle souvent dans les plus frivoles une haute portée philosophique, — et dans tout cela, pas l'ombre de prétention, une familiarité aimable qui met le lecteur tout près de l'écrivain : en vérité, c'est d'un art tout à fait raffiné, et l'on ne saurait dire, en une langue, d'une plus pure et plus souple élégance, des choses plus émouvantes, plus spirituelles, plus gracieuses, plus éloquentes.

C'est là du « journalisme » tout à fait supérieur, car, ne l'oublions pas, M. Henry Roujon, ancien directeur des beaux-arts, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a tenu à revenir, dès qu'il en a eu le loisir, à ce journalisme dont on ne se contente décidément pas de « sortir », mais où, bien au contraire, les plus éminents rentrent avec joie, après une noble et féconde carrière. C'est une constatation agréable à faire, en passant...

HENRI MARÉCHAL

Paris, souvenirs d'un musicien.

Il y a des écrivains qui écrivent mal; mais lorsqu'un musicien écrit, c'est toujours délicieux, et ce n'est pas le livre de M. Henri Maréchal qui me fera changer d'avis : *Paris, souvenirs d'un musicien*, devait donc me tenter, et la lecture que je viens de faire n'a pas déçu la tentation. M. Henri Maréchal a revécu sa jeunesse dans ces cahiers où, comme des fleurs séchées, mais encore douces de parfum, il a collectionné ses souvenirs. Il parle des maîtres qu'il a fréquentés, et dont il a reçu l'enseignement, avec mieux que du respect, avec de la tendresse — cette forme de l'amitié qui s'illumine d'émotion, — et il nous conquiert à son jugement singulièrement sagace. Tour à tour Léo Delibes, Massé, Bizet, Berlioz, Reber, Bernard, Joncières, passent devant nous, mais les premiers chapitres surtout, où l'auteur nous entretient d'un temps qui n'était plus le sien aux années d'adolescence, ces premiers chapitres sont un régal. Il y parle de Paul Henrion, et à ce nom de Paul Henrion, c'est tout une époque qui ressuscite, l'époque des albums de mélodies en tête desquels les crayons les plus romantiques, Devéria, Nanteuil et d'autres, glissèrent des lithographies qui souvent sont des chefs-

d'œuvre. Il me semblait en lisant la prose harmonieuse, élégante et simple de M. Maréchal, que j'allais voir apparaître ces douces images sentimentales, et ce qui m'a consolé d'avoir sitôt terminé ce petit livre de bonne foi et de cœur, c'est de remarquer que les souvenirs de M. Maréchal s'arrêtaient en 1870, et que certainement il leur serait un jour donné une suite ; *Rome* et *Paris* nous ont mis en goût et M. Maréchal nous doit de continuer ses souvenirs si attachants.

JULES COMBARIEU

La musique, ses lois, son évolution.

Pour les gens qui aiment la musique « comme des brutes », sans connaître rien de ses lois ni de ses principes, l'audition d'une symphonie qui les émeut et les transporte présente tout l'attrait d'un grand mystère : comment, avec les sept notes de la gamme, un cerveau humain a-t-il pu penser, créer toute cette beauté impalpable ? Ce sont là des mystères qu'il est très amusant d'étudier, même si l'on est assuré de ne les jamais comprendre complètement ; et les profanes liront avec grand intérêt le livre que M. Jules Combarieu publie sur la *Musique, ses lois, son évolution*, dans la « Bibliothèque de philosophie

scientifique » car M. Combarieu, bien que très savant, se donne la peine d'être très clair. Pour lui, « la musique est l'art de penser avec des sons », et il développe cette thèse au cours du livre où, après avoir recherché une explication scientifique de la musique qui procède de l'acoustique, de la physiologie, des mathématiques, de la psychologie, de l'esthétique, de l'histoire et de la sociologie, il étudie « les rapports de la pensée musicale et de la psychologie », ceux de la musique et de la vie sociale, ceux de la pensée et de la physiologie, et ceux de la pensée musicale et des lois de la nature, non sans nous avoir exposé, avec exemples à l'appui, les lois de la musique, le mécanisme du rythme, les règles du contrepoint, les formes diverses de la composition.

Tout cela une fois bien étudié avec une compétence et une science tout à fait remarquables, il s'agit de conclure. Mais comment conclure ? « La musique est rebelle à toute analyse qui veut expliquer son essence ; elle paraît isolée au milieu des arts du dessin et du rythme. Mais s'il en est ainsi, c'est uniquement parce qu'elle a des attaches profondes, et non superficielles avec la vie individuelle, sociale, cosmique. Le mystère qui l'enveloppe ne vient nullement de sa nature et de son organisation : il vient de la vie elle-même, qu'elle exprime avec une pénétration profonde et sous la forme la plus générale. Elle sort d'un instinct universel et foncier de l'humanité ; elle est sentiment

et imagination; en même temps elle obéit aux lois qui régissent les choses et les êtres vivants. Si une partie de son secret nous échappe, c'est que celui de la nature nous est impénétrable; alors même que nous le connaîtrions, il ne nous serait pas possible de le formuler avec des mots. » Il reste donc du mystère dans tout cela, mais il faut sans doute qu'il en soit ainsi, et, à défaut des explications définitives, nous trouvons dans le livre de M. Combarieu, en même temps que l'exposé d'une thèse tout à fait intéressante et curieuse, une foule de renseignements historiques et scientifiques présentés dans une très philosophique synthèse.

MEMENTO DU MOIS DE FÉVRIER

ROMANS

Alanic (Mme Mathilde). — *Les Espérances.*

Bojer (Jehan). — *La Puissance du mensonge*, traduction de Guy-Charles Cros.

Cambry (Adrienne). — *Mésalliance*, un livre de sentiment et de cœur, en tête duquel M. François Coppée a écrit une chaleureuse préface.

Corday (Michel). — *La Mémoire du cœur.* Problème : pendant une absence de l'aimé, la femme s'est abandonnée à une défaillance traitresse ; l'homme peut-il absoudre ? Dans le livre de M. Michel Corday, il s'agit d'un homme d'intelli-

gence affranchie et de culture positiviste, qui discute avec lui-même et finit par pardonner. Il fallait tout le talent de M. Michel Corday, la finesse et l'acuité de son analyse, la séduction et la force de son verbe varié, sa courageuse logique de conception et les mille caprices de son invention pittoresque et ingénieuse pour nous occuper tout un livre avec une donnée d'apparence si brève.

Dargenty. — Voir A. d'Echerac.

Dourliac (A.). — *Le Joujou de la Dauphine.*

Doyle (Conan). — *Le Crime du Brigadier.*

Dumont (Louis). — *La Louve.* « Mœurs de la décadence romaine. »

Echerac (A. d') et G. Dargenty. — *Mademoiselle de Keravon*, un joli roman d'un sentiment délicat.

Edgy. — *Ames inquiètes.*

Espinasse-Mongenet (Mme). — *La Vie finissante*, un roman où l'auteur nous peint sous des couleurs aimables, familières et gracieuses, de simples et honnêtes âmes villageoises.

Kadore (Pierre de). — *Le Livre de l'Amour et de la Haine.*

Kenavo. — *Sœur Guénolé.*

Labour (Jacques). — *Plus haut.*

Lias (J. de). — *Le Trésor de Rochemonde.*

Lucenay (Henri). — *La Peine imméritée.* Cette « *peine* », nous dit l'auteur, c'est la vie, car, nous explique-t-il, dans l'épigraphe de ce livre « les pères devraient chaque jour demander pardon à leurs enfants de leur avoir infligé la vie » ; comme on le voit, cette œuvre ne brille pas par un optimisme outrancier, mais sa mélancolie n'est point dénuée de charme, et on lira avec beaucoup d'émotion ce roman bien écrit.

Molin (Aloys de). — *Œgisthos*, une délicieuse évocation de l'antiquité, par un lettré délicat et érudit, un petit livre tout imprégné d'hellénisme et que l'éditeur a coquettement habillé d'archaïsme.

Nonce Casanova. — *La Vache*, un fougueux roman dans lequel se déroule un drame de lucre, de passion et de terre tout à fait émouvant.

Paléologue (Maurice). — *Le Point d'honneur.* Dans ce roman, l'auteur nous conte l'histoire simple d'un gentilhomme pauvre qui se refuse à épouser la femme qu'il aime parce que celle-ci est affligée d'un bon million de rente ; toutes les supplications, toutes les objurgations de sa bien-aimée le

laissent inflexible : il aime, mais le « point d'honneur » exige qu'il n'épouse point. La femme doit céder devant cette irrévocable décision et elle se résigne à devenir la maîtresse du gentilhomme ; mais que devient son « point d'honneur » à elle, dans cette affaire ? Cette aventure est agréablement contée par M. Maurice Paléologue, qui la fait suivre d'une courte nouvelle, *la Vengeance*, tout à fait émouvante, cruelle et passionnée.

Peyrebrune (Georges de). — *Les Femmes qui tombent.*

Reepmaker. — *Le Gouffre de la Liberté.*

Stevenson (R.-L.). — *Catriona*, traduit de l'anglais par Jean de Nay.

Tolstoï. — *Pourquoi ?* Un recueil de nouvelles et récits traduits par M. Halperine-Kaminski.

Toudouze (Gustave). — *La Tradition d'amour*, roman posthume du regretté romancier.

Vignaud (Jean). — *La Terre ensorcelée*, une poignée de nouvelles dramatiques.

Zuylen de Nyevelt (Baronne Hélène de). — *Le Chemin du Souvenir.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Alta (Docteur en Sorbonne). — *L'Évangile de l'Esprit « Saint-Jean ».* Traduit et commenté en un volume plein d'éloquence, de poésie et d'inspiration où l'auteur entreprend de « redévoiler à notre vingtième siècle la véritable religion de la Raison reliée à la Foi par le verbe de Dieu, Jésus, et par le verbe de Jésus, saint Jean ». Ce livre est dédié : « Au Pape de génie qui haussera l'Église catholique du christianisme matériel au christianisme spirituel. »

Aubry (J.-H.). — *S. M. Alexandra, reine d'Angleterre, intime.*

Bab (Ali). — *Gastronomie pratique*, un savoureux recueil de recettes culinaires, dont la simple lecture vous fait venir

l'eau à la bouche. Et pour répondre sans doute aux objections des hygiénistes qui dénoncent les inconvénients de la bonne chère, l'auteur offre en post-scriptum de son livre, très joliment édité, l'exposé d'une méthode de traitement de l'obésité des gourmands : c'est le remède à côté du mal...

Baillière (Paul). — *Poètes allemands et Poètes anglais*, un volume où l'auteur s'est heureusement acquitté de la tâche périlleuse de traduire en vers français des vers allemands et anglais.

Bainville (Jacques). — *Bismarck et la France*, un intéressant volume d'après les Mémoires du prince de Hohenlohe.

Bazalgette (Léon). — *Émile Verhaeren*, une étude parue dans la collection des « Célébrités d'aujourd'hui ».

Belcourt (Victor). — *La Petite Vie du grand Jean-Jacques Rousseau.*

Berthet (Mme M.). — *Les Voix de la Forêt.*

Billard (Max). — *Les Tombeaux des Rois sous la Terreur.* Il y a peut-être quelque arrière-pensée d'ironie chez le docteur Max Billard, lorsqu'il publie en ce moment ses notes documentaires. C'est au lendemain du jour où la loi de séparation confie au gouvernement de la République tous les édifices du culte catholique, avec les richesses qu'ils renferment, que l'auteur nous montre de quels pillages la basilique de Saint-Denis fut le théâtre. Nous le suivons, pendant les journées des 6, 7 et 8 août 1793, devant les tombeaux de Dagobert, de Clovis, de Charles Martel, puis, pendant les journées d'octobre, devant les sépulcres de Henri IV, de François Ier, de Turenne, et tous les autres, contre lesquels des énergumènes se ruèrent dans une fièvre de profanation et de bouleversement.

Bonnal (Ed.). — *Les Royalistes contre l'armée* (1815-1820).

Boucherit (Mme Magdeleine). — Voir G. Le Faure.

Bouniols (Gaston). — *La Suppression des conseils de guerre.*

Burckhardt (Jacob). — *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, traduction de Schmitt.

Cain (Georges). — *Promenades dans Paris.* Les lecteurs du *Figaro* en ont eu la primeur et connaissent tous le guide abondant et érudit qu'est M. Georges Cain, lorsqu'il les mène à travers les siècles de notre histoire en même temps qu'à travers les vieux quartiers de la capitale. Mais le livre

ajoute au texte une série de documents graphiques, illustrations et plans, que le journal ne peut pas contenir et c'est une raison de relire ces pages écrites de verve, et de les signaler, ne fût-ce que d'un mot parmi les livres à succès de l'année.

Cassagne (Albert). — *Versification et métrique de Ch. Baudelaire.* Un livre d'un très vif intérêt où l'auteur a voulu « en se plaçant au seul point de vue de la forme versifiée, fixer, non pas le rang, mais la place occupée par Baudelaire au milieu des poètes de son temps, déterminer les influences qu'il a subies et les tendances qu'il a représentées ».

Cassagne (Albert). — *La Théorie de l'Art pour l'Art en France, chez les derniers romantiques et les premiers réalistes.* Un remarquable volume d'histoire et de critique littéraires.

Charleville (Edm.). — Voir Alb. Salmon.

Chollet (Louis). — *Reflets sur Route*, où l'auteur nous dit les « Heures indulgentes », « les Heures pensives », « une Voix dans la Nuit ».

Claretie (Léo). — *Jean-Jacques Rousseau et ses Amies.*

Dampierre (Jacques de). — *La Couronne de lierre.*

Delebecque (J.). — *A travers l'Amérique du Sud.* une très intéressante relation de voyage où l'auteur met sous nos yeux, suivant la parole de M. Marcel Dubois, « l'un des plus grandioses aspects de la nature ; une description pleine de vérités et de nuances des Andes, de l'Équateur et du Pérou, où le vrai géographe trouvera sa pâture dans des descriptions toujours rigoureuses et d'un style merveilleusement sincère ».

Denis (Fr.). — *Christian Garnier.*

Derrécagaix (Général). — *Yusuf*, « récits d'Afrique ».

Deverin (Édouard). — *Le Passant qui regarde.*

Dufour (Philippe). — *Paris pittoresque et poétique*, célébré en quatre-vingt-dix sonnets... et quatre-vingt-huit photographies.

Duval (Georges). — *Londres au temps de Shakespeare.*

Estournelles de Constant (Paul d'). — *Pygmalion*, un drame d'après A. Basiliadis, traduction faite par l'auteur, voilà quelque trente ans « du grec moderne et pour l'amour du grec seulement ». On sait que l'éminent sénateur a changé de divertissement : n'aime plus, le sénateur, membre de la Cour de La Haye, le Grec seulement, mais l'humanité tout entière qu'il s'est mis en tête de pacifier.

Faguet (Émile). — *Le Socialisme en* 1907.

Fallois (Comtesse A. de). — *Les Lettres de direction du Père L... de la Compagnie de Jésus*, 1869-1890. En livrant ces lettres au public, l'auteur s'est proposé de « documenter la psychologie sur le rôle et la méthode des Jésuites dans cette direction spirituelle féminine dont ils sont si jaloux et qui a été de tout temps leur principale et redoutable force ». Et elle s'est demandé, tout en constatant la haute vertu et la douce sainteté du Père L..., « si les Jésuites sont bien sûrs d'être les compagnons de Jésus selon l'esprit évangélique ».

Gonnard (Philippe). — *Les Origines de la Légende napoléonienne.*

Haize (Jean). — *Un mois en Espagne*, « la conférence d'Algésiras. Tanger. Impressions de voyage. »

Hémon (Camille). — *La Philosophie de Sully-Prudhomme.*

Hubert (Paul). — *Les Horizons d'or ;* ces poèmes obtinrent l'an dernier, on le sait, le prix Sully-Prudhomme. Ils sont d'une heureuse et noble inspiration, d'un rythme harmonieux et sonore ; et le délicat écrivain, Georges Lecomte, qui a apporté à ces « poèmes du Languedoc » l'appui d'une belle et éloquente préface, dit excellemment qu'en lisant certaines de « ces pièces d'une exquise joie païenne, d'un charme simple et pur, on penserait à la Grèce, aux délicieuses visions de Virgile... si l'on n'était frappé surtout par l'ardente vie moderne qui se dessine en si fort relief sur l'éternelle beauté des choses ».

Ibsen (Henrik). — *Poésies*, traduction de M. Charles de Bigault de Casanove.

La Bauche (Jean de). — *A la dérive.*

La Nézière (de). — Voir G. Le Faure.

Lavisse (Ernest). — *Histoire de France depuis les origines* ; 4e Fascicule ; tome VII ; 2e partie, *Louis XIV* : le Gouvernement de l'intelligence.

Le Faure (G.). — *La Journée de Suzy*, où l'auteur raconte à des petits enfants l' « Histoire d'une poupée », que Mme Magdeleine Boucherit agrémente de jolie musique d'un grand charme mélodique et que de La Nézière égaye de spirituelles images.

Lemaître (Jules). — *Théâtre*, 3e volume contenant l'exquise « *Bonne Hélène* », « *l'Age difficile* » et « *les Rois* ».

Lemarchand (Ernest). — *Le Château royal de Vincennes.*

Lenotre (G.). — *Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire* : « Les Massacres de septembre, La Force, l'Abbaye, le couvent des Carmes, le Dossier des Massacreurs. »

Le Roy (Grégoire). — *La Chanson du pauvre*, poésies.

Loubon (Ludovic). — *De Domrémy à Reims.*

Maindron (Maurice). — *Dans l'Inde du Sud* (Le Coromandel), un livre où l'auteur nous fait faire à travers l'histoire, les institutions, les religions, l'architecture, l'art plastique et la nature de ce pays qui nous est si mystérieux, une exploration fertile en surprises, en agréments.

Masson (Maurice). — *Fénelon et Madame Guyon*, un bien intéressant volume où l'auteur, à l'aide de documents nouveaux et inédits, à l'aide surtout de la correspondance échangée, nous raconte la curieuse et émouvante histoire de l'amitié mystique qui s'établit entre « cet ecclésiastique à l'esprit infini et cette femme demi-folle, demi-sainte ».

Mathieu (Cardinal). — *L'Ancien régime en Lorraine et en Barrois* (1698-1789), une œuvre considérable, d'après des documents inédits.

Mony (Docteur A.). — *Notes d'ambulance* (août 1870, février 1871.)

Mouton (Léo). — *L'Hôtel de Transylvanie*, monographie.

Prosbert (Emma). — *Limoges.*

Salmon (Alb.) et Edm. Charleville. — *Le Maroc*, son état économique et commercial, un ouvrage très documenté.

Schneider (René). — *Rome*, « Complexité et Harmonie, » un livre d'une grande séduction, où, sans vouloir épuiser un sujet inépuisable, l'auteur a choisi simplement certains sites, édifices ou œuvres d'art qui « ont le pouvoir de résumer plus fortement ce que la cité de l'Ame a d'universel et d'éternel ». Il a essayé, nous dit-il, « en chaque chapitre, de fixer un accord et de fondre tous ces accords en une souveraine harmonie qui est Rome : Rome, la cité historique par excellence, celle où chaque pas vous communique des pieds à la tête le sentiment quasi olympien de l'évolution, où les contradictoires se fondent ». Et la promenade qu'il nous fait faire pour nous expliquer cela est toute remplie de séduction, d'enseignement et d'émotion profonde.

Sonnenfeld (Nandor). — *Les Sentiments*, un recueil de vers

français, œuvre d'un jeune poète hongrois. L'audace et l'originalité de cette tentative sont faites dès l'abord pour lui concilier toutes les sympathies ; ne croyez pas pourtant que M. Sonnenfeld ait besoin d'indulgence : rien ne vient trahir son origine dans la forme de son vers au style pur, à la rime et au rythme harmonieux et corrects; où elle apparaît, c'est dans l'inspiration de ces petits poèmes qui ont une pénétrante saveur de terroir et dans lesquels la mélancolie légendaire des poètes magyars vient estomper un peu l'éclat d'un enthousiasme et d'une fougue ardents et juvéniles.

Stourdza (Alexandre A.-C.). — *Histoire diplomatique des Roumains.* Règne de Michel Stourdza, prince de Moldavie (1834-1849).

Tolstoï. — *Correspondance inédite*, une traduction très serrée et très intéressante de J.-W. Bienstock.

Vannoz (Léon). — *Poèmes.*

Wagner (Charles). — *Sois un homme* ! « simples causeries sur la conduite de la vie ».

Wilmotte (Maurice). — *Trois semeurs d'idées* : « Agénor de Gasparin, Emile de Laveleye, Emile Faguet. »

MARS

LES ROMANS

ROMAIN ROLLAND

Jean Christophe.

LA RÉVOLTE

Une des œuvres les plus absolument belles de ce temps, *Jean Christophe*, est aujourd'hui achevée. M. Romain Rolland a publié, cette année, le quatrième et dernier volume de cette tétralogie : après « l'Aube », « le Matin », « l'Adolescence », c'est « la Révolte ». Je ne puis oublier l'émotion que j'ai éprouvée lorsqu'il y a deux ans, je me suis trouvé en face de ce premier volume à l'aspect assez peu engageant, aux lignes serrées, aux chapitres dénués

de ces titres qui tentent la fantaisie du lecteur ou flattent sa paresse ; non sans appréhension j'en commençai la lecture, je fis connaissance avec *Jean Christophe*, nouveau-né vagissant dans son berceau, et de page en page ce fut un émerveillement, une joie, une indicible émotion.

Les deux volumes qui suivirent cette aube, œuvres sincères et fortes où nous vîmes Jean Christophe enfant, puis adolescent, ne me parurent pas aussi complètement admirables (mais aussi, quelle audace de commencer un roman en quatre volumes par un chef-d'œuvre !) mais le quatrième qui termine l'œuvre, « La Révolte », est, je crois bien, presque aussi beau que le premier. C'est l'histoire des luttes de Jean Christophe contre son milieu, contre son temps, contre l'art de son pays : art menteur, traditionnel et si inférieur à celui qu'il sent bouillonner en lui, car la modestie est le moindre défaut de Jean Christophe — mais les hommes de génie sont rarement modestes et les jeunes gens qui auront du génie ne le sont jamais, — et Jean Christophe va de déboires en déboires : on se venge, sur sa musique, qu'on ne comprend pas, des outrages dont il couvrit la musique allemande et ses idoles ; il se brouille avec le grand duc, son protecteur, avec ses amis eux-mêmes, et, après avoir entre temps noué quelques platoniques intrigues avec une juive de la haute société allemande, une petite actrice française et une institutrice qui ne dit pas son nom et qu'on ne revoit pas, et après s'en être

allé, tout désemparé et le cœur meurtri, vers le vieux maître Hassler, dont il a gardé un si chaleureux et si émouvant souvenir, qui le repousse durement, et vers Schulz, auprès duquel il trouve le réconfort d'une chaude et compréhensive tendresse, Christophe, étouffant dans sa petite ville, souhaitant de plus vastes théâtres, attiré par toutes les lumières de Paris, s'en va vers la grand'ville, abandonnant la bonne Louisa Krafft, sa mère, toujours indulgente, aimante et résignée...

J'ai voulu retracer d'un mot tous les épisodes de ce livre ; chacun d'eux est développé par M. Romain Rolland avec un art magistral : le récit de l'entrevue de Jean Christophe et de Peter Schulz, notamment, est une page admirable, d'un sentiment exquis et d'une puissance d'observation et d'évocation vraiment prodigieuse. D'ailleurs je serais bien vite à court si je voulais qualifier tout ce qu'il y a de beau et de supérieur dans ce livre où M. Romain Rolland en discutant musique (car ce n'est qu'une longue discussion musicale) a fait une œuvre si belle et si haute de si poignante humanité.

Mais pourquoi diable, ayant écrit un aussi noble livre, M. Romain Rolland a-t-il cru devoir dauber la plus grande et la plus admirable des tragédiennes de ce temps en deux pages qui sont vraiment d'une critique bien inférieure ? C'est injuste, c'est inutile, et cela fait plus de tort, je crois, à l'auteur de ce beau livre qu'à l'admirable tragédienne.

ANDRÉ MAUREL

Poème d'Amour.

Le titre *Poème d'amour*, que M. André Maurel a donné à son dernier roman, avait de quoi surprendre un peu ses lecteurs habituels qu'il n'a point accoutumés à tant d'amour ni à tant de poésie. M. André Maurel passerait, en effet, difficilement pour un sentimental et son émotion se tourne vite en ironie. Aussi bien *Poème d'amour* est-il sur la couverture du livre une manière d'épigramme : ce poème est tout fait en prose, et cet amour est de ceux dont on ne meurt pas. Si elle ne nous réserve pas d'émotion forte, l'histoire de Pierre Duras — l'étudiant — et d'Odile — la charmante veuve — nous donne des moments tout à fait agréables, et après tout, cela ne vaut-il pas mieux ? Vraiment le livre est tout à fait amusant. Rien de plus simple, rien de plus banal que cette histoire de deux amoureux obligés à la séparation par les convenances et les nécessités sociales et qui sagement se résignent ; mais, autour de cette histoire, M. André Maurel a réussi à bâtir un roman séduisant, d'une verve très spirituelle, très mordante et un tantinet philosophique.

ÉMILE MOSELLY

Terres Lorraines.

Dans *Terres lorraines*, M. Emile Moselly nous dit, avec une émotion poignante, l'aventure de Pierre Noël, le fils du vieux pêcheur lorrain, qui, tourmenté par des désirs sauvages d'indépendance et de liberté, sentant gronder en lui l'instinct des ancêtres nomades, abandonne la terre lorraine, si douce pourtant, si séduisante, et à laquelle l'auteur chante un hymne émouvant. Il la quitte, laissant les siens dans le désespoir et causant la mort de la douce fiancée abandonnée au pays. Pour lui, il s'en ira au loin, sur un chaland *Reine des Eaux*, qui fait le trafic de Lorraine en Flandre, il ira vers des villes inconnues et vivra de la vie large des tribus errantes qui ne s'attachent point à leur sol. Point de thèse dans ce livre, on sent bien que l'auteur désapprouve son héros, qu'il plaint ses victimes, qu'il le plaint lui-même, mais il s'abstient de conclure, ce n'est qu'un tableau très émouvant, très expressif.

AUGUSTE GERMAIN

Frôleuses.

Notre pauvre humanité n'apparaît pas très noble dans le livre que M. Auguste Germain publie sous

le titre assez significatif de *Frôleuses*. Certes, elle n'est pas noble, mais elle est bien amusante, et on ne saurait s'ennuyer un instant dans la compagnie des capiteuses héroïnes de M. Aug. Germain ; on ne s'ennuie pas, mais on peut s'exaspérer ; quelques-uns des messieurs qui se sont laissé prendre à l'impitoyable coquetterie de ces frôleuses en font la dure expérience, et la comédie tourne un instant au drame, ou plutôt elle le « frôle » seulement, car M. Aug. Germain est bien trop Parisien pour rien prendre au tragique, et son histoire cynique se termine le plus décemment du monde, après avoir pendant trois cents pages égayé, diverti, et parfois — oh ! bien rarement ! — ému et après avoir réalisé toutes les affriolantes promesses du joli dessin de Guillaume qui orne la couverture.

AIGUEPERSE

Mona.

Un peu de candeur et de naïveté après tout ce fard et cet artifice : voici *Mona*, une ravissante figure de jeune fille que M. Aigueperse nous présente en un roman dialogué ; c'est ingénu et virginal, et c'est en même temps amusant et spirituel au possible. La découverte de Paris par cette petite fille espiègle,

ses réflexions prime-sautières, ses étonnements, ses inquiétudes, l'éveil de son cœur à l'amour, tout cela est raconté avec infiniment de délicatesse, de grâce et de verve. Le roman est dédié à Théodore Botrel qui lance son filleul à travers le monde avec ce viatique :

> Sois gai ! Va prouver à la ronde
> Que la vieille Gaule est toujours
> La vaillante et rieuse blonde,
> Fidèle aux anciennes amours.

GUSTAVE AMIOT

Femme de peintre.

Femme de peintre met en scène, avec beaucoup d'agrément, de vigueur et d'émotion, un ménage disparate où la femme n'est pas autre chose qu'une épouse aimante et une mère parfaite, tandis que le mari est un artiste, c'est-à-dire, par définition : un époux volage, un bohème incorrigible, un père indifférent, etc... La thèse est peut-être un peu bien convenue; il se trouve dans le monde de grands artistes qui ont été des maris et des pères de famille admirables; rendons cette justice à M. Amiot que le cas dont il nous parle est tout de même plus fréquent. D'ailleurs le dénouement de son livre

laisse la porte ouverte à toutes les espérances d'avenir pour ce ménage tourmenté, un providentiel accident d'automobile ayant jeté le mari dans les bras de sa femme. Le roman est, en tout cas, bien écrit, émouvant et vivant.

CLAUDE FARRÈRE

L'homme qui assassina.

Il n'est pas en notre temps de fortune littéraire qui ait été plus brillante et plus rapide que celle de M. Claude Farrère. Ce marin qui débuta dans les lettres il y a trois ans à peine est aujourd'hui écrivain célèbre ; le public se souvient de sa troublante et angoissante *Fumée d'opium* ; de ses diaboliques et terribles *Civilisés*, et il attend désormais avec confiance les émotions fortes et les frissons que ne sauraient manquer de lui dispenser ses œuvres à venir. *L'Homme qui assassina* ne trompe pas cette confiance. Le titre, déjà, dont le sens reste mystérieux jusqu'aux dernières pages, vous oppresse d'une vague et dramatique inquiétude pendant tout le cours du roman.

Ce roman, c'est le journal d'un attaché militaire à Constantinople, le noble et généreux colonel marquis Renaud de Sévigné-Montmoron, lequel

note au jour le jour ses impressions sur le corps diplomatique installé à Stamboul, sur les choses, sur les gens, sur la ville elle-même. Dans ce décor merveilleux, c'est un défilé, amusant au possible, de Turcs pittoresques et sympathiques — tel ce Mehmed-pacha qui réhabilite la police et l'espionnage politique par sa vaillance et par sa belle allure, — et d'Européens beaucoup moins sympathiques, tel ce Narcisse Boucher, un délicieux type d'ambassadeur auquel ses millions n'ont pas su donner la « race » ; tels ces représentants de la Banque et de la Régie, vautours civilisés de la bonne et patiente Turquie ; telles encore des péronnelles de Russie, d'Autriche et d'ailleurs. Tout cela est d'une animation, d'une couleur, d'un agrément extraordinaires ; on sent que l'auteur connaît à merveille la vie des diplomates à Constantinople, qu'il a pénétré mille détails intimes de l'existence turque, dont il nous offre un tableau vraiment saisissant. Cependant nous gardons cette angoisse dont je parlais tout à l'heure, nous sentons que nous côtoyons un drame terrible et que nous allons à un dénouement formidable; un malaise indicible nous empêche de goûter tout l'agrément du spectacle et c'est presque un soulagement pour nous lorsque ce drame éclate, empoignant, douloureux, terrible ! C'est un soulagement aussi pour nous que le crime généreux de « l'homme qui assassina ». Je n'essayerai pas, d'ailleurs, de vous conter cette histoire empoignante. Il faut la laisser dans le décor émou-

vant où l'a placée M. Claude Farrère, qui nous la fait vivre, avec cette âpreté, cette vigueur, cette violence dont est fait son très curieux et très rare talent.

LÉON DE TINSEAU

La clef de la vie.

Un peu de calme et de sérénité après cette tourmente : voici un roman nouveau de M. Léon de Tinseau, *la Clef de la vie*. M. Léon de Tinseau ne veut nous infliger ni terreur, ni angoisse, son désir est de nous divertir, de nous émouvoir et de nous charmer. Il y a réussi souvent supérieurement dans des œuvres dont la fortune fut prodigieuse, telles *Ma Cousine Pot-au-Feu*, *Bouche close* et tant d'autres. *La Clef de la vie* fera bonne figure dans cette œuvre déjà considérable : c'est un roman infiniment agréable et il y a une très fine et très jolie psychologie dans l'histoire de ce Jacque Le Tonturier, ce « sans cœur » un peu honteux lui-même de son affreux égoïsme si souvent vitupéré et qui est en réalité le meilleur garçon de la terre, ainsi que le démontre l'aventure où il trouve « la clef de la vie » c'est-à-dire l'amour ! Tout cela n'est pas dénué d'un grain de philosophie sereine ; c'est surtout

charmant, aimable, spirituel, empreint d'une douce et saine émotion.

QUILICUS ALBERTINI

Chercheur d'amour.

M. Quilicus Albertini, en dédiant à M. Emmanuel Arène ce *Chercheur d'amour*, espère que son nouveau-né trouvera dans ce seul nom d'Arène « un berceau très parisien dont les dentelles de prix pourraient ménager à ses balbutiements la sympathie du public ». Il a bien raison, et l'on ne saurait exprimer plus délicatement le sens et le prix d'un tel parrainage. Ajoutons que le livre en est digne et que le filleul fait honneur à son parrain : il est en effet bien séduisant, ce roman du chercheur d'amour, lequel s'appelle — tout bonnement ! — Théodore Percecœur, et s'en va, paré de toutes les grâces de l'esprit, de la beauté et de la richesse, à la recherche de l'idéal et éternel amour. Il y met une bonne volonté et une vigueur admirables, aime et se fait aimer dans les cinq parties du monde, connaît auprès de Marcelle Bergerat, de Fiora d'Annunzio, l'Italienne, de miss Cecile Cromwell, la milliardaire américaine, de Dorothée, l'Allemande sentimentale, de Linda Stromiroff, la Russe poitrinaire, de la marquise Juanita de Morenos, l'inconstante

Espagnole, puis, tour à tour, auprès d'une Arabe, d'une Egyptienne, d'une Turque, d'une mousmé japonaise — et j'en passe, car je veux en passer et ne veux pas tout dire, — les joies éphémères et les déceptions éternelles de l'amour ; sans se décourager, il fait encore quelques loyaux essais avec Mme Bardin, une jeune veuve ; Louise Martin, une petite lingère qu'il épouse ; Jeanne Laurier, romanesque qui le trompe et qu'il tue pour châtier son infidélité ; Carmen Sabrier, une actrice, et enfin, déplorable conclusion d'une vie de don Juan, avec la terrible courtisane Satanina qui le conduit au désespoir, à la ruine et à la mort. Ainsi se termine en un dénouement tragique cette herculéenne course à l'amour dont M. Quillicus Albertini retrace éloquemment les impressionnantes péripéties.

ALFRED CAPUS

Histoires de Parisiens.

Les amateurs de « spectacle dans un fauteuil », c'est-à-dire les gens qui préfèrent leur fauteuil au spectacle, leur rêve au décor et la vie aux acteurs, marqueront ce mois de mars d'un joli caillou blanc : un auteur dont on voit plus souvent le nom sur les

affiches des colonnes Morris qu'à la devanture des librairies. un des maîtres du théâtre contemporain, un des plus charmants, un des mieux aimés, Alfred Capus, publie un livre ; ce triomphateur de la scène abandonne un instant les planches, se dérange pour ces casaniers et vient non pas attiser quelque regret en leur lisant ses pièces dès longtemps applaudies, mais leur conter des histoires toutes neuves, des *Histoires de Parisiens*. Le public ordinaire d'Alfred Capus ne manquera pas d'en profiter, si bien que, pour une fois, tout le monde peut-être sera content. Marquez, vous dis-je, ce mois d'un caillou blanc.

Histoires poignantes, histoires comiques, ces histoires de Parisiens : romans faits avec ce rien qui s'appelle aussi la réalité quotidienne, héros médiocres qu'on rencontre tous les jours, ressemblant à la plupart d'entre nous, aventures qui arrivent à tout le monde ; et, de temps en temps, un mot, un trait qui porte la marque d'un seul, une réflexion trahissant l'existence d'une sensibilité profonde, d'une conscience créatrice, d'un homme ayant organisé pour nous la beauté mélancolique des choses...

PHILIPPE GONNARD

Les Origines de la légende napoléonienne.

Les Origines de la légende napoléonienne, « l'œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène », tel est le titre d'un travail d'une conception tout à fait curieuse où M. Gonnard a voulu étudier la part que Napoléon a prise personnellement à la formation de la légende ; il n'a donc voulu étudier « l'œuvre de Napoléon à Sainte-Hélène qu'autant qu'elle a servi de base à la légende napoléonienne ». La légende napoléonienne, pour M. Gonnard, est faite des intentions, des motifs que prêtent au Grand Empereur les historiens, les écrivains libéraux et bonapartistes. Pour eux, « Napoléon a été le représentant convaincu, désintéressé des principes de 89 »... « Adepte des idées libérales, il ne fut dic-

tateur que par nécessité »... « De tempérament pacifique, il a été perpétuellement contraint à la guerre par la coalition européenne ».

Tout cela ou presque tout cela c'est de la légende pour M. Gonnard, et toute cette légende, ou presque toute, a été préparée de toutes pièces par Napoléon Ier à Sainte-Hélène. La thèse est, on le voit, fort originale; si elle est exacte, elle est faite pour donner une fière idée du proscrit de Sainte-Hélène qui, après l'épopée, après la défaite, songe encore avec tant de sang-froid, de clairvoyance et d'astuce à forger une légende dont profiteraient dans un avenir lointain les héritiers de son nom. C'est une thèse contestable, elle est développée dans le livre de M. Gonnard avec beaucoup d'ingéniosité et une très brillante documentation.

FRÉDÉRIC MASSON

Napoléon et sa famille.

« 1812-1813 »-« 1813-1814 »

M. Frédéric Masson continue la publication de son œuvre si belle et si émouvante, *Napoléon et sa famille*, en deux volumes : « 1812-1813 » et « 1813-1814 ». Il n'est plus question de cette « légende napoléonienne » dont nous parlait M. Gonnard et

qui aurait été forgée par l'Empereur lui-même ; c'est aujourd'hui l'histoire, l'histoire fervente, plus belle et plus émouvante que toutes les légendes du monde, appuyée sur une science et une documentation incomparables.

Quelle émotion, quelle angoisse douloureuse dans ces pages ! C'est que nous approchons du dénouement tragique, nous sommes à l'instant douloureux où tout dénonce l'imminence de la catastrophe. La responsabilité de cette catastrophe incombe, selon M. Frédéric Masson, aux membres de la famille impériale, qui, eux et leur descendants, ont tout fait pour jeter une obscurité profonde sur la part qu'ils avaient prise à la chute de Napoléon. Voilà bien l'envers de cette légende napoléonienne dont parlait M. Gonnard. Pour M. Masson, on s'est, durant un demi-siècle, « efforcé, par un travail mystérieux, savant et surtout persévérant, de fausser l'histoire au détriment de Napoléon et au profit de ses frères ».

L'éminent historien se réserve de l'établir ; en attendant, il fait le procès de Joseph, de Jérôme, de Murat et d'Eugène, dont la responsabilité est lourde, mais qui ne sont point seuls d'ailleurs responsables de la catastrophe.

Celle-ci a d'autres causes bien plus lointaines, et historiquement bien plus graves, car « la chute de Napoléon en 1814, n'a point été le renversement d'un homme ou d'une dynastie ; elle n'a pas été pour la France un échec tel qu'une nation le répare

ou dont elle se relève. Elle a été l'abaissement de la France comme puissance directrice et, en même temps que de la France, la subordination à l'Angleterre de la race latine et de l'Europe entière.

« Napoléon n'est pas seulement « le professeur d'énergie » que vénèrent les représentants les plus distingués de la génération qui suit la nôtre ; il n'est pas seulement l'exemple déterminatif du héros; pas seulement l'homme en qui la fortune a montré ses prodiges, élevant et abaissant tour à tour sa destinée pour la rendre la plus enviable et la plus lamentable qu'aient enregistrée les annales du monde; il n'est pas seulement l'admirable ouvrier qui, des débris de deux Frances, a édifié cette France nouvelle, battue depuis un siècle par toutes les tempêtes et encore debout; il est l'incarnation même d'une politique nationale, aussi vieille que notre France ; il en fut le dernier soldat; il en a été le martyr. »

Un historien animé de tant de conviction, en proie à un tel enthousiasme et à une telle douleur, peut-il être d'une parfaite impartialité ? On serait tenté d'en douter. On aurait tort: avec une conscience qui va jusqu'à la minutie, il met sous les yeux de son lecteur tous les faits, tous les documents, tous les arguments qu'une longue, patiente et fervente étude lui a révélés ; et c'est une magistrale et passionnante leçon d'histoire napoléonienne.

JACQUES BOULENGER

Les Dandys.

Après Napoléon, Louis-Philippe et ce « louis-philippisme » dont M. Henry Roujon nous parlait naguère avec une verve attendrie : voici les *Dandys* qui s'illustrèrent « sous Louis-Philippe » et dont M. Jacques Boulenger nous conte les exploits en un charmant volume.

Cette évocation de la vie parisienne, au temps où le Palais-Royal fut détrôné par le Boulevard, est d'un agrément prodigieux ; vraiment il devait faire bon vivre à cette époque surannée et charmante où l'on était si gai, si pimpant, où l'on savait faire des choses inutiles et perdre son temps avec grâce.

Dans une jolie préface, M. Marcel Boulenger nous dit ses regrets de n'avoir pas vécu en ces temps, et la mélancolie que lui inspire notre moderne utilitarisme ; on comprendra ces regrets et cette mélancolie lorsqu'on aura suivi M. Jacques Boulenger dans ses visites chez les dandys, chez ce George Brummel « qui devint extraordinairement illustre tant il s'habilla bien et tant il sut se montrer insolent ; chez ce prestigieux comte d'Orsay, son émule au Jockey-Club naissant et au café de Paris ; chez Alfred de Musset ; chez cet étrange Milord l'Arsouille, roi du Boulevard ; chez le fashionable

Eugène Sue, et le magnanime Barbey d'Aurevilly enfin, discourant et paradant, orgueilleux et cambré, superbe ».

Toute cette époque, toutes ces figures, M. Jacques Boulenger les connaît à merveille, et d'une plume alerte il les fait revivre en un livre infiniment amusant et instructif.

Dr MARCEL RIFAUX

Les conditions du retour au Catholicisme.

M. le docteur Marcel Rifaux se préoccupe vivement de la crise que traverse le catholicisme; on n'a pas oublié sans doute l'œuvre qu'il publia naguère sous le titre *l'Agonie du catholicisme*. Il poursuit avec angoisse l'étude de cette redoutable question, et pour s'éclairer lui-même il a posé à un certain nombre de sommités catholiques les questions suivantes :

« Cette crise intellectuelle est-elle simplement une crise de laborieuse adaptation, par conséquent transitoire, et de l'issue de laquelle le catholicisme peut espérer un surcroît de vie ?

« Ou bien, au contraire, est-elle une crise d'épuisement de laquelle, humainement parlant, le catholicisme ne saurait se relever ?

« Dans la première hypothèse, quels sont les

moyens à mettre en œuvre pour dénouer cette crise et précipiter le retour au catholicisme ?

« Dans la seconde hypothèse, que garderons-nous du catholicisme et par quel équivalent pourrons-nous jamais le remplacer ?

Et il publie les réponses qui lui furent faites par MM. P. Beudant, Paul Bureau, M. Deslandes, Ch. Dunan, G. Fonsegrive, d'Haussonville, et tant d'autres, en un volume paru sous le titre : *les Conditions du retour au catholicisme*; il les fait précéder de quelques études personnelles sur les difficultés d'ordre politique et social, la crise intellectuelle. Toutes les recherches qu'il a faites, toutes les réponses qu'il a reçues, n'ont point apaisé son angoisse, bien au contraire, et le fait que quelques-uns de ses correspondants aient hésité à lui répondre, par crainte de difficultés, lui inspire cette réflexion : « Quand les consciences sont à ce point asservies qu'elles n'osent ou ne peuvent pas faire usage de leur liberté, il serait vain de dissimuler la gravité de la crise dont elles souffrent. »

THÉODORE DE LA RIVE

Vingt-cinq ans de vie catholique.

Voici cependant qui est fait pour rassurer les catholiques et leur donner foi dans l'avenir :

M. Théodore de La Rive publie un livre, *Vingt-cinq ans de vie catholique*, qui n'est qu'une longue exaltation du dogme catholique et des pratiques du catholicisme, où parlant tour à tour de l'autorité de l'Eglise et de l'infaillibilité du Pape, de l'enfer, du purgatoire et de la prière pour les morts, des beautés de la liturgie et du culte extérieur, du culte intérieur, de la prière individuelle, de la communion des saints, de la dévotion à la sainte Vierge, de la confession, des sentiments d'égalité et de fraternité produits par le culte catholique, M. de La Rive dit les beautés de sa foi et fait en somme le plus ardent prosélytisme; il ne s'en défend pas, il s'en fait gloire. « J'ai raconté, dit-il, dans un précédent volume *De Genève à Rome*, le long travail de conscience qui, de l'Eglise protestante de Genève, où j'avais vécu vingt-cinq ans, m'a conduit dans l'Eglise catholique romaine, où j'achève ma vingt-cinquième année ; je veux donner aujourd'hui la vision rapide de ce foyer de pure lumière qui n'a pas cessé un seul instant, pendant des années souvent difficiles, d'éclairer, de réchauffer, de ranimer mon pauvre cœur. Je puis le dire sans aucune exagération : j'ai véritablement « vécu » de ma foi catholique. » Et, faisant appel à ses anciens coreligionnaires à qui il dit simplement : « Venez et voyez », il condamne une fois de plus son ancienne religion : le protestantisme, laquelle n'est à ses yeux qu'un rationalisme mitigé.

CAMILLE PELLETAN

Victor Hugo homme politique.

M. Camille Pelletan a voulu être et il est un polémiste redouté, un orateur éloquent dont les traits acérés n'épargnent personne et dont l'influence est grande au Parlement ; il a voulu être et il a été ministre de la marine — et quel ministre ! — il veut bouleverser au gré de sa fantaisie notre législation fiscale, et sans doute avec quelque effort il y parviendra. Il est permis de dire pourtant qu'il a manqué sa vocation, car il aurait pu être tout simplement un très bon écrivain, — ce qui aurait été infiniment préférable pour la marine, pour les parlementaires, pour la législation fiscale, et pour lui-même !...

Je me faisais ces réflexions en lisant le très solide et très éloquent ouvrage qu'il a publié sous le titre *Victor Hugo homme politique*, et qui est un livre d'histoire, fort partiale à vrai dire, mais d'une superbe allure.

Conduit par son sujet autant que par ses goûts à parler politique, M. Camille Pelletan ne s'en fait pas faute, vous le pensez bien, et sa politique a toute la véhémence, toute l'âpreté que vous pouvez supposer ; mais il veut être aussi un historien, — car « toute l'histoire du siècle est mêlée à la vie du

poète qui en a été la gloire la plus éclatante », — et il y réussit supérieurement ; autour du grand poète, il a bâti une histoire de la vie publique et parlementaire de 1819 à 1885, d'une condensation, d'une vigueur et d'un intérêt extraordinaires.

Le but qu'il poursuit, c'est d'expliquer les variations politiques qui ont conduit Victor Hugo, pair de France et légitimiste, à devenir le champion de la démocratie. Ces variations qui furent si éclatantes, car il a « marqué chacune des opinions qu'il traversa par des chefs-d'œuvre vivants dans toutes les mémoires », on les lui a reprochées violemment ; pour M. Pelletan, ce sont ses plus beaux titres de gloire ; mais il ne lui suffit pas d'en faire l'apologie, elles méritent à ses yeux « un examen attentif et une analyse aussi attentive que possible ; cet examen et cette analyse ont un intérêt d'autant plus grand qu'ils ne se rapportent pas seulement à l'histoire du plus grand génie de notre temps, ils embrassent l'histoire de notre temps lui-même ».

Pour écrire cette histoire, M. Pelletan a divisé la vie de son héros en trois périodes : la première s'étend de 1819 à 1830 ; la seconde, de 1830 à 1851 ; la troisième, de 1851 à 1885 ; ces dates sont assez expressives par elles-mêmes. Dans la première période, c'est le poète qui, peu à peu, insensiblement, est conquis par l'idée de république ; la seconde période nous montre l'évolution terminée et le poète devenu définitivement homme politique, l'un des « quelques grands orateurs politiques qu'ait eus

la France en ce temps » ; dans la troisième, enfin, c'est la proscription, la gloire définitive, l'apothéose. « Pendant ces dix-neuf années de proscription, le rôle de Victor Hugo est d'attacher au despotisme une flétrissure immortelle, de donner à l'idée république l'éclat de sa gloire, de mêler à ses chefs-d'œuvre un enseignement démocratique, d'habituer la France à unir indissolublement l'admiration pour le génie et le culte de la liberté ».

On le voit, M. Camille Pelletan dans son rôle d'historien ne dépouille pas le vieil homme, il parle politique et de façon à blesser même quelques consciences, mais du moins le sentiment qui l'inspire est celui d'une généreuse admiration, cela repose un peu des dénigrements constants auxquels il nous a habitués. J'ajoute que son livre témoigne d'une merveilleuse connaissance de l'œuvre de Victor Hugo. Il ne se contente pas, en effet, d'étudier et d'analyser ses discours parlementaires, mais il est allé chercher dans ses romans, dans ses drames, dans ses poèmes, la trace de ses opinions successives, et ainsi il nous a donné une page d'histoire politique et littéraire d'une intense originalité et d'une haute portée philosophique.

MEMENTO DU MOIS DE MARS

ROMANS

Barrie (J.-M.). — *Margaret Ogilvy*. Traduction de M. Robert d'Humières.

Bernède (Arthur). — *Les Mémoires d'une masseuse*, « roman passionnel ».

Bertheroy (Mme Jean). — *Sybaris*. L'auteur, qui possède à un si haut degré l'art de faire revivre le passé lointain et d'évoquer la splendeur et la grâce des cités disparues, fut rarement mieux inspirée que dans son roman antique, *Sybaris*, où, dans le décor merveilleux, tout teinté de rose, de la cité voluptueuse, fameuse entre les villes grecques, elle nous fait assister à un drame poignant, tumultueux, compliqué, drame de passion, d'amour et de sagesse aussi, puisqu'on y voit Pythagore aimé, pour sa science et pour son génie, et préféré à Philippe, le « jeune premier » — c'est comme chez les *Bouffons* de Zamacoïs : l'esprit qui triomphe de la beauté.

Boissière. — *Le Crime de la rue Boissière*.

Bulwer-Lytton (sir Edward). — *Ernest Maltravers*, publié dans la collection des Meilleurs romans étrangers.

Ducoté (Edouard). — *L'Amour sans ailes*. Ah ! certes non, elles n'ont pas d'ailes les amours de Laurent Herbier et de Paulette, la petite chanteuse de café-concert, elles ne planent pas très haut au-dessus des mille petitesses de la vie ; la question d'argent revient bien souvent dans ce livre, et on y voit bien vite la gêne engendrer l'adultère.

Tout cela sans doute est très réel, mais ce n'est point gai ; ne nous frappons point cependant, et contentons-nous de goûter l'agrément très vif du roman sans trop nous préoccuper de sa moralité, si l'on peut dire !

Eriez (Jean). — *Ceux de Villaré*. Un roman de mœurs villageoises où nos paysans ne sont pas ménagés.

Formont (Maxime). — *Les Mauvaises Maîtresses*, un recueil de nouvelles.

Ghistelles (Voos de). — *A travers le prisme.*

Gœthe. — *Werther.* Traduction nouvelle, par Mme Bachellery.

Lermontoff (Michel). — *Le Démon.*

Maizeroy (René). — *Yette, mannequin.* Un roman où l'auteur nous raconte l'aventure d'une de ces petites poupées de Paris dont le périlleux métier consiste à revêtir sur leurs épaules les robes somptueuses destinées aux belles madames, et qui risquent fort d'être très malheureuses et de tourner très mal; c'est ce qu'explique, dans une très jolie préface, notre ami, Pierre Valdague, c'est la thèse que développe avec beaucoup d'agrément et d'émotion M. Maizeroy dans un roman élégant, douloureux, rempli de fines observations, parfois terriblement audacieux, mais toujours intéressant et amusant.

Mason (A.-E.-W.). — *Les Quatre Plumes*, « roman pour la famille », traduit de l'anglais par Pierre Nozan.

Mauzens (Frédéric). — *Le Coffre-fort vivant.*

Moore (George). — *Esther Waters.* « Collection des meilleurs romans étrangers. »

Morel (Émile). — *Les Gueules Noires.* Préface de M. Paul Adam.

Morsang (Alain). — *Le Lierre.*

Nief (Fernand). — *Le Chemin de l'amour.*

Rod (Édouard). — *L'Ombre s'étend sur la montagne.* J'ai à cœur de saluer d'un mot ce très beau et très noble livre ; je veux dire seulement l'émotion profonde qu'il m'a fait éprouver, et aussi la satisfaction que j'ai ressentie à voir évoluer dans un roman moderne des héros aux âmes généreuses, aux sentiments élevés qui meurent et souffrent, non pas de la vilenie de leurs instincts, mais de l'élévation, de la probité supérieure de leurs sentiments. On a beau dire, puisqu'on fait partie de l'humanité, il est agréable de la voir parfois dans les livres, empreinte de quelque noblesse et de quelque beauté ; c'est agréable et c'est rare.

Saint-Point (Mme Valentine de). — *Un Inceste.* L'auteur poursuit dans ce volume dont je voudrais dire toute l'âpre et forte valeur sa « Trilogie de l'Amour et de la Mort » ; le sujet en est terriblement délicat et Mme Valentine de Saint-Point, sans y mettre d'ailleurs la moindre intention de scandale, le traite avec une paisible audace...

Serdana (F.) et M. de Vlaminck. — *Ames de mannequins*, « roman de mœurs modernes ».

Sienicka (Léonia). — *Au delà du présent.*

Teramond (Guy de). — *Une maîtresse juive*, un curieux roman d'amour moderne.

Trevalan (de). — *Ame de Marin.*

Vlaminck (de). — V. Serdana.

Walefle (Maurice de). — *La Madeleine amoureuse*, « roman juif ».

Willy (Mme Colette). — *La Retraite sentimentale*, un roman pour lequel l'auteur demande au public un peu de la faveur dont il combla les Claudines, « filles légitimes de sa collaboration avec Willy ». *La Retraite sentimentale* est bien en effet de la même famille, nous y retrouvons de vieilles connaissances : Renaud, le vieil époux de Claudine ; Maugis et sa femme Annie ; nous y retrouvons aussi la même triomphante amoralité, dont le triomphe pourtant semble s'atténuer, s'estomper un peu.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Amiel (L.-R.). — *Sonnets*, écrits devant les marbres et tableaux du musée du Luxembourg et devant les peinture murales du Panthéon.

Arkwrigt (William). — *Le Pointer.* Un livre dont les chasseurs saluèrent avec joie l'apparition en France ; il est, paraît-il, classique en Angleterre et il a pour auteur un gentleman qui a voué à l'étude de ce noble chien de chasse, le Pointer, toute sa vie. Le livre est tout rempli de renseignements historiques et pratiques sur le chien d'arrêt, son élevage et son dressage, et aussi de détails précieux sur la chasse au grouse et à la perdrix. Je suis bien empêché de juger la valeur technique de l'ouvrage — qui est, paraît-il, de premier ordre, — mais ce que j'ai goûté, c'est la clarté et l'élégance de la traduction faite par M. le baron Jaubert et aussi

les images nombreuses dont le texte est agrémenté, reproduites de façon très artistique.

Bagès (Comte G.). — *Étude sur les Guerres d'Espagne.*

Bazin (René). — *Le Duc de Nemours*, nouvelle édition.

Bernard (Jean). — *La Vie à Paris en* 1906.

Biaudet (Henry). — *Le Saint-Siège et la Suède durant la seconde moitié du seizième siècle*, « origines et époque des relations non officielles (1570-1576). »

Bocquillon (Émile). — *Pour la Patrie.* L'auteur, qui doit à son patriotisme une notoriété presque égale à celle que M. Hervé gagna dans la négation de la patrie, prend à parti dans ce livre préfacé par M. Georges Duruy le congrès des instituteurs et son patriotisme conditionnel ; il rappelle le souvenir de M. Goblet prenant avant de mourir la défense du patriotisme, il fustige l'hervéïsme à l'école, etc. Tout cela est d'une bien attristante documentation.

Bonet-Maury (J.). — *France*, christianisme et civilisation, préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu.

Broustaille (Rémy). — *La Chanson des Gueuses.*

Bruck-Gilbert (Paul). — *Monsieur et Madame Moloch et la Presse Allemande*, une très intéressante et très significative plaquette où l'auteur a recueilli et traduit quelques-uns des articles consacrés au beau roman de M. Prévost qui fit, on le sait, un énorme tapage outre-Rhin ; à ces critiques est jointe la réponse tout à fait topique de l'éminent romancier.

Déglantine (Sylvain). — *La Lyre Malgache*, un recueil poétique d'une heureuse et pittoresque inspiration dont l'auteur fut lauréat de la société des Poètes Français.

Desplagnes (Lieutenant Louis). — *Le Plateau central nigerien*, récit d'une « mission archéologique et ethnographique au Soudan Français ».

Docquois (Georges). — *Le Plaisir des jours et des nuits.* On sait que M. Georges Docquois est un des poètes de notre temps qui sait le mieux manier les petits vers pour conter des histoires amusantes, lestes et d'une grâce très pimentée. Jamais la muse de M. Georges Docquois ne fut plus verveuse, jamais non plus elle ne fut plus égrillarde, ce qui me dispense, à mon regret, de parler plus longuement de son livre.

Duval (Commandant Jules).— *Vers Sadowa*, une étude stratégique.

Franche (Paul). — *La Légende dorée des bêtes*, dédiée par l'auteur « à vous enfants, qui plus près du ciel gardez encore en vos yeux les reflets de la pure lumière de l'Eden ».

Fraudet (René). — *Les Pierres de lune*, un recueil de poésies, œuvre poétique de la vingt-deuxième année que l'auteur intitule *les Pierres de lune*, ayant voulu, dit-il, « choisir pour emblèmes ces délicieuses petites pierres lunaires qui semblent toujours s'excuser modestement de n'avoir pas atteint aux limpidités des autres plus admirables cristallisations ». Cette modestie si joliment exprimée n'est point justifiée : il y a, en effet, de la grâce, de la jeunesse, de la ferveur dans ces jolis vers très clairs, très harmonieux, d'une élégance tout à fait agréable, dans ces ballades mélancoliques et nonchalantes, dans ces élégies toutes voilées de mélancolie qu'il dédie à une jeune fille ; il y a de l'éclat, du panache et beaucoup de belle jeunesse dans cette *Rose Flamberge*, épisode dramatique en deux tableaux où la grandeur d'âme d'une humble cantinière est exaltée en vers sonores. Tout cela est rempli des plus aimables qualités et l'on est en droit d'espérer beaucoup de ce poète de vingt-deux ans qui écrira sans nul doute — comme il le souhaite — « les Rubis » après « les Pierres de lune ».

Flory (Eugène). — *La Lutte par l'Association*, « l'Action libérale populaire ».

Gencé (Comtesse de). — *Savoir-vivre et Usages mondains.*

Gineste (Raoul). — *Les Grandes Victimes de l'hystérie*, un volume d'une pénible et forte documentation ; la formidable et terrible histoire que l'auteur nous raconte est, paraît-il, une histoire vraie ; il n'est pas cependant de roman plus invraisemblable et plus terrifiant que cette histoire.

Goyau (Georges). — *Autour du catholicisme social.*

Hamel (Henry). — *Chroniques d'art.*

Hansen (Jules). — *Ambassade à Paris du baron de Mohrenheim*, 1884-1898. Un livre qui apporte à l'histoire de notre temps une si précieuse et si émouvante contribution.

Hardy de Perini (Général). — *Turenne et Condé.* 1626-1675.

Janssen (Jean). — *L'Allemagne et la Réforme.* « La civilisation en Allemagne depuis la fin du moyen âge jusqu'au commencement de la guerre de Trente Ans. » Traduit de l'allemand par M. E. Paris. Tome III.

La Jonquière (Comte de). — *L'Expédition d'Egypte* (1798-1801), publiée pour la section historique de l'Etat-Major de l'armée.

Lasserre (Pierre). — *Le Romantisme français.* « Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au dix-neuvième siècle. »

Lasserre (Pierre). — *Les Idées de Nietzsche sur la musique.*

Louis (Raymond). — *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat, où sont les Responsabilités ?*

Maufroid. — *Du Mexique au Canada*, « journal de route ».

Metchnikoff (Elie). — *Essais optimistes.*

Mourey (Gabriel). — *Les Cent Visages de Salomé*, un ouvrage où l'auteur se propose d'étudier les multiples aspects sous lesquels Salomé fut interprétée depuis tant de siècles par tant de peintres, de sculpteurs, de poètes et de musiciens.

Poizat (Alfred). — *Electre.* Une adaptation de Sophocle que l'auteur entreprit avec une piété si fervente et tout à la fois une si ingénieuse compréhension des nécessités du théâtre moderne, en des vers d'une belle et noble simplicité. L'œuvre est dédiée à sa superbe créatrice, à Mme Louise Sylvain, « à l'incomparable Electre, aux accents de laquelle ont tressailli les mânes de Rachel et de Clairon ».

Raviart (Émile). — *Comment on devient un homme d'action*, ouvrage d'une excellente inspiration et rempli de conseils très judicieux et très précieux.

Riis (Jacob). — *Comment je suis devenu Américain.* Un livre, où se trouve racontée l'odyssée surprenante, émouvante et instructive d'un pauvre hère débarqué en Amérique pour y chercher fortune et qui acquiert cette fortune à force de travail, d'énergie, de courage ; c'est édifiant et c'est vraiment amusant : M. Bazalgette a été très heureusement inspiré en nous donnant de ce livre une exacte et littéraire traduction. Il fera mieux connaître en France celui que le président Roosevelt a dénommé, « le plus utile citoyen de New-York ».

Robiquet (Paul). — *Histoire et Droit.*

Rodocanachi (E.). — *La Jeunesse italienne à l'époque de la Renaissance.* « Sa vie privée et mondaine, son influence sociale. »

Rousset (Henry). — *Les Dauphinoises célèbres.* Cet ouvrage, où figurent les biographies de plus de trois cents femmes

dauphinoises, placées par ordre alphabétique et accompagnées de documents inédits et d'un grand nombre de portraits, constitue un document d'histoire tout à fait intéressant et précieux.

Saint-George de Bouhélier. — *Choix de pages anciennes et nouvelles*, réunies dans un livre d'une très jolie typographie et préfacées par M. Camille Lemonnier.

Seillière (Ernest). — *L'Impérialisme démocratique.*

Sieger (Carl). — *Essai sur la Colonisation.*

Tardieu (André). — *La Conférence d'Algésiras*, cette « histoire diplomatique de la crise marocaine, dont la publication fragmentaire à « La Revue des Deux Mondes » a fait couler tant d'encre. »

Troimaux (Edgar). — *Les Procès célèbres de l'année* 1905-1906. Préface de M. Emile de Saint-Auban.

Vandenbossche (D). — *Au Pe-Tchi-Li*, un récit d'exploration.

Velquoi (Anna de). — *Simple Gerbe.*

Wallier (René). — *Le Vingtième Siècle politique*. Année 1906.

Zamacoïs (Miguel). — *Les Bouffons*, pièce en trois actes, en vers. C'est un plaisir véritable de relire tout à loisir ces pages, exquises et joyeuses et touchantes de poésie ailée et d'éblouissante verve.

Zola (Émile). — *Lettres de jeunesse.*

AVRIL

LES ROMANS

JEAN MERAZZI

Vengeance !

Vengeance ! Ce titre sur la couverture d'un livre vous a des allures de défi, et c'est bien en effet un défi que M. Jean Merazzi a voulu lancer, en publiant un roman qui porte ce titre : défi au lâche, qui ayant séduit une jeune fille, l'abandonne sans scrupule au désespoir, à la misère, au vice, pour s'en aller tranquillement fonder une famille de bourgeoise honnêteté. C'est une histoire assez commune, mais il est permis de supposer qu'elle serait moins fréquente si les jeunes séducteurs pouvaient craindre des vengeances comme celle d'Eléonore Vatin, l'héroïne du livre. C'est qu'elle n'y va pas de main

morte cette jeune personne délaissée ! Elle tire sa vengeance de loin et s'entend à préparer la ruine, le désespoir, le déshonneur d'une famille, comme un véritable démon.

L'histoire commence comme celle de Fantine, mais Eléonore Vatin n'a pas l'âme résignée de l'héroïne des *Misérables* : la haine, la colère bouillonnent dans son cœur ; elle veut se venger de façon éclatante, non pas seulement sur le coupable, mais sur sa race et sur sa famille, qu'elle détruit, dégrade et ruine avec un art consommé. Il y a peut-être un peu d'outrance dans tout cela ; l'âme d'une grisette n'est pour l'ordinaire pas si profonde, et elle ignore le raffinement des vengeances à longue échéance ; mais cela une fois admis, M. Merazzi en a remarquablement tiré parti ; son roman est très bien fait, et ce drame formidable, qui se déroule dans un milieu provincial très curieusement observé, est tout à fait poignant, pathétique et intéressant.

HENRY BUTEAU

Aimer.

Après tant de haine, de colère, de vengeance, on a le désir de penser à des sentiments plus doux, et voici justement M. Henry Buteau qui conjugue le

verbe *Aimer*, en un roman qui pourrait porter comme épigraphe cette parole de George Sand : « Il n'y a au monde que l'amour qui soit quelque chose. » Mais cet hymne à l'amour, n'est pas, hélas! un chant de joie, car les héros de M. Buteau ne trouvent pas dans leur tendresse le bonheur définitif ; il y a de l'angoisse, de la tristesse et de la douleur parmi eux, et le roman, très poignant, très émouvant, commencé dans une fanfare d'amour, se termine dans le doute, dans l'incertitude, dans la déception.

JANE DE LA VAUDÈRE

Le Peintre des frissons.

Ce n'est pas Mme Jane de La Vaudère, romancière elle aussi et romancière à succès, que je chicanerai jamais à l'occasion d'une thèse, car elle se garde bien d'en soutenir : elle n'écrit pas des romans pour l'édification — oh ! non — de ses lecteurs, elle veut simplement les amuser, les émouvoir, et « monter leur imagination » ; elle y réussit supérieurement, et les romans qu'elle a publiés ces dernières années, romans aux sujets généralement exotiques, sont des modèles du genre.

Mais pourquoi s'en aller chercher des émotions violentes et passionnées aux confins du monde ou

dans les ténèbres de l'histoire, en des romans de mœurs antiques, égyptien, ottoman, indou, japonais, persan, javanais, — telles sont, en effet, les nationalités des derniers-nés de Mme Jane de La Vaudère ? Pourquoi, je vous le demande ? Alors que Paris et le vingtième siècle sont là tout près, avec leurs passions, leurs scandales bien faits pour contenter les imaginations les plus difficiles. Mme Jane de La Vaudère a compris ce que cet ostracisme avait d'humiliant pour nous, et elle nous offre aujourd'hui un « roman parisien ».

Le Peintre des frissons ! un beau titre, n'est-ce pas, et tout plein de promesses ; il les réalise, je vous prie de croire, et même il les dépasse, et l'histoire du peintre Lucius et de sa cour de jeunes élèves, Edmée de Gyraude, l'héroïne du livre, Liliale Choizel, Germaine Lacour, Marceline Hopfer, jeunes filles du monde venues à son atelier pour apprendre la peinture et une multitude d'autres choses ; les aventures de ce joli monsieur avec la courtisane Nina Corail, avec la comtesse de Gyraude, puis avec la fille de cette dernière, sont passionnelles, dramatiques et pimentées à souhait ; elles sont, en outre, contées avec beaucoup d'art par Mme de La Vaudère.

Vous objecterez peut-être que ce ne sont tout de même pas là des « mœurs parisiennes » ; mais on vous mettra en présence de certain couple composé de deux femmes, Faunette Hassin et la princesse Minny, qui paraissent ensemble dans une panto-

mime sur la scène des « Fantaisies Perverses », et alors vous serez bien forcé de vous incliner et de convenir que c'est là du roman vécu...

COLETTE YVER

Princesses de science.

Mme Colette Yver est l'une des dernières venues de ces romancières qui, au vingtième siècle, se multiplient et grandissent de façon si inquiétante pour les pauvres hommes, et déjà elle a pris une belle place au soleil. L'apparition de son premier roman remonte à quelque trois ans; il avait pour titre *les Cervelines*, et je crois bien avoir été des premiers à en signaler les très rares et très fortes qualités. Ces qualités, on les retrouve toutes dans *Princesses de science*, compliquées d'une habileté professionnelle acquise par Mme Colette Yver, maintenant sûre de son art et très adroite à ménager ses effets et à tenir jusqu'au bout son lecteur haletant.

La fortune du livre n'est donc pas douteuse, et son succès est assuré. Cela me met à l'aise pour dire combien je suis irrité contre la thèse, que semble avoir adoptée pour toujours Mme Colette Yver, thèse qu'elle a développée dans son premier livre *les Cervelines*, qu'elle développe encore dans

ses *Princesses de science*, qu'elle développera sans doute dans tous ses romans, car elle me semble bien en être hantée. Il ressort de cette thèse qu'une femme supérieure, à l'esprit cultivé et qui a su acquérir un art ou une science, — dans l'espèce celle de la médecine, Mme Colette Yver connaît très bien les milieux médicaux, elle excelle et elle aime à les peindre, — est incapable de remplir son rôle social de femme mariée, incapable de faire le bonheur d'un brave homme, si elle ne renonce pas, le jour de son mariage, à toutes ses ambitions, à toute sa science, à sa profession.

Telle est très exactement, je crois, la morale qui se dégage de l'émouvante aventure vécue par M. le docteur Guémené et Mlle Thérèse Herlinge, devenue sa femme. Rien ne me paraît plus inexact et plus faux que cette thèse : pour la soutenir et pour y croire, il faut être une de ces Cervelines que Mme Colette Yver semble si bien connaître, et chez lesquelles le cerveau a supprimé le cœur. Ce n'est pas le cas pourtant de la « Princesse de science », héroïne du roman dont Mme Colette Yver nous fait un portrait infiniment séduisant, flatteur et j'ajoute émouvant. Pourquoi donc cette femme au cerveau puissant ne serait-elle pas capable une fois mariée de se consacrer tout à la fois à son art, à son ambition et à son mari ? Les hommes de génie ou de talent sont bien souvent d'excellents maris et de très bons pères de famille ; pourquoi les femmes de talent ou de génie ne seraient-elles pas aptes,

elles aussi, au rôle d'épouse et de mère, et ne sauraient-elles pas concilier les obligations de leur profession à leurs devoirs de famille ? Pourquoi vouloir à toute force les faire opter, et condamner les femmes mariées à l'inaction intellectuelle et les savantes au célibat ?

GABRIEL TRARIEUX

Elie Greuze.

L'auteur de ce livre porte un nom qui fut illustré au cours de la terrible affaire dont le souvenir à peine commence à s'apaiser. Son père, en effet, fut l'un des principaux artisans de cette revision fameuse, et l'on peut dire qu'il mourut au service de cette cause. Mêlé à toutes ces luttes, à toutes ces angoisses, à toutes ces colères, Gabriel Trarieux en a gardé profondément l'empreinte, et il reste, dans son livre, hanté par cette affaire dont les héros revivent avec leur nom, une vie d'une intensité singulière et poignante; un seul nom est modifié, c'est celui de M. Trarieux lui-même, qui semble bien jouer — sous un pseudonyme — un rôle capital dans cette histoire. Le roman lui-même — l'anecdote non historique, — est très émouvant,

extrêmement dramatique et poignant, et conté dans une langue forte, originale et sobre

---

MARC VILLERS

La Malepasse.

Le plus enviable privilège du chroniqueur de lettres — le seul enviable sans doute — est d'être amené, parfois, à découvrir au milieu de la production courante d'une semaine, une œuvre de très haute valeur et à révéler le nom d'un écrivain inconnu qui semble voué aux plus hautes destinées. J'ai éprouvé cette joie très vive et très émouvante avec la *Malepasse*, qui a pour auteur M. Marc Villers. M. Marc Villers n'est pas, à ce qu'on me dit, un débutant; il a déjà publié un volume intitulé *le Cyclone*; mais j'ignorais ce livre qui passa, je crois, assez inaperçu. Il n'en sera pas de même pour la *Malepasse* qui est, sans nul doute, l'une des œuvres les plus fortes, les plus solides, les plus remarquables de ces dernières années. C'est encore une fois un roman d'argent, où nous sont dévoilés crûment les dessous d'une bourgeoisie avide de luxe et de jouissance, dénuée de scrupules, et prête à toutes les déchéances pour satisfaire ses goûts, ses passions, son indolence. Le sujet n'est pas neuf, mais M. Marc

Villers a su le renouveler avec une véritable maîtrise. Pour peindre ces mœurs d'exception — car je me refuse à admettre que l'écrivain ait eu la prétention de nous offrir, avec son roman, un « tableau moyen » de notre bourgeoisie — il nous fait pénétrer dans une famille : la famille des Romène, dont il campe tous les membres, depuis le chef, Thomas Romène, qui a voué à son passé et à sa terre, « la Malepasse », un culte attendri et volontaire, jusqu'à ses filles, ses gendres, ses brus, son cousin, avec une sûreté de main, une vigueur tout à fait admirables. Il y a là des types définitifs tels Cyprien, le fils aîné, pilier du foyer et défenseur — comme son père — du domaine ancestral ; tel aussi le gendre, de Galion, gentilhomme de douteuse noblesse et de moralité moins que douteuse ; tel M. Vercottes, le vieux galantin, cousin à héritage, qui par les promesses d'une fortune illusoire trouve le moyen de se faire dorloter, choyer et... aimer (si j'ose dire) ; tel Pierre Blatu, l'industriel, qui aime les sources et les chutes d'eau uniquement pour leur puissance dynamique ; telle enfin Eudoxie, la vieille fille aigrie, jalouse — proche parente de la cousine Bette, — figure vraiment balzacienne. Le souvenir de Balzac hante d'ailleurs le romancier, qui donne à l'un de ses héros, le jeune Bruno Romène, le surnom de Rastignac, et, si démesuré que puisse paraître cet éloge, le lecteur aussi pense parfois à Balzac en lisant ce roman d'une vie si intense, si poignante, si doulou-

reusement réelle, où les questions d'argent se mêlent vilainement aux transports d'amour, où les héroïnes sont prêtes aux pires déchéances et les héros décidés aux plus lâches complaisances.

C'est vraiment d'une bien affligeante humanité, et ce spectacle est peu réconfortant, mais il est — je le répète — mis en scène avec un art prodigieux, exclusif de tout artifice, et les effets les plus intenses sont obtenus avec une rare simplicité de moyens. C'est une œuvre de premier ordre dont la destinée n'est pas douteuse, et son auteur s'est placé d'emblée parmi les maîtres du roman contemporain.

ERNEST DAUDET

Lettres du comte Valentin Esterhazy (1784-1792).

M. Ernest Daudet, qui nous donna — voilà quelque deux ans — cette précieuse et savante édition des *Mémoires du comte Valentin Esterhazy*, remarquait, en publiant ces Mémoires, que « quelque attachants qu'ils fussent, les lettres qu'il écrivait à sa femme pendant les vingt-deux années que dura leur union, de 1784 — date de leur mariage — à 1806 — date de sa mort, — ne l'étaient pas moins et qu'elles permettaient, mieux peut-être que ses Mémoires, de reconstituer son existence, dont il semble parfois dissimuler les incidents les plus émouvants ».

Il était à prévoir que M. Ernest Daudet nous

ferait connaître quelque jour ces lettres, mais comme elles sont très nombreuses et très longues, il a fallu couper, il a fallu choisir, et, ce travail une fois fait avec cette conscience, ce tact, ce goût dont M. Ernest Daudet nous a donné tant de preuves, la matière s'est encore trouvée trop considérable et les *Lettres du comte Valentin Esterhazy* publiées cette année ne vont que de 1784 à 1792 ; les autres suivront dans un prochain volume.

Le lecteur de ce livre comprendra l'émotion qui s'empara de M. Ernest Daudet lorsqu'il lut pour la première fois ces lettres ; il la partagera. Ce sont en effet des lettres d'amour tout à fait jolies, des déclarations passionnées que le comte Esterhazy fait à sa femme en même temps qu'il lui raconte minutieusement tous les actes de sa profession, laquelle lui permet d'apprendre, de voir et de raconter une multitude de choses intéressant la petite et la grande histoire. Dans ces lettres écrites en 1784, 1785, 1786 de Rocroy, Versailles, Rambouillet, Chantilly, du Vigan, en 1791 de Coblentz, puis de Saint-Pétersbourg, que de pages poignantes! C'est tout le drame formidable de la Révolution qui passe et, côtoyant le drame, l'idylle du mari amoureux de sa femme. On ne saurait rien imaginer de plus touchant, « de plus piquant et distrayant que cet incessant effort d'Esterhazy pour convaincre sa chère femme, dont il est éloigné, qu'au milieu de ses douloureuses préoccupations il ne cesse pas de songer à elle avec une tendresse

infinie et d'appeler de ses vœux le moment où il pourra la rejoindre pour ne plus la quitter ».

ÉMILE BLÉMONT

Artistes et Penseurs.

Comme Térence disait : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger », M. Émile Blémont pourrait s'écrier : « Rien de ce qui touche à l'art, à la poésie, à la pensée ne me laisse indifférent. » Ce bon poète, ce délicat écrivain ne se contente pas de produire des œuvres charmantes et fortes, il est séduit et tenté par toutes les manifestations esthétiques du génie humain.

C'est à ce goût d'un poète pour l'étude, l'histoire, la critique, que nous devons le régal du livre publié sous le titre *Artistes et Penseurs*. L'agrément de ce livre est extrême et sa variété infinie ; songez qu'au cours des vingt chapitres qui le composent, vingt chapitres bourrés de documents, remplis d'aperçus ingénieux, piquants et toujours animés d'un noble enthousiasme pour tout ce qui est beau et grand, nous voyons défiler : J.-J. Rousseau, Laurence Sterne, l'humoriste par excellence, car « l'humour est l'esprit qui vient du cœur » ; Camille Des-

moulins, « cœur enthousiaste, artiste révolutionnaire, incomparable virtuose » ; André Chénier, « poète complet qui a fait vibrer toutes les cordes de la lyre et leur a même ajouté, comme disait plus tard Victor Hugo, une corde d'airain » ; J. J. Henner, « qui représente à souhait la Germanie pénétrée par la Gaule, la nature allemande aiguisée par le sens français », et Monticelli, et Joseph de Nittis, et Michelet, « qui fit de l'espoir avec de la désespérance, de la lumière avec de l'ombre, de la vie avec de la mort » ; puis encore Edgar Quinet, Flaubert, Tolstoï...

On voit l'étonnante variété de ce livre, où les peintres voisinent avec les philosophes, et les poètes avec les hommes politiques ; sur chacun d'eux, M. Émile Blémont donne une note personnelle, ingénieuse, précise, éloquente, un document, un renseignement précieux ; et si divers que soient les chapitres, il se dégage de l'ensemble une belle harmonie et, comme le désirait l'auteur, « quelques hauts principes, entre autres, celui du rythme souverain qui, dans la nature et dans l'humanité, produit lumière, vie, conscience, justice, beauté, amour ».

JULES LEMAITRE

Jean-Jacques Rousseau.

Les Conférences de M. Jules Lemaître sur *Jean-Jacques Rousseau* ont été — on le sait — l'événement littéraire et mondain de la saison dernière, et, durant un mois, les Parisiennes élégantes vinrent en foule charmante se joindre à des hommes de lettres et à des professeurs dans l'espoir d'entendre « débiner » Jean-Jacques par un académicien éminent. J'ai peine à croire que cet espoir ait été comblé; j'ai peine à comprendre, surtout, que les maîtres de notre République, pour qui J.-J. Rousseau est « tabou », se soient indignés, aient crié au sacrilège et aient médité je ne sais quelle cérémonie expiatoire pour venger leur « saint » des outrages dont il fut abreuvé au cours de ces conférences.

Plus raisonnable que ces « rousseauistes », énergumènes de l'admiration intégrale, Rousseau, je pense, eût été très flatté, s'il avait pu, dissimulé dans quelque coin, entendre ces exquises dissertations sur son œuvre, sur son génie et sur sa vie, où M. Jules Lemaître, disséquant délicatement son patient, nous a dit, en phrases vibrantes, son admiration, et, avec une émotion d'une indulgence à peine

ironique, sa réprobation pour des fautes et pour des erreurs vraiment assez peu défendables.

En qualifiant les actes fâcheux de son héros, M. J. Lemaître a vraiment gardé une parfaite mesure : il y a d'autant plus de mérite que, lorsqu'il choisit J.-J. Rousseau pour sujet de son cours, « ce ne fut point d'abord, nous dit-il, dans une pensée d'extrême bienveillance pour le citoyen de Genève », il se promettait « d'étudier surtout, en lui, le père de quelques-unes des plus fortes erreurs du dix-huitième siècle et du dix-neuvième siècle » ; mais, quoi qu'il en eût, il fut touché par sa grandeur, par son génie, par sa candeur, et, après l'avoir longuement, passionnément étudié, « après cette longue fréquentation dont il tira plus d'un plaisir, il a voulu le quitter sans haine pour sa personne, avec la plus vive réprobation pour quelques-unes de ses plus notables idées, l'admiration la plus vraie pour son art qui fut si étrangement nouveau, la plus sincère pitié pour sa pauvre vie et une horreur sacrée — au sens latin — devant la grandeur et le mystère de son action sur les hommes ». Tout cela n'est point, je pense, d'une si extrême méchanceté, et les rousseauistes du vingtième siècle ont l'indignation un peu bien facile.

MAURICE MAETERLINCK

L'Intelligence des fleurs.

Voici un livre d'une adorable séduction, un livre qu'on ne voudrait voir manier que par des mains légères et douces, tant il serait dommage qu'en fût meurtrie la grâce sans seconde ; il a pour titre *l'Intelligence des fleurs* et pour auteur M. Maurice Maeterlinck. Les fleurs ont une intelligence, — cela n'est pas douteux, — elles ont aussi une volonté, et « ce monde végétal qui nous paraît si paisible, si résigné, où tout semble acceptation, silence, obéissance, recueillement, est au contraire celui où la révolte contre la destinée est la plus véhémente et la plus obstinée », car, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, la plante, condamnée à l'immobilité par une loi inflexible, ne cesse de s'insurger contre cette loi, et « le spectacle de son idée fixe qui monte des ténèbres de ses racines pour s'organiser et s'épanouir dans la lumière de sa fleur est un spectacle incomparable ».

Telle est, exprimée dans un magnifique langage, la pensée que M. Maurice Maeterlinck entend développer dans son livre ; et les observations qu'il nous apporte à l'appui de sa thèse sont d'une rigoureuse et scientifique exactitude, car M. Maeterlinck, qui

s'était fait apiculteur pour nous dire la vie des abeilles, s'est fait botaniste pour nous parler de l'intelligence des fleurs, botaniste très érudit qui examina à la loupe « les cinq valves de la balsamine », « les cinq capsules à détente du géranium », pour qui « le loroglosse », « l'orchis maculata », « le rostellum », « le labellum », ni « l'espurge », n'ont point de secret.

Il a toutes les précisions nécessaires, mais autour de ces précisions, quelle splendide parure de mots et d'images, de pensées délicates et profondes ! que de poésie dans cette science, que d'harmonie, de noblesse et de splendeur dans cette simplicité ! C'est vraiment un régal incomparable, et il faut remercier avec ferveur l'écrivain qui sait nous donner de telles joies, qui sait parler si divinement des fleurs, de leur intelligence et de leur âme, — leur parfum, — dont la sagesse ailée s'ébat au-dessus des tristesses et des fadeurs de notre temps. Dans ce temps même il sait cependant découvrir de la beauté, des raisons d'être juste, courageux et bon, des raisons aussi d'être fort et athlétique, — lisez plutôt cet exquis « éloge de la boxe », — des raisons, enfin, d'avoir confiance, de ne point craindre certains excès dont on nous fait des monstres, car « nos excès d'avenir sont nécessaires à l'équilibre de la vie et nous devons aller toujours aux lieux les plus extrêmes de nos pensées, de nos espoirs et de notre justice ». Ainsi le livre commencé dans la contemplation attendrie de la nature se termine

magnifiquement dans l'exaltation de l'homme, de sa grandeur, de sa noblesse et de son avenir.

CAMILLE FLAMMARION

Les Forces naturelles inconnues.

Les histoires de médiums, de tables tournantes, de spiritisme et d'occultisme m'ont toujours fait sourire, et lorsqu'on vient, très sérieusement, me conter quelqu'une de ces troublantes aventures, je suis tenté de me demander si mon interlocuteur se moque de moi ou si quelque fumiste a abusé de sa crédulité et de son amour du mystère pour lui jouer un bon tour. J'ai eu de telles preuves de la naïveté et de la crédulité où peuvent être induits les gens les plus éclairés, les plus raisonnables, par leur désir de voir réaliser en leur honneur de stupéfiantes sorcelleries, que mon scepticisme en est, je crois bien, devenu incurable.

Pourtant, lorsque le récit de ces phénomènes mystérieux produits par les *Forces naturelles inconnues* nous est offert par un homme qui a nom Camille Flammarion, mon scepticisme hésite un peu et demande à voir, à lire. J'ai beau avoir la prétention d'être un « esprit fort », je me persuaderai difficilement que M. Camille Flammarion soit un

esprit faible et qu'il puisse être une facile victime pour les mystificateurs. Il vit dans les nuages, c'est une chose entendue, ou plutôt dans le ciel — où il a fait les plus nobles études et les plus belles découvertes, — mais si cette contemplation des planètes, des étoiles et du ciel a pu mettre de la poésie et une sereine philosophie dans sa science, elle ne l'empêche pas d'être un savant véritable. Aussi, lorsque ce savant vient nous donner en un volume le récit d'expériences surnaturelles auxquelles il assista ou même prit part, le scepticisme systématique ressemblerait fort à de la niaiserie.

Il faut donc lire ces belles histoires parfumées de mystère et de magie ; c'est d'ailleurs un régal, car elles sont contées avec un art exquis, dans une langue brillante, harmonieuse et colorée. Puis M. Camille Flammarion, qui croit ce qu'il a vu, ne s'est pas enrôlé dans le troupeau des bons naïfs — lisez plutôt le chapitre des « fraudes, tricheries, supercheries, fourberies, jongleries, mystifications » — et, s'il se prépare à exciter la verve des sceptiques, il est sûr aussi de la colère de ces spirites « qui s'imaginent avoir constamment des esprits à leur disposition dans un guéridon et évoquent sans sourciller Platon, Zoroastre, Jésus-Christ, saint Augustin, Charlemagne, Shakspeare, Newton ou Napoléon ». Peu lui chaut, d'ailleurs. Il a voulu faire un livre de bonne foi et recueillir des faits matériels produits par des causes encore inconnues à la science et constater définitivement, d'après des

observations suffisantes, leur existence réelle. En résumé, conclut-il, « dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de donner une explication complète, totale, absolue, définitive des phénomènes observés, mais on peut en déduire que l'âme existe comme être réel, indépendant du corps; qu'elle est douée de facultés encore inconnues à la science; qu'elle peut agir à distance, sans l'intermédiaire des sens, et qu'enfin il existe dans la nature un élément psychique en activité variable dont l'essence nous reste encore cachée ».

DOCTEUR J. HÉRICOURT

L'Hygiène moderne.

L'*Hygiène moderne* publiée par le docteur J. Héricourt, dans la « Bibliothèque de Philosophie scientifique », est tout à la fois une œuvre de science et un ouvrage d'une précieuse valeur pratique. L'éminent savant y étudie tour à tour : les dangers inhérents à l'individu, ceux que recèle la maison, ceux qu'engendre la collectivité, ceux enfin qui se répandent dans la vie extérieure. Le but que poursuit l'auteur de « ces mélanges, où le lecteur trouvera, pour défendre sa santé, les conseils essentiels, les suggestions indispensables, c'est, nous dit le

docteur Héricourt, « d'attirer l'attention de chacun sur les principaux dangers auxquels sa santé est exposée, tant dans la vie intime que dans la vie extérieure, et d'une façon générale de mettre en garde contre les gros dangers qui, insidieusement, se glissent dans quelques-uns de nos actes les plus inoffensifs en apparence ». L'auteur souhaite et l'on doit souhaiter avec lui, « que ce livre soit lu par les jeunes gens à leur entrée dans le monde ».

MEMENTO DU MOIS D'AVRIL

ROMANS

Billy (André). — *Benoni*, « mœurs d'Eglise ».

Geffroy (Gustave). — *Hermine Gilquin*, un roman passionnant et douloureux, écrit dans un noble et beau langage.

Havard de la Montagne (Robert). — *L'Ame qui se donne*.

Legrand-Chabrier. — *L'Amoureuse imprévue*.

Meyer-Foster. — *Le Baron de Heidenstamm*. Traduction de MM. Maurice Rémon et Wilhelm Bauer. Un roman qui fit quelque bruit en Allemagne et qui met en scène une aventure émouvante : aventure d'amour, aventure d'argent, aventure de robe et d'épée, où l'on voit s'agiter dans le décor de Hanovre des usuriers, des magistrats, des officiers.

Psycha (C.). — *Les Courtisans de la gloire*.

Retté (Adolphe). — *Du Diable à Dieu*, « histoire d'une conversion. »

Rolland (Mme Marguerite). — *Madame Gosse*.

Saint-Aulaire (Comte de). — *Le Secret d'un Conspirateur*. Un recueil de nouvelles historiques très émouvantes.

Du Saussay (Victorien). — *Médecins pour dames seules* (!).

Sinclair (Upton). — *Le Roman d'un Roi de l'or.* Livre très pittoresque de cet écrivain qui nous révéla les *Empoisonneurs de Chicago.*

Tournier (Gaston). — *L'Epuiseuse.*

Verga (Giovanni). — *Le Mari d'Hélène.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS.

Allorge (Henri). — *Le Clavier des harmonies,* « transpositions poétiques ».

Amade (J.). — *Etudes de littérature méridionale.*

Boyer d'Agen. — *Un Prélat italien sous l'Etat pontifical,* « Léon XIII d'après sa correspondance inédite ».

Bransiet (Maurice). — *Les Rythmes errants,* des poésies placées sous l'invocation de Jean Lombard.

Camo (Pierre). — *Le Jardin de la Sagesse.*

Constantin (Capitaine). — *Le Rôle sociologique de la guerre.*

Cyr Van Overbergh, Secrétaire général du Congrès de Mons. — *La Réforme de l'Enseignement,* un remarquable travail où l'auteur, à qui l'on doit déjà de précieux ouvrages sur l'évolution de la sociologie, analyse et discute, avec infiniment de compétence et de clarté, les rapports et propositions présentés au congrès, « au sujet de ce que doit apprendre, corporellement et intellectuellement, le jeune homme qui se destine aux carrières mondiales ».

Delebecque (Mme Edmée). — *Je meurs de soif à côté de la fontaine,* poèmes.

Deschanel (Paul). — *A l'Institut,* un volume où l'auteur a réuni une série de discours qui furent prononcés à l'Académie française, ou en son nom. Il y a dans ces discours de réception, discours d'inauguration de la statue de Jules Simon, discours sur les Prix de vertu et réponse à M. Alexandre Ribot, de très beaux spécimens d'éloquence académique. A la fin de son livre, M. Paul Deschanel a publié quelques documents historiques : « Récits de journées

décisives où depuis un demi-siècle se sont jouées les destinées de notre pays, » documents précieux à mettre sous les yeux du public, « car un rapide coup d'œil sur notre histoire d'hier n'est peut-être pas inutile, dans un temps où notre diplomatie, dominée par la politique intérieure, au lieu de conduire les événements, s'est trop souvent laissée mener par eux ».

Dorchain (Auguste). — *Les Chefs-d'œuvre lyriques de Ronsard et de son école*, une très jolie plaquette précédée d'une notice.

Doucet (Robert). — *Doit-on aller aux Colonies?* Enquête du Comité Dupleix auprès des gouverneurs, commerçants, colons, etc.

Dubois (Paul). — *L'Irlande contemporaine.*

Fauchier-Delavigne. — *Casimir Delavigne intime*, avant-propos de M. Victorien Sardou.

Ferenzy (Oscar de). — *Vers l'Union des Catholiques de France.* « Etude générale des mouvements catholiques suivie d'une enquête »,

Gauchez (Maurice). — *Jardin d'Adolescent*, d'harmonieux poèmes.

Giraud (Victor). — *Ferdinand Brunetière*, des notes et souvenirs d'un très vif intérêt.

Imbart de La Tour. — *Questions d'histoire sociale et religieuse.*

Jibé (Commandant). — *L'Armée nouvelle* : ce qu'elle pense, ce qu'elle veut.

Lamarre (Clovis). — *Histoire de la littérature latine au temps d'Auguste.*

Leciercq (Jules). — *Les Visions exotiques*, sonnets pittoresques et mélodieux.

Lenotre (G.). — *Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire* : les Fils de Philippe-Egalité pendant la Terreur, un livre vivant, émouvant et mouvementé.

Manuel (Eugène). — *Poésies choisies*, « extraits tirés de ses œuvres et poésies inédites ».

Maret (Henry). — *Carnet d'un sauvage*, où l'auteur a réuni en un volume les lignes spirituelles, profondes, pittoresques, qu'il a écrites au jour le jour.

Martial (Docteur René). — *Hygiène individuelle du travailleur.* Une très remarquable « Etude hygiénique, sociale et juridique » éloquemment préfacée par M. Paul Strauss.

Péchenard (Mgr P.-L.), évêque de Soissons. — *Vers l'action.*

Pierling. — *La Russie et le Saint-Siège*, « Pierre le Grand, la Sorbonne, les Dolgorouki, le duc de Liria, Jubé de la Cour », des études diplomatiques.

Reiset (Vicomte de). — *Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron.* La figure de Louise d'Esparbès qui sourit et revit dans ce livre est tout à fait touchante, gracieuse et mélancolique. Son histoire, qui commence au couvent de Panthemont pour aller s'achever tristement en exil dans la petite maison de Brompton Grave, a été reconstituée par M. de Reiset avec des lettres intimes, des correspondances inédites, des archives familiales inexplorées, qu'il a mises en œuvre avec beaucoup de goût, de conscience et d'agrément ; c'est de la petite histoire infiniment précieuse.

Ronsard (Pierre de). — *Livret de Folastries*, une savante édition publiée sur l'édition originale de 1553 et augmentée d'un choix de pièces d'expression satirique et gauloise tirées des éditions originales.

Saintyves (P.). — *Les Saints successeurs de Dieu*, « Essais de mythologie chrétienne ».

Stead (Alfred). — *Le Patriotisme Japonais.* Traduction de M. A. Fournier.

teinmetz (Docteur). — *La Guerre, moyen de sélection collective.*

Stendhal (H. Beyle). — *Correspondance inédite*, une édition en tête de laquelle on relira avec joie les belles pages de Prosper Mérimée sur Beyle, dont il pénétra si bien la nature, autant du moins qu'on pouvait pénétrer cette étrange, obscure et géniale nature.

Vaissière (Pierre de). — *Lettres d'aristocrates, la Révolution, racontée par des correspondances privées*, 1789-1794.

Valvins (André). — *Bazar*, poésies.

Voiture (Vincent). — *Stances, Sonnets, Rondeaux et Chansons*, choisis et précédés d'une notice sur Voiture par Alexandre Arnoux et parus dans « la Petite Bibliothèque surannée. »

Wilde (Oscar). — *Poèmes.* Traduction de M. Albert Savine.

MAI

LES ROMANS

DANIEL LESUEUR

Le Fils de l'amant.

La Société des Gens de Lettres a accordé l'année dernière à Mme Daniel Lesueur la plus flatteuse consécration dont elle puisse disposer en faveur d'une femme de lettres; elle l'a appelée à siéger dans son comité ; c'est la première femme admise à cet honneur depuis George Sand... ; l'ostracisme aura duré longtemps, mais il est bien fini et désormais il y aura toujours, je pense, au comité des Gens de Lettres une « représentante » de ce sexe faible qui a pris dans la littérature contemporaine une place si éminente.

Rien n'est plus juste, et nulle femme n'était plus nettement désignée pour renouer cette tradition que Mme Daniel Lesueur, dont l'œuvre est si considérable et si forte, et qui peut passer à bon droit pour l'initiatrice de ce grand mouvement littéraire féministe auquel nous assistons.

Il m'est très agréable de complimenter chaleureusement cette éminente femme de lettres, en même temps que j'ai à signaler son dernier livre *le Fils de l'amant*. C'est là un roman romanesque, que dis-je ! c'est un véritable roman-feuilleton — il ne faut point avoir peur des mots, — et Mme Daniel Lesueur ne me reprochera certainement pas d'avoir employé celui-là pour qualifier un roman où elle a dépensé une imagination telle que jamais les Xavier de Montépin ni les Richebourg n'en firent pareille débauche, où se multiplient et s'enchevêtrent les péripéties les plus dramatiques, les événements les plus surprenants, les intrigues les plus compliquées. Daniel Lesueur évolue là-dedans avec l'habileté et l'aisance d'un « charpentier » émérite.

Je n'ai pas hésité à prononcer le mot de roman-feuilleton en parlant de ce livre ; j'ai même osé rappeler le nom des plus célèbres romanciers populaires ; tout de même vous entendez bien qu'il faut faire une distinction. En nous contant les drames ténébreux qui se déroulent dans le ménage du comte d'Hermancy et de la comtesse Solange, sa femme, en nous faisant assister à un assassinat effroyable perpétré par des chauffeurs masqués, en

nous disant les aventures de Gervais le brutal et farouche paysan, de Marco et de sa sœur la princesse de Trani, en nous conduisant chez les juges d'instruction, en nous racontant un enlèvement d'enfant, en mettant sous nos yeux une formidable catastrophe due à ces automobiles dont elle sait si bien dire l'aveugle fureur. Daniel Lesueur est restée un fort bel écrivain ; elle nous a donné ainsi le régal rare d'un roman-feuilleton écrit dans une langue très pure et très élégante par un romancier doué des plus remarquables qualités de psychologie : au milieu du tourbillon dramatique où les péripéties se succèdent et s'enchevêtrent, il y a en effet des épisodes charmants, des coins d'observation intime tout à fait exquis, où l'on retrouve tout entier le talent si personnel de l'auteur de ce chef-d'œuvre qui a nom *le Cœur chemine*. D'ensemble, c'est une œuvre tout à fait remarquable et qui est faite, par ses qualités si diverses, pour avoir les suffrages de la foule et des délicats.

PAUL REBOUX

Le Phare.

Le Phare, « roman breton », est une belle et terrifiante histoire où se mêlent de diaboliques lé-

gendes et de formidables réalités. Déjà la vie d'un gardien de phare, isolé et solitaire au milieu des flots, séparé du monde et comme emprisonné dans une forteresse que gardent les vagues furieuses, a quelque chose de mystérieux et d'émouvant ; mais lorsque, en outre, « le phare » est un phare maudit, lorsqu'il a été bâti malgré les décrets du Malin sur la Roc'h-an-Diaoul — la Roche-au-Diable, — écueil implacable que le démon se réserve comme un domaine, alors cette existence de gardien, locataire de Satan, en butte à ses maléfices et à ses colères, devient tout à fait effrayante.

De fait, les aventures des gardiens qui se succèdent dans le « phare », et qui tour à tour meurent, s'enfuient, deviennent fous, sont faites pour vous glacer d'épouvante. La destinée du phare, lui-même attaqué la nuit par une troupe d'oiseaux de mer, ébranlé par la tempête qui secoue furieusement la roche ensorcelée, et qui, enfin vaincu, s'abîme pour toujours dans les flots, est tragique. Cette ténébreuse histoire se déroule dans le sombre décor de l'océan breton et M. Paul Reboux, qui nous l'a contée sans emphase, dans une langue forte et sobre, a trouvé, pour décrire ces décors mouvants, magnifiques et terribles, des traits saisissants de couleur et de vérité.

REMY DE GOURMONT

Un Cœur virginal.

« L'auteur avait pensé, nous dit-il, à qualifier ce livre : Roman sans hypocrisie »; mais il a réfléchi que ces mots paraîtraient malséants, l'hypocrisie étant de plus en plus à la mode. Il songea ensuite à : Roman physiologique; c'était encore pire par ce temps de grands convertis où la grâce d'en haut purifie si à propos les petites passions humaines. Ces deux sous-titres écartés, il ne restait rien : alors il n'a rien mis.

Il aurait pu mettre cependant, pour prévenir son monde : « Roman immoral » ; mais ce mot d'immoral est d'une banalité dont s'offusquerait M. Remy de Gourmont qui a horreur de tout ce qui est convenu. Il m'appartenait pourtant, à moi, de noter que cette histoire d'*Un Cœur virginal* n'est pas — oh non ! — une histoire pour jeunes filles. Cette réserve faite, j'avoue sans honte que j'y ai pris un plaisir infini : on ne saurait, en vérité, traiter avec plus de grâce, de délicatesse, d'agrément, un plus périlleux sujet; l'histoire du couple Desbois et de sa jeune fille Mlle Rose est vraiment, dans sa naïve impudeur, tout à fait délicieuse et M. Remy de Gourmont est dans toute la force du mot un merveilleux artiste de lettres.

ALEXIS NOEL

Le loup dans la bergerie.

Fort gracieuse aussi, voici une histoire tout à fait édifiante, c'est l'aventure d'un auteur dramatique parisien corrompu par définition, qui à la suite d'un insuccès a secoué sur le seuil de la grand'ville la poussière de ses sandales, et est venu se retremper dans son austère et candide province ; il trouve là dans une confortable « bergerie » une tendre et douce « brebis » dont la grâce ingénue a vite fait de conquérir ce loup, lequel se laisse bien gentiment enchaîner et marier. C'est simple comme on voit, et l'auteur se défend d'avoir voulu nous servir une sensationnelle « tranche de vie » ; il s'est contenté de vouloir écrire une œuvrette aimable et saine et il y a fort bien réussi.

J. JOSEPH-RENAUD

Le Chercheur de merveilleux.

Dans ce volume M. J. J.-Renaud a réuni toute une série de contes fantastiques, dont le mystère

oppresse et trouble, et devant lesquels le lecteur éprouve un sentiment mêlé d'angoisse et de curiosité intense et ravie; un peu comme les enfants qui vous demandent en tremblant des « histoires qui font peur ». Dès le seuil de son livre, M. J. Joseph-Renaud a donné un souvenir au maître du genre, à Edgar Poe, auquel il emprunte cette épigraphe : « Il nous oppressait par la terrible nouveauté de l'émotion. »

Elles sont terrifiantes en effet ces histoires du « Violon de l'enlizé » englouti par les sables mouvants et dont la mélodie persiste encore, étrange, douloureuse et mortelle aux promeneurs qui l'entendirent; du « Népenthe », cet arbre fantastique qui dévore les moutons, les brebis et les hommes; de l'ensorceleuse « Fatima » au pouvoir magique et meurtrier; celles aussi des revenants, des fous et des fantômes qui s'agitent éperdument à travers ces pages.

Mais M. Joseph-Renaud a su mettre dans tout cela une note très personnelle et très originale de clarté, de verve et de lumière; ces histoires sont affolantes, mais on sent que leur auteur n'a point perdu la tête : il est resté très maître de lui, de son style et de sa pensée; de temps à autre il semble qu'il vienne rassurer son lecteur et lui rappeler qu'il est là, qu'il ne l'abandonne pas au cours de cette périlleuse promenade dans les ténèbres...

LEON FRAPIÉ

La Boîte aux gosses.

M. Léon Frapié doit beaucoup aux enfants : ce sont les petits élèves de « la Maternelle » qui lui valurent — il y a trois ans — le prix Goncourt et mirent en pleine lumière cet écrivain désormais classé parmi ceux dont le public attend impatiemment l'œuvre nouvelle. Et, comme il n'est pas un ingrat, il a continué à s'occuper des enfants : ils tiennent dans ses livres une place considérable et sont notamment les héros de presque toutes les nouvelles réunies sous le titre expressif, pittoresque et quelque peu faubourien, *la Boîte aux gosses*.

Il faut se garder de faire grief à M. Léon Frapié de cette prédilection : il a choisi pour objet de ses études, de sa compassion, de son enthousiasme, la partie la plus émouvante et la plus belle de l'humanité. Quel spectacle que celui de l'âme d'un enfant, avec ses drames, ses poignantes tristesses, ses joies puériles ! et comme on comprend qu'un romancier s'y attarde et s'y passionne !

Dans ce vaste sujet — aussi vaste que le monde lui-même — M. Léon Frapié choisit ; il délaisse systématiquement les enfants heureux, les petits bourgeois, pour nous raconter des histoires de

pauvres gosses, de petits miséreux et de déshérités. Et là encore, je le comprends ! car, si séduisants, si délicieux à regarder que soient les premiers, les seconds sont bien plus émouvants, avec leur petit cerveau et leur petit cœur trop tôt mûris par la misère...

Ce sont des petits hommes, ce sont des femmes véritables, que nous montre l'auteur de la *Boîte aux gosses*, contemplant, d'un œil curieux et attendri, Nini, la petite aveugle, « d'une joliesse délicate jusqu'à faire peine, avec son dos étroit, son cou mince, ses membres grêles qui causaient un malaise nerveux aux plus indifférents », et Louise Morot, « le type commun de fillette à figure intelligente, vieillotte et affectueuse, une douzaine d'années, pas grande, mince comme un garçon, vêtue de vêtements très propres, rallongés au détriment de la forme et bien assortis de nuance : le noir du tablier, du jupon, des bas ayant passé au gris à force de lavages » ; et ce « polisson de cinq ans environ, bossu et malingre, avec des jambes auxquelles on aurait passé des bagues... Oh ! ces jambes ridicules, inoubliables, ces deux bougies plantées au milieu des souliers démesurés et grimaçants » ; et cet autre encore, « avec ses cheveux jaunes en salade, ses yeux de chien patient, ses joues creuses, blêmes, qu'il remue pour sourire et qui ne sourient pas, avec son cou trop long et trop mince ». Ces petits héros effrayants et lamentables, gracieux et charmants malgré tout — car ce sont tout de même

des enfants — vivent au cours de ce livre des aventures rapides, simples, touchantes et formidables qui vous laissent une indéfinissable impression de douceur, de malaise et d'attendrissement ; dans quelques-unes de ces histoires, M. Léon Frapié s'est élevé très haut : telle cette pathétique aventure que traverse un grand souffle tragique où nous voyons mourir « un petit homme de trois ans, long, avec des yeux bleus, la tête un peu grosse, un grand front blanc, des joues roses à fossettes, une frimousse mobile en continuelle éclosion drôle ; » il en est quelques autres qui me paraissent d'un goût détestable, mais dans celles-là — qui sont rares — les enfants sont relégués au second plan..

RÉMY SAINT-MAURICE

Les Ressuscités.

Belle histoire d'amour, de sanglots, de tristesse. L'auteur nous y raconte la douloureuse aventure du romancier Maurice Clerval, parfait et tendre époux de Josette, laquelle, subitement, sans aucun motif plausible, prend son mari en haine et se met en tête de le quitter pour jamais. En vain le malheureux homme supplie et pleure : Josette est butée; un médecin nous explique qu'il y a là un

cas physiologique et que Josette n'est pas responsable du mal qu'elle fait souffrir à son mari, que son aversion, inexplicable en apparence, est le résultat d'une sorte de neurasthénie consécutive à une douloureuse opération. En vérité, la neurasthénie a bon dos ! Il y a quelque vingt ans, alors que cette maladie n'était point encore cataloguée, nous n'aurions pas trouvé d'excuse à cette insupportable petite créature qui se laisse stupidement monter la tête contre l'homme qu'elle aima et qui l'aime toujours.

L'auteur cependant, qui est moderne, lui, est plein d'indulgence pour son héroïne : il explique, il discute, mais malgré tous ces beaux raisonnement, on s'irrite contre elle, on est tenté, maintes fois, de dire à l'infortuné mari : « Mais va-t'en donc, abandonne la partie et laisse cette méchante femme à ses influences néfastes et à sa neurasthénie. » C'est à quoi il se résout vers la fin du livre, et à ce moment, bien entendu, sa femme se décide à revenir à lui. Mais il est trop tard, il n'y a plus place entre eux que pour l'amitié, et c'est la conclusion mélancolique d'un roman tout vibrant de passion, d'amour et de larmes, qui est vraiment une œuvre tout à fait curieuse et émouvante.

ANDRÉ LICHTENBERGER

L'Automne.

L'*Automne*, cette triste et grise saison de la vie où les hommes si fringants, si bien conservés qu'ils soient, doivent se résigner aux abdications nécessaires, d'autant plus pénibles qu'ils ont mieux gardé l'aspect de la jeunesse et de la force, — tel est le sujet du roman de M. André Lichtenberger.

Il est très émouvant, ce livre, d'une observation aiguë et attendrie, et l'auteur a su, par une anecdote type, nous dire le drame que c'est, pour certains hommes, de « dételer », comme on dit en langage boulevardier, au tournant fatal de la cinquantaine, qui est justement « l'âge d'aimer » ; son héros très sympathique, le beau clubman Le Hertier, longtemps épargné par l'âge et voulant ignorer les années, éprouve un déchirement profond en s'apercevant, au cours d'une émouvante aventure, que le temps a fait son œuvre. Mais il se résigne après une lutte douloureuse dont l'issue ne fait pas de doute : à vieillir en beauté et à goûter les saines et douces joies de la vieillesse, nous donnant ainsi, avec une belle histoire, une leçon de sereine philosophie.

ALBÉRIC CAHUET

La Fêlure.

Les questions conjugales qui inspirent en ce temps de si étranges et audacieux paradoxes fournissent et fourniront bien longtemps encore un thème inépuisable à la verve des romanciers : depuis « les petites misères de la vie conjugale », pour ne remonter qu'à Balzac, que de romans où furent traitées sur le mode grave, ironique ou joyeux, les mille et une questions que soulève la vie d'un ménage.

M. Albéric Cahuet semble bien vouloir se spécialiser dans ce genre du « roman conjugal », et ma foi, il a joliment raison, car il y réussit délicieusement ; j'ai parlé de ses œuvres précédentes, qui m'avaient semblé tout à fait agréables, son nouveau livre, *la Fêlure*, m'a tout bonnement ravi ; on ne saurait rien imaginer de plus spirituel, de plus aimable, de plus attendrissant que ce joli roman où nous sont contées les aventures de Louise et de son mari, Roger, le dramaturge, deux époux entre lesquels un drame poignant éclate — sans pourtant, malgré certaines apparences, que le moindre coup de canif ait été donné dans le contrat — et qui se réconcilient dans la divine espérance de l'enfant

sauveur, dont la grâce candide les consolera, viendra défendre leur bonheur et leur amour.

Il y a une thèse dans ce roman : oh ! une toute petite thèse, qui se dissimule le mieux du monde, à savoir : qu'une « fêlure » menace tout mariage entre un homme riche, arrivé, et une jeune fille qui, ne lui apportant que sa grâce et sa beauté, sans le moindre complément matériel, risque d'être son obligée : situation funeste à l'harmonie conjugale. Rien ne me paraît plus contestable que cette thèse, mais je ne m'attarderai pas à la discuter, car il me semble que M. Albéric Cahuet n'y attache pas lui-même une bien grande importance ; je me contente de dire le très vif plaisir que j'ai pris à la lecture de cette œuvre saine, délicate, émouvante, où abondent les notes d'observation spirituelle, amusante et éminemment parisienne et dont, chose tout à fait remarquable, tous les héros ou presque tous sont sympathiques : cela repose un peu de la rosserie à l'ordre du jour.

Mme HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT

Le Chemin du Souvenir.

Œuvre complexe, étrange, diverse, qui, tour à tour nous emporte dans des régions éthérées de

rêve et de mystère, puis, nous met brusquement en face d'assez brutales réalités.

L'histoire de Gennaro et de Viola — deux cousins issus d'une famille très noble et fort désargentée — se déroule dans le cadre si poétique et si harmonieux de Florence. Viola est belle adorablement, Gennaro est poète, et il a du génie, et tous deux s'aiment éperdument; ils chantent un duo d'amour enflammé avec pourtant quelques moments de prose, car ils se souviennent que leur famille compte sur eux pour redorer son blason, et, noblement, ils décident que cette tâche sera accomplie par eux ; mais la mort vient briser leurs projets d'amour et de fortune : Gennaro meurt phtisique, non sans avoir fait promettre à sa fiancée de réaliser l'œuvre entreprise.

Dès lors, Viola, douloureuse, s'engage dans « le chemin du souvenir », lequel la conduit tout droit au mariage avec un rustre millionnaire qui la fera souffrir, mais relèvera le palais florentin. Fidèle au souvenir de Gennaro et au pacte qui la lie à son tombeau, elle repousse l'ardent amour d'un certain Gérald de Linières, mais elle ne réussit pas à désarmer la jalousie de son mari qui tue son pseudo-rival et répudie son épouse, qui se réfugie dans le rêve mystique d'un jardin embaumé où elle revoit le visage aimé de Gennaro, et « la mort descend sur cet unique amour, comme la nuit sur le beau jardin ».

MADAME BOUYER-KARR

Une Amoureuse.

Mme Bouyer-Karr est la petite-fille d'Alphonse Karr ; c'est là un nom difficile à porter en littérature, mais M. Jules Claretie, qui a donné à ce roman une émouvante préface, nous rassure dès l'abord, nous affirmant que « le nom d'Alphonse Karr n'est pas seulement bien porté, mais qu'il est bien continué par sa petite-fille ».

Et ce roman est en effet une œuvre forte, poignante et douloureuse : c'est l'histoire d'une délicieuse jeune fille à l'âme ingénue et candide, au cœur romanesque, ardent, passionné, avide de bonheur et de tendresse, mais dont la marâtre nature fit une déplorable infirme, bancale et contrefaite, et c'est une chose vraiment émouvante que le spectacle de cette pauvre fille éperdue d'amour et toujours délaissée, incomprise par des êtres qui ne savent pas deviner la grâce et la séduction d'une âme sous la laide parure d'un corps contrefait.

Aussi elle appelle de tous vœux la mort compatissante et bonne qui vient enfin à elle et la délivre, et, « quand Virginie passa, elle avait dans les yeux une telle expression de joie que ses parents se regardèrent épouvantés », en ce jour « où elle fut

enfin délivrée de son corps et qui se couchait dans une splendeur du matin, dans une promesse d'aurore ».

BRADA

Malgré l'amour.

Brada, la très distinguée femme de lettres dont j'aime tant le beau talent et qui nous a donné avec *Isolée* et *Madame d'Epone*, pour ne citer que celles-là, des œuvres si remarquables, nous offre dans son roman une leçon assez imprévue et décourageante : à savoir qu'un ardent et mutuel amour est mortel au bonheur de deux jeunes époux. Tout de même, la thèse me semble un peu paradoxale, et s'il est vrai de dire que l'amour tout seul ne suffit pas, qu'il faut encore, pour affronter les mille petites difficultés de la vie et déjouer les mille perfidies que les bonnes âmes sèment sous les pas des époux trop heureux, beaucoup de bon sens et d'esprit de conciliation, il ne s'ensuit pas que le mariage sans amour soit plus que l'autre à l'abri des orages et des difficultés ; je crois même que c'est le contraire et, quoi qu'en dise cette dame russe qui, « ayant remarqué que dès que les gens s'aiment ils commencent à se torturer, avait décidé de n'épouser qu'un individu qu'elle n'aime-

rait pas du tout », je crois bien qu'un peu d'amour ne fait pas mal dans le tableau.

C'est d'ailleurs l'avis de Brada, qui craint seulement les excès de la grande passion et, au dénouement de la douloureuse et attendrissante aventure de Jean de Pavilly et de son épouse Julie Favron, nous fait assister à une réconciliation dans un amour qui, pour être assagi, n'en est pas moins de l'amour.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, POÉSIE, DIVERS

FRÉDÉRIC MASSON

L'Affaire Maubreuil.

L'affaire Maubreuil ? Mais c'est un drame de la Restauration ! Est-ce que M. Frédéric Masson serait décidé à faire des infidélités à l'Empereur et à son épopée ? On est bien vite fixé sur ce point en lisant la fougueuse introduction dont il fait précéder son ouvrage. Non, M. Frédéric Masson n'abandonne pas son Empereur, il ne l'abandonne pas surtout aux jours noirs et tristes de 1814, et c'est précisément en « disposant les matériaux qui servent de base au tome dixième de *Napoléon et sa famille* qu'il a été arrêté par l'attentat commis à Fossard, le 21 avril 1814, sur la reine Catherine de

Westphalie, et par ce qu'on a appelé « l'Affaire Maubreuil ».

Dès lors, l'éminent historien a voulu aller jusqu'au fond de son sujet et pénétrer toutes les obscurités dont ce gros fait divers, ce guet-apens, avait été entouré ; aussi bien il est dans son rôle : garde du corps de l'Empereur et de l'épopée, ayant mis la main sur une bande d'ennemis de la grande cause, il se garde de les lâcher ; bien mieux, il veut découvrir et clouer au pilori tous les complices et il n'y va pas de main morte, car — « ayant à choisir entre deux légendes parallèles qui s'établirent au sujet de cette affaire : la première accusant les représentants les plus qualifiés de l'aristocratie française, l'autre, qui fut la version de Maubreuil, accusant Talleyrand lui-même d'avoir ourdi l'affaire, organisé l'attentat », — M. Frédéric Masson en adopte une troisième, qui ne manque pas d'audace : « La vérité, dit-il, est que seule la bande du comte d'Artois a marché, qu'elle a tout mis en branle, tout risqué, tout fait » ; l'accusation, comme on le voit, n'est pas de mince importance. M. Frédéric Masson prétend l'établir formellement. En tout cas, il a réuni autour de cette palpitante affaire toute une série de documents nouveaux qu'il a présentés avec cette ampleur et cet art magistral d'évocation dont il a le secret.

———

ÉTIENNE DEJEAN

Un Préfet du Consulat.

Ce *Préfet du Consulat* est « Jacques-Claude Beugnot, organisateur des préfectures au ministère de l'intérieur (1799-1800), préfet de la Seine Inférieure (1800-1806) ». Et son histoire, rédigée d'après les papiers légués récemment par le petit-fils de Beugnot aux Archives nationales, est pleine d'intérêt et d'enseignements : on le sait de reste par la très belle et très éloquente étude que lui consacra M. Henry Roujon, lequel n'a vraiment pas laissé grand'chose à dire du livre ; après l'avoir lue, j'ai eu le vif désir de connaître par les documents de M. Etienne Dejean ce fonctionnaire modèle et cet admirable administrateur, et je n'ai point été déçu : on ne saurait imaginer, en effet, œuvre plus instructive, plus attrayante, plus émouvante même, parfois.

J. LAIR

Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV.

Ce volume, pour la composition duquel de nombreuses archives ont été mises à contribution,

évoque de façon tout à fait émouvante la mémoire « de cette femme gracieuse et tendre, dont le désintéressement et la modestie voilèrent l'unique faute que le monde pardonnait, mais qu'elle voulut cependant expier par une pénitence de plus de quarante années ».

M. J. Lair s'est appliqué avec un soin pieux à ne rien laisser dans l'ombre de cette attachante histoire, il y a consacré six années d'études et de recherches, dédiant à cette héroïne reléguée généralement au second plan un effort réservé pour l'ordinaire aux grands premiers rôles. Il a eu bien raison, car il a réussi ainsi à faire revivre une figure de la plus intense et de la plus intéressante séduction et, en même temps, il a retrouvé mille détails qui reconstituent dans tout son pittoresque le milieu si brillant, si fastueux de la cour du Grand Roi.

Ce livre avait beaucoup séduit M. Brunetière qui, le premier, l'avait signalé au public et avait dit l'importance de cette monographie historique de Louise de La Vallière ; le public ne sera pas moins séduit que l'éminent écrivain et il lira avec infiniment de profit, d'émotion et de plaisir, ce beau livre très copieusement illustré de tableaux et de portraits qui ont été reproduits avec beaucoup d'art et de goût.

FRANÇOIS ROUSSEAU

Le règne de Charles III d'Espagne.

En notre temps si épris d'études historiques et de reconstitutions, il ne s'était pas trouvé un écrivain pour nous raconter le règne « du plus réputé, pour ne pas dire du plus grand des Bourbons espagnols », pas même un traducteur pour nous offrir une adaptation des importants ouvrages que lui consacrèrent Ferrer del Rio et Danvilla y Collado. Ce prince valait pourtant la peine d'être étudié et son règne de trente années (1759-1788) fut assez fécond en événements mémorables pour tenter la verve d'un historien.

On s'en rend bien compte en lisant les deux volumes de M. François Rousseau, d'une si forte documentation, puisée aux archives d'État de Madrid, de Londres et de Paris, et d'un si puissant intérêt ; on y comprend à merveille cette histoire paradoxale des Jésuites persécutés par le plus chrétien et le plus pieux des princes ; on y trouve, également, un « fort bon tableau d'ensemble qui nous montre la vie intellectuelle et artistique de nos voisins d'outre-Pyrénées sous la double influence de l'esprit de tradition — si fort chez eux — et de l'esprit de nouveauté importé de chez nous et déjà puissant en Espagne dès 1780 » ; on y voit, enfin,

revivre avec une intensité singulière des personnages fameux, d'un puissant intérêt, tels : Grimaldi, d'Aranda, le cardinal de Solis, Florida Blanca, et Goya, le peintre ; Sarzillo, le sculpteur ; Ramon de La Cruz, le dramaturge.

CHARLES BENOIST

Le Machiavélisme avant Machiavel.

Le machiavélisme avant Machiavel? Voilà qui est fait pour étonner les gens qui ne savent pas qu'il y a un machiavélisme perpétuel, car « il est une loi de tous les temps, valant pour tous les temps, malgré la différence des temps, si les hommes sont les hommes, si les choses sont les choses, si la politique est l'art de plier soit les choses aux hommes, soit les hommes aux choses et de conformer les moyens au but ». Ils le sauront lorsqu'ils auront lu l'ouvrage très curieux dont M. Charles Benoist nous donne aujourd'hui le début, œuvre qui « n'est ni un livre d'érudition, ni même un livre d'histoire, mais plutôt un essai de psychologie historique ».

Dans ce premier volume il se demande, au moment où Machiavel parut, « ce que le passé avait accumulé, ce que le présent contenait de machiavélisme

en suspension », et pour résoudre cette question il étudie en des pages pittoresques et profondes quelques politiques italiens et quelques phases de l'histoire politique de Sforza et de César Borgia. Tout cela est plein de renseignements, de documents et d'érudition, et c'est également tout à fait amusan et savoureux.

FERDINAND BAC

Vieille Allemagne.

LES PAYSAGES DE GŒTHE

L'année dernière, Ferdinand Bac, peintre des petites femmes de Paris, s'avisa de débuter dans les lettres avec cette exquise *Vieille Allemagne* dont on se rappelle la fortune. Après un tel début et nous ayant ainsi mis en goût, Ferdinand Bac nous devait de nouveaux travaux, il nous devait de continuer cette prestigieuse promenade à travers la « Vieille Allemagne », cette Allemagne de l'harmonie, de la poésie et de la philosophie sereine qui nous repose un peu de celle des reîtres et des diplomates et voici qu'avec sa deuxième série de *Vieille Allemagne*, il nous conduit aujourd'hui vers « les Paysages de Gœthe ».

Il m'est bien difficile, dans ce cadre étroit, d'analyser comme il faudrait ce livre où se trouve évoquée, en des traits inoubliables, la belle, la noble et olympienne figure du prodigieux poète. Jamais il ne nous est apparu plus harmonieux, plus complet, plus séduisant, plus vivant que dans cette série de « paysages », reconstitués avec un art et une poésie infinis, et où les phases successives de sa vie sont narrées dans le cadre même où elles se déroulèrent : à Francfort, dans le « paysage maternel », où le petit Wolfgang, cet « insupportable enfant prodige », vit entre son père et son adorable maman; à Wetzlar, dans le « paysage de Werther », tout parfumé des lilas blancs et des roses qui pendent lourdement en grappes par-dessus les murs; dans la maison de Charlotte, où nous retrouvons les fragiles souvenirs de la passionnelle épopée, et dans celle de Werther, où le jeune Gœthe « souffrit les souffrances du jeune Werther »; à Weimar — l'Athènes germanique, — où nous parcourons tour à tour, le « paysage des Folies », le parc de Tiefurt et le château de Belvédère avec ce théâtre de verdure où la belle comédienne Corona Schröder joua *die Fischerin*, et le « paysage du recueillement », ce parc de Weimar qui est « une édition des poésies de Gœthe reliée en maroquin vert » ; à Iéna, le « paysage guerrier » où Gœthe, impassible et curieux, prend des notes au milieu de la canonnade. Et c'est enfin le « paysage olympien », la chambre mortuaire, où, le 22 mars 1832, cette âme « qui avait

contenu un univers, qui avait su tout comprendre et tout pardonner » s'envola, cette chambre où se ferma « le cercle multicolore de cette vie qui avait commencé dans la simplicité, qui avait traversé ensuite des pays éclatants de soleil, d'amour, de gloire, et s'acheva paisible dans la même simplicité ».

HENRI LICHTENBERGER

L'Allemagne moderne.

Après cette poétique, touchante et rêveuse *Vieille Allemagne*, voici l'*Allemagne moderne*, bien moins séduisante, certes! mais singulièrement intéressante et impressionnante. C'est M. Henri Lichtenberger qui nous convie à étudier son « évolution » dans un livre qu'il donne à la « Bibliothèque de Philosophie scientifique »; sans doute, personne n'était mieux désigné pour écrire un tel ouvrage que ce maître éminent qui a consacré toute une vie de labeur et de recherches à l'étude approfondie de la littérature, de la langue et de la pensée allemandes, et qui, durant des années, foudroya de ses regards sévères les pauvres candidats à la licence d'allemand dont il excellait à réduire en poussière la science incertaine et trerifiée...

Le candidat d'autrefois ne pourra pas goûter

aujourd'hui le plaisir de la revanche, il ne pourra pas prendre en défaut M. Lichtenberger, dont l'œuvre sévère, forte et complète défie la critique. Impressionné par le spectacle si curieux de l'Allemagne du dix-neuvième siècle, de cette nation chez laquelle « la raison scientifique et la volonté organisatrice ont accompli les plus extraordinaires prouesses », cependant que « l'esprit religieux, le respect de la tradition et de l'autorité gardaient tant de force », M. Lichtenberger cherche, nous dit-il, à décrire aussi impartialement que possible, et en faisant intervenir le moins possible son sentiment personnel, un ensemble de faits singulièrement intéressants pour nous. Ces faits, M. Lichtenberger les groupe en quatre livres : l'Evolution économique, l'Evolution politique, l'Evolution de la pensée religieuse et philosophique, l'Evolution artistique, qu'il étudie tour à tour dans tous leurs détails. Et il conclut que l'effort individuel est très intense en Allemagne, mais qu'il n'a pas pour conséquence l'individualisme anarchique ; par la science de la discipline, l'Allemagne s'élève progressivement à une conception de la vie qui vient peu à peu corriger et compléter la conception de la libre concurrence. C'est par là que son évolution mérite le plus notre admiration. En effet, cela est d'un exemple singulièrement précieux pour les Français de notre temps ; — d'ailleurs, loin de voir dans cet esprit de solidarité intensive, et pour tout dire, de nationalisme, une menace, M. Lichtenber-

ger veut au contraire « espérer que le vingtième siècle verra grandir et s'étendre la religion moderne de la solidarité, que nous nous rapprocherons peu à peu de cet idéal du bon « Européen » qu'à l'apogée de la ferveur nationaliste Nietzsche osait prêcher à ses compatriotes ».

LÉON BLUM

Du mariage.

Nous souffrons, paraît-il, d'une « crise du mariage »; les Français de notre temps se marient peu, ils se marient mal, ils font mauvais ménage, tout cela au grand détriment de la société et de l'individu. La monogamie aurait-elle donc fait son temps et serions-nous mûrs pour cette polygamie — que nous pratiquons d'ailleurs quelque peu déjà? M. Léon Blum se pose fort sérieusement cette question et, après mûre réflexion, il conclut, que l'institution a du bon et qu'il convient de s'y tenir, mais qu'il faut la réformer, car décidément le mariage, tel qu'il est pratiqué de nos jours, ne va pas, mais là pas du tout!

Notons, en passant, que notre temps si décrié n'a pas le triste privilège de la « crise du mariage » ; et,

que, il y a quelque vingt siècles, Sénèque s'écriait déjà : « Il me semble qu'on ne se marie plus guère à Rome que pour donner à l'amour le piquant de l'adultère ! » M. Léon Blum n'est pas loin de partager la mauvaise opinion du philosophe latin : il ne voit partout que mauvais ménages, unions mal assorties, adultères ; le mariage d'amour ne réussit pas mieux que le mariage d'argent, et le mariage de convenance a d'aussi fâcheux lendemains que le mariage d'inclination : que faire alors ? C'est bien simple, il le faut réformer. Mais quelle réforme ? C'est ici que la chose devient délicate à exprimer. Mme Ackermann qui, elle aussi, a souvent dénoncé les méfaits du « conjungo », dit qu' « il est rarement l'union harmonieuse de deux individus qui se trouvent être dans un même état de cœur. Ce n'est le plus souvent qu'un besoin de finir et un désir de commencer qui se rencontrent » ; en d'autres termes, généralement le mariage est pour l'homme une fin, et pour la femme un commencement : c'est bien cela que M. Léon Blum trouve tout à fait fâcheux et, pour tout remettre en ordre, il propose simplement d'organiser la vie des jeunes filles de telle façon que pour elles aussi il soit une fin...

Je ne sais si je me fais suffisamment comprendre. M. Léon Blum, lui, est aussi clair que possible dans son livre, et il n'est pas possible de se méprendre sur sa théorie qu'il développe complaisamment, qu'il étaye d'exemples soigneusement choisis, et de

suggestives anecdotes : c'est le projet mûrement réfléchi d'un homme qui veut assainir le mariage et réformer la société. Si M. Léon Blum avait prétendu écrire là un livre d'humour et d'ironie, je prendrais plaisir à louer l'habileté qu'il met à développer son paradoxe, la grâce avec laquelle il se meut au milieu des plus périlleux sujets, mais puisqu'il a voulu être grave et qu'il nous convie à le lire sérieusement je ne puis m'empêcher de dire — sans doute parce que je ne suis qu'un bourgeois attardé, incapable de comprendre les idées larges et les vastes conceptions — combien j'ai été irrité et parfois indigné en lisant ce livre. D'ailleurs, M. Léon Blum, pris d'un tardif scrupule, avoue en terminant qu'il sait bien que les jeunes filles ne le liront pas, et il se demande : « Aurais-je souhaité qu'elles le lussent ? si j'en voyais une devant moi, oserais-je lui conseiller de rompre avec les préjugés qui l'enchaînent, d'agir comme il me paraît naturel et juste ? Oserais-je, si j'avais une fille, l'élever dans ces vues ? » Devant toutes ces questions, M. Léon Blum hésite, et c'est heureux ! Mais alors que deviennent ses grands projets de réforme, s'il se prive, par un sentiment que j'approuve infiniment, du seul public qui les pourrait faire aboutir..

COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU

Altesses Sérénissimes.

M. le comte Robert de Montesquiou nous offre un recueil d'études et de critiques d'art sous le titre : *Altesses Sérénissimes*, « jalouses, dit-il, de placer, avec prédilection, des couronnes de leur choix sur des têtes déjà laurées ». Je voudrais parler comme il convient de ce livre tout à fait curieux et fort, tout rempli de choses jolies ; mais la place m'est ici trop mesurée et je dois me contenter de signaler en courant la pénétrante étude sur Gustave Moreau, « le peintre lapidaire, le pictural joaillier » ; sur Albert Besnard, « l'enchanteur » ; sur Jean Boldini, « le séducteur » ; les quelques réflexions sur l'œuvre de M. Sargent, quelque peu malmené ; des notes enthousiastes sur Rodin, et encore le « Jubilé d'Olympio », où M. Robert de Montesquiou chante Victor Hugo, « le maître du verbe » ; des pages sur le Vendredi Saint ; sur Verlaine ; sur l'art japonais ; sur Versailles ; sur l'Engadine, que sais-je encore ! Mais cette énumération, aussi incomplète qu'elle soit, est faite pour donner une idée de l'étonnante diversité de ce livre si séduisant.

JULES BOIS

Le Miracle moderne.

Dans le *Miracle moderne*, M. Jules Bois étudie cette science en formation qu'il a si heureusement baptisée la métapsychique, et qui est aux sciences psychiques ce que la métaphysique est à la physique.

J'avais eu la bonne fortune de pouvoir parler de ce livre bien longtemps avant son apparition, car M. Jules Bois m'avait exposé le plan de son ouvrage et notamment cette théorie si séduisante qui fait admettre et comprendre tous les miracles en les déplaçant, en les chassant de l'au-delà pour les faire rentrer dans l'en-deçà, en nous montrant qu'ils se produisent en nous-mêmes et non pas dans le monde extérieur, et que « le miraculé porte en lui la possibilité du miracle ».

Avec un peu de réflexion on se rend compte combien cette théorie est rationnelle, féconde, et prudente aussi, car elle met en garde l'explorateur de ces cryptes mystérieuses contre toutes les outrances et toutes les folies qui le menacent ; c'est grâce à elle que M. Jules Bois a pu faire ce périlleux voyage à travers le monde troublant, mystérieux, effrayant des fantômes, des revenants, des voyantes, et en revenir l'esprit sain et calme, ayant

écrit sur ces vastes et profonds sujets un très beau livre tout rempli d'étranges et surprenantes histoires d'un vif attrait, et aussi d'une haute portée philosophique. Ce livre ne laisse pas, comme tant d'autres qui traitèrent du même objet, une impression de trouble et de malaise ; bien au contraire, il en ressort une leçon de confiance, de fierté, d'énergie, car « ce n'est point en dehors de la circonférence que gît le mystère du cercle, mais dans le point central : le vrai miracle se réalise en soi, — et le grand agent magique c'est la volonté, ou plutôt les deux volontés, l'inconsciente (foi, inspiration, intuition, génie) et la consciente. Or il est possible d'éveiller, de cultiver les deux volontés, mais il y faut une sagesse supérieure, car sans elle « l'arme se retourne contre l'ouvrier qui l'a fourbie ».

Dr MAURICE DE FLEURY

Quelques conseils pour vivre vieux.

Chamfort écrit quelque part cette phrase lapidaire : « Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède. » C'est là un pessimisme bien outrancier pour être tout à fait sincère,

et Chamfort ne devait pas être très convaincu en proclamant ainsi son horreur de la vie. En tout cas, M. « Tout le monde », qui a plus d'esprit que M. de Voltaire — et que M. Chamfort, — se garde bien de se ranger à cet avis : il estime avec raison que si triste, si douloureuse que soit la vie, si pénibles que soient les obligations auxquelles elle nous soumet, elle vaut probablement beaucoup mieux que la mort ; elle a du moins sur cette dernière l'avantage d'être bien mieux connue et, comme disent les bonnes gens avec leur philosophie simpliste qui pourrait bien être la suprême sagesse : « On sait ce qu'on quitte, on ne sait pas ce qu'on prend ! »

Résignons-nous donc à vivre et écoutons les *Quelques conseils pour vivre vieux*, que nous donne en un volume le docteur Maurice de Fleury. Il est charmant, ce livre ! La science s'y pare de grâce et d'agrément ; on ne saurait donner aux gens des conseils d'hygiène dans une langue plus littéraire, sous une forme plus aimable plus spirituelle, je dirai même plus alléchante, car vraiment la pilule de la sagesse y est dorée avec tant d'art qu'on l'avale comme une dragée.

Ces conseils familiers, ils embrassent toute notre existence, ils concernent tous les actes de notre vie individuelle et sociale. Après nous avoir expliqué comment nous vieillissons et nous avoir démontré l'utilité de l'optimisme systématique, M. Maurice de Fleury nous apprend tour à tour : comment nous devrions nous loger, dans quel quartier et à quel

étage ; comment nous devrions dormir, dans quelle position et dans quel costume; comment il conviendrait de nous habiller, sans nous préoccuper maladivement — comme nous le faisons trop souvent — du froid ; comment nous devrions manger, que nous soyons riches ou pauvres, car, tout comme les riches, les pauvres mangent trop et mal. Il nous enseigne — mais que ne nous enseigne-t-il pas? — l'art d'engraisser si nous sommes trop maigres, de maigrir si nous sommes obèses; avec l'indiscrétion d'un médecin il entre dans notre vie privée et sentimentale, — et pour notre plus grand bien, pour notre sauvegarde et celle de nos fils, il nous dit « la physique de l'amour », en des pages d'une délicatesse et d'une discrétion infinies. Après quoi, il nous apprend à travailler et à nous défendre contre la neurasthénie, et il nous exhorte à la préservation sociale en un chapitre qui est un hymne véritable à la santé et à la force et une protestation contre notre tendance à sacrifier les forts aux faibles, alors que, tout en étant charitables et bons, « tout en secourant les malades, tout en venant en aide aux malheureux, nous devons nous convaincre, si nous voulons demeurer un peuple vivant et qui compte, que la sauvegarde de l'homme sain doit nécessairement dominer notre conception de la bienfaisance publique ».

Ainsi se termine ce bréviaire de l'homme sain et raisonnable qui redoute la maladie mais qui évite

de verser dans l'excès et de vivre peureusement : l'auteur serait navré, nous dit-il, « d'avoir induit un seul de ses lecteurs aux craintes excessives, à la nosophobie, car s'il est coupable de demeurer indifférent au mal physique, il est fou d'en avoir la terreur incessante ».

BIARD D'AUNET

L'Aurore australe.

Dans cet ouvrage, l'auteur étudie tour à tour « la société australienne et son fonctionnement, la valeur et la situation matérielles de l'Australie, l'Australie vue au dehors ». « Les Français, nous dit M. Biard d'Aunet, s'occupent peu de l'Australie, ils s'imaginent sans doute n'avoir rien à craindre ni à espérer d'un pays situé aux antipodes. Mais de récents événements nous ont donné à réfléchir sur la valeur des distances géographiques et nous commençons à soupçonner l'importance de contrées fort lointaines. L'Australie n'est pas plus éloignée de nous que le Japon, qui s'est imposé à notre attention avec une vigueur inattendue. » Il y a de graves raisons de nous intéresser à ce qui se passe actuellement dans l'Australie, qui est dans un état de transformation active dont les conséquences

pour nous peuvent être incalculables : c'est « l'Aurore australe » qui se lève, il convient de la saluer et de la regarder ; au surplus, le spectacle est plein d'intérêt et d'agrément.

COMTESSE DE NOAILLES

Les Eblouissements.

C'est là un bien joli titre, prometteur de magnifiques et claires lumières. L'œuvre est digne du titre, digne aussi du poète magnifique, « ardent et limpide », à qui nous devons le *Cœur innombrable*. On retrouve dans les *Eblouissements* les thèmes préférés de Mme de Noailles, la lumière, la joie, la beauté de la vie, le charme toujours nouveau de l'éternel printemps, la splendeur infiniment diverse de l'éternel été, la fraîcheur vive des purs matins, la paix brûlante des lourds après-midi pâmés, les trésors étincelants et secrets des immenses nuits étoilées, l'innocence des jeunes verdures, la force des antiques rameaux... Toutes ces choses, Mme de Noailles les chante avec une délirante allégresse, avec aussi une prodigieuse puissance de verbe, un luxe inouï de notations aiguës, d'images ravissantes par la grâce desquelles elle sait comme personne nous faire goûter les

innombrables saveurs des saisons, le baume ailé, composé d'air, d'eau, de soleil, d'essences de fleurs, de l'âme de la terre et des soupirs du ciel, — et tout cela dans un mouvement entraînant, avec un souffle, un élan irrésistibles... En vérité, c'est un éblouissement...

MEMENTO DU MOIS DE MAI

ROMANS

Avèze (André). — *Nos Belles-Mères.*
Boisnard (Magali). — *La Vandale.*
Bray (Max de). — *Le Journal d'une femme du monde.*
Chauvigny (Louis de). — *Les Souliers des morts.*
Darin (Maurice). — *Colette ou la Protectrice*, un roman d'une grâce pimpante et légère, où l'auteur, à l'aide d'une aimable histoire, nous démontre : que « ce que petite femme veut, Dieu le veut ! » et que pour parvenir aux honneurs suprêmes, rien ne vaut pour un jeune écrivain, l'affection ingénieuse d'une « amie » qui a de la volonté, de la persistance et de la séduction. Tout cela n'est pas autrement immoral et c'est vraiment tout à fait agréable.
Davignon (Henri). — *Croquis de jeunes filles.*
Dranem. — *Isidore le Bouif*, « roman gai ».
Eschenbach (Mme Ebner). — *Un Incompris*, recueil de nouvelles, paru dans la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers, » et traduit par M. Heinecke.
Faure (Paul). — *La Chapelle enchantée.*
Hennezel (Henri d'). — *Le lendemain du péché.*
Lemaître (Mme Claude). — *Les Fantoches.*

Le Robu (Pierre). — *Le Procès de Lucette*, « mœurs judiciaires ».
Liebrecht (Henri). — *Le Masque tombe.*
Mandelstamm (Valentin). — *Les Demi-Amours.*
Melegari (Dora). — *Caterina Spadaro.*
Nief (Fernand). — *Le Chemin de l'amour.*
Pontié (Edouard). — *Contes latins*, un très agréable recueil de nouvelles où l'auteur a tenté une reconstitution pittoresque des mœurs, des sentiments et de la philosophie à la fin de la République romaine.
Régnier (Henri de). — *La Peur de l'amour.*
Schneider (Edouard). — *Les Raisons du cœur.*
Serao (Matilde). — *Les Amoureuses.*
Twain (Marck). — *Plus fort que Sherlock Holmes.* Un recueil d'étourdissantes nouvelles du délicieux humoriste, traduit par M. François de Gail.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Arcin (André). — *La Guinée Française*, « races, religions, coutumes, production, commerce ».
Aulard. — *Les Orateurs de la Révolution.* Tome III, « La Législative et la Convention ».
Barbey d'Aurevilly. — *Lettres à une amie*, 1880 à 1887. Même privées de la légendaire et multicolore parure dont le grand poète ornait ses épîtres, elles sont bien émouvantes et bien belles ces lettres d'une si confiante intimité, « mémorandum des dernières heures ».
Baudin (Pierre). — *La Préparation au service militaire.* L'auteur, dans la plaquette qui porte ce titre, nous fournit des indications très précises, inspirées par un très pur, très ardent et très sage patriotisme ; il expose qu'étant donnée la forme nouvelle du service militaire, l'école doit préparer l'œuvre de l'armée; « ce n'est pas assez qu'elle forme des citoyens, il faut qu'elle forme des hommes à la fois citoyens

et soldats : c'est une œuvre qui incombe aux instituteurs, mais il faut la leur rendre possible en présentant à leur patriotisme un plan clair, précis et pratique ». On ne saurait émettre de pensées plus sages et plus fécondes, en un meilleur langage.

Brette (Armand). — *Les Limites et les divisions territoriales de la France en* 1789.

Brulat (Paul). — *Histoire populaire de Jules Ferry.*

Cabanès (Docteur). — *Les Indiscrétions de l'histoire* (4e série).

Caumont La Force (Marquis). — *L'Architrésorier Lebrun, gouverneur de Hollande*, 1810-1813.

Cosse (Richard). — *La France et la Prusse avant la guerre*, deuxième volume consacré à *la politique de Sedan.*

Dauphin (Fernand). — *Odes à voix basse.*

Davray. — *La littérature anglo-canadienne.*

Desbrière (Commandant) et Capitaine Sautai. — *La Cavalerie pendant la Révolution, du* 14 *juillet* 1789 *au* 26 *juin* 1794. — *La Crise*, un livre publié par la section historique de l'état-major de l'armée.

Diffloth (P.). — *La fin de l'énigme*, « essai sur la mathématique de l'amour ».

Donop (Général). — *Commandement et Obéissance*, une plaquette où cet éminent officier fait une critique du dogme de l'obéissance passive, d'où il résulte que, pour être entière, l'obéissance militaire ne doit être ni passive, ni servile; la thèse est intéressante et elle emprunte à la haute personnalité de son auteur une valeur considérable; tout de même, il est des esprits simplistes qui continueront à prétendre que l'obéissance qui discute et qui raisonne n'est plus l'obéissance.

Dulac (Edouard). — *De cœur à cœur*, poésies.

Estève (Edmond). — *Byron et le Romantisme français.*

Faguet (Emile). — *Musset des familles*, un bien joli volume dans lequel ont été réunis les poésies, les pièces et les romans de l'auteur des *Nuits* choisis et présentés de façon à ne pas effaroucher les familles et à pouvoir — suivant la formule consacrée : « être mis dans toutes les mains ! » Ces choix, ces sélections m'inquiètent toujours et me font l'effet d'être quelque peu sacrilèges ; je conviens néanmoins qu'ils s'imposent à qui veut présenter « Musset dans les familles » ;

j'ajoute qu'on peut être rassuré sur la discrétion et la piété avec laquelle fut accomplie cette périlleuse besogne, lorsqu'elle a pour auteur M. Emile Faguet.

Frager (Marcel). — *A fleur de temps*, un livre de poésies où l'auteur a réuni des « Brises d'Armor » des « Bigarrés », des « rubans roses et rouges », où

Le poète, parmi les choses,
A fleur de temps
Butine et s'abaisse ou s'élève,
Au fil du rêve !

Gendarme de Bevotte. — *La Légende de Don Juan*, « son évolution dans la littérature, des origines au romantisme ».

Gossart (Capitaine). — *Histoire de l'officier français*, « ses transformations successives sous la monarchie absolue, sous la Révolution, sous l'Empire, sous la monarchie constitutionnelle, sous la République ».

Goyau (Georges). — *Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande.*

Grasset (Docteur J.). — *L'Occultisme, hier et aujourd'hui.*

Hervez (Jean). — *Les Femmes et la Galanterie au vingtième siècle.*

Hocquart de Turtot (E.). — *Le Tiers-Etat et les Privilèges.*

Huard (Charles). — *Berlin comme je l'ai vu*, un délicieux livre, tout rempli d'observations judicieuses et amusantes, et surtout d'une multitude de croquis pris sur le vif : petits tableaux délicieux d'humour et de pittoresque.

Ibels (André). — *Le Livre du Soleil*, œuvre très intéressante « de polémiste, de penseur et d'artiste ».

Langlois (Général). — *Dix Jours à l'armée suisse.*

Larzelles (Henri de). — *Lettres d'un réserviste.*

La Sauge (Mme Elisabeth de). — *Adolescence*, poèmes.

Laur (Francis). — *Le Cœur de Gambetta.* C'est le récit, avec lettres et documents à l'appui, de l'idylle du grand tribun avec Mme Léonie Léon dont le ravissant visage sourit à la première page du livre. Je regrette, pour mon compte, ces exhumations qui, quelque délicatesse et quelque tact qu'on y mette, sont toujours des profanations ; j'estime que le grand public pourrait se contenter des actes publics et des œuvres de nos grands hommes, et les laisser libres d'aimer dans l'ombre, le recueillement et le mystère; mais c'est im-

possible, paraît-il ; je le regrette, mais je dois convenir qu'on est empoigné par la lecture de ce livre plein de choses émouvantes.

Lavisse (Ernest). — *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*. Tome VII : *Louis XIV*, « La Religion, les Lettres et les Arts, la Guerre, 1643-1685 ».

Lepelletier (Edmond). — *Paul Verlaine*. Sa vie, son œuvre, un bel ouvrage, tout rempli de souvenirs, qui place l'énigmatique figure du pauvre Lélian, contre qui s'acharnèrent tant de légendes malveillantes, dans un jour souvent tout à fait nouveau.

Loth (G.-F.). — *La Tunisie et l'Œuvre du Protectorat français*.

Magne (Emile). — *Madame de Villedieu. — Hortense des Jardins*, 1632-1692, un livre tout à fait captivant, d'une documentation intéressante et ingénieuse au possible, publié dans la « Collection des femmes galantes du dix-septième siècle ».

Marès (Lieut.). — *Quelques Observations sur la guerre russo-japonaise*.

Marquiset (Alfred). — *La Duchesse de Fallary*, 1697-1782.

Martin (Rodolphe). — *Berlin-Bagdad. Rêves pangermanistes*.

Martroye. — *Genséric. La Conquête Vandale en Afrique et la Destruction de l'Empire d'Occident*.

Martynor (Général), de l'Etat-Major russe. — *Quelques leçons sur la triste expérience de la guerre russo-japonaise*.

Merlant (Joachim). — *Le Roman personnel, de Rousseau à Fromentin*.

Metois (Capitaine). — *La Soumission des Touareg du Nord*.

Mézières (Alfred). — *Hommes et Femmes d'hier et d'avant-hier*, un livre charmant où l'éminent écrivain effleure un grand nombre de sujets et de personnages qu'il silhouette avec beaucoup de grâce, d'esprit et l'ingéniosité, depuis le père Didon jusqu'au chevalier d'Eon, à Mme d'Épinay, Mme de Genlis, au président Hénault et à Julie de Lespinasse.

Munier (Capitaine). — *La Nation, l'Armée et la Guerre*, une intéressante étude préfacée par le général Mercier.

Nolhac (Pierre de). — *Pétrarque et l'Humanisme*, nouvelle édition.

Nolte (Mme). — *Le Monténégro*, un agréable et intéressant essai où l'auteur a réuni une masse de documents et de notes sur l'histoire et les mœurs de ce pittoresque pays.

Ott (Jean). — *L'Effort des races*, poésies.

Perdriel-Vaissière (Mme Jeanne). — *Celles qui attendent*, des vers harmonieux et inspirés.

Perin (Mme Cécile). — *Les Pas légers*, poésies.

Pierret (Émile). — *Le Péril de la race, Avarie, Alcoolisme, Tuberculose.*

Poincaré (Lucien). — *L'Électricité.* Le livre où est étudiée cette fée des temps modernes que nous avons installée partout en maîtresse et que nous connaissons si mal, a paru dans la « Bibliothèque de philosophie scientifique ». L'auteur se défend d'avoir voulu faire un traité d'électrotechnique ou un essai de vulgarisation ; il n'a pas cherché à écrire « un livre utile pour les seuls spécialistes, ou, au contraire, convenable pour des débutants inexpérimentés ; il a voulu s'adresser à ce public éclairé, si nombreux aujourd'hui, qui s'intéresse avec passion au progrès des sciences et lui présenter un tableau, aussi fidèle que possible, de l'état actuel de l'électricité ». Il espère qu'il pourra rendre, quelques services « aux physiciens qui, trop souvent encore ignorent les applications que les ingénieurs ont faites, dans l'industrie, des découvertes sorties du laboratoire, et, de l'autre côté, à ces ingénieurs eux-mêmes qui, parfois, perdent un peu de vue la source scientifique d'où découle toute vérité ».

Prost (Joseph). — *La Philosophie à l'académie protestante de Saumur*, 1606 à 1685.

Régamey (Jeanne et Frédéric). — *L'Allemagne à cheval.* Pensons-y souvent, parlons-en toujours ! Jeanne et Frédéric Régamey nous offrent, sous une couverture incendiaire et truculente, ce livre sur une Allemagne qui doit « savoir écraser ses adversaires sous les pieds de sa monture ». Les auteurs, après avoir qualifié avec sévérité le gouvernement de notre pays, nous démontrent que « l'Allemagne fondée sur la spoliation, l'Allemagne, criminelle, mourra des crimes qu'elle a commis, des haines qu'elle a suscitées ». Vous voyez le ton de l'ouvrage, et que Jeanne et Frédéric Régamey n'y vont pas de main morte...

Regismanset (Ch.). — *La Philosophie des Parfums.*

Richard (Gaston). — *Les Feuilles du tremble*, poésies.

Rohan (Mme la duchesse de). — *Les Lucioles*, poésies.

Roz (Firmin). — *Alfred de Vigny*, « essai ».

Sautai (Capitaine). — V. Commandant Desbrière.

Seché (Léon). — *Alfred de Musset*. Deux volumes tout à fait précieux où l'auteur poursuit « les études d'histoire romantique » et qui sont consacrés, le premier à « l'Homme et l'Œuvre — les Camarades » et le second aux « Femmes » ; ces deux volumes, tout remplis de documents inédits, sont d'une lecture tout à fait attrayante et instructive.

— *La Correspondance d'Alfred de Musset* (1827-1867). Une édition ornée d'un portrait en héliogravure et de nombreuses reproductions de dessins et d'autographes.

Sivet (Daniel). — *Les Montagnards*. Sonnets.

Téry (Gustave). — *Jean Jaurès*.

Theuriet (André). — *Pages choisies*, publiées par M. Bonnemain.

Tourgueneff (Ivan). — *Lettres à Madame Viardot*, publiées et annotées par E. Halpérine-Kaminsky.

Trubert (Emmanuel). — *Le Prophète*, un poème d'une forte et grave beauté.

Un Vieux Chass' d'Af. — *Casse-Cou* ! une étude « sur notre cavalerie, pour nos cavaliers ».

Urville (Gaston d'). — *Spectacles et Rêves*, poèmes.

Yvan (Antoine). — *Les Rendez-vous*, poésies.

JUIN

LES ROMANS

A. K. GREENE

Le Crime de Gramercy Park.

Conan Doyle avec son *Sherlock Holmes* a remis en honneur le roman policier. Nous raffolons aujourd'hui de ces histoires ténébreuses, où l'auteur pose d'insolubles problèmes devant la sagacité de ses lecteurs qui se passionnent au jeu, et, spectateurs du drame, s'acharnent avec les acteurs à la recherche de la vérité. Tel est le roman de A. K. Greene. *Le Crime de Gramercy Park*, traduit par MM. J.-H. Rosny, qui déchaîna pendant de longues semaines les passions d'une foule avide de lecteurs de feuil-

letons, parmi lesquels l'éditeur nous cite orgueilleusement M. Edmond Rostand.

En fait, je comprends cet extraordinaire enthousiasme, et quand je songe à la rapidité fiévreuse avec laquelle j'ai dévoré ces 350 pages, je me demande comment ma curiosité aurait pu s'accommoder de tous ces délais de vingt-quatre heures imposés aux lecteurs du feuilleton. Je n'entreprendrai pas la folle besogne de vous redire les péripéties qui se succèdent et s'enchevêtrent dans ce roman, péripéties à travers lesquelles se perdent les plus habiles détectives et dans les ténèbres desquelles miss Butterworth, une étonnante figure de policier amateur, finit, grâce à son flair et à une ténacité prodigieuse, par découvrir la vérité. Toutes ces histoires, toutes ces marches et toutes ces contre-marches, toutes ces enquêtes, toutes ces aventures dramatiques, émouvantes ou divertissantes, dansent dans ma tête une sarabande effrénée ; en vérité, c'est un livre étourdissant, tout plein de séduction et d'intérêt.

CHARLES-HENRY HIRSCH

Les Châteaux de sable.

Ce roman est une très cynique histoire, et son cynisme est prémédité de longue date, car, deux

saisons se sont écoulées déjà depuis que M. Hirsch m'écrivait : « Le jeu des marées contre les travaux d'art des enfants sur la plage m'a inspiré le plan d'un roman cynique : *les Châteaux de sable*, où s'agiteront d'après nature les modèles qui paradent sous mes yeux attentifs... »

Ce programme, aussi vague qu'il fût, m'avait mis en goût, car j'aime infiniment le cynisme de M. Charles-Henry Hirsch : son ironie aiguë, son observation d'âpre et irrésistible drôlerie sont vraiment de qualité supérieure, et cet écrivain si remarquablement doué, qui sait à l'occasion émouvoir et attendrir, n'est jamais plus brillant que quand il observe et peint avec tant de vérité, de douleur et de cruauté les fantoches que nous sommes.

Donc il contemple aujourd'hui les « châteaux de sable » que bâtissent sur le bord de la mer un certain nombre de jeunes enfants, des marmots insupportables pour lesquels il n'a aucune indulgence et qui s'appellent : Jules, Louis, Jojo, et leur amie, la petite Liane, fière de ses trois papas.

Tandis que ces bambins s'amusent, se querellent, se battent, échangent des propos d'une inquiétante profondeur, leurs parents vivent une idylle en partie double ; Mme Nochat, en tendre conversation de villégiature avec M. Pierre Evaille, et M. Nochat, resté à Paris pour se consacrer aux importantes affaires de la maison Nochat et Cie et à une certaine personne du nom de Germaine La-

bigne. Les minces aventures vécues par ces personnages sans vertu entre le mois de juillet et celui de novembre de la même année sont contées par M. Charles-Henry Hirsch avec une verve merveilleuse, un esprit étourdissant; tout cela est pourtant d'une déplorable et attristante immoralité, et nous devrions avoir honte de sourire en face de tels spectacles ; mais ne nous frappons pas et gardons-nous d'attacher trop d'importance aux principes. « La mer quand elle a passé ne laisse rien des châteaux de sable construits par les enfants sur la plage. A l'épreuve de la vie, les mille meilleurs principes dont les hommes accidentent leurs discours ne résistent pas beaucoup plus. »

GEORGES CASELLA

Le Vertige des cimes.

M. Georges Casella aime la montagne d'une tendresse passionnée et violente, et cette tendresse il prétend nous la dire dans un roman d'aventures étranges, poignantes et formidables. Si M. Georges Casella a voulu, en publiant ce roman, contribuer à répandre en France le goût de l'alpinisme, je crois bien qu'il éprouvera quelque mécompte; car ce roman où, d'ascension en ascension, et de meurtre

en meurtre, se déroule l'aventure de John Whatt, de sir Stewart, du comte Jean de Maley, de l'enthousiaste Dolorès et de la capricieuse Florence — aventure où le vertige des cimes, « mal puissant et terrible qui domine toutes les sensations et centralise tous les désirs », conduit les hommes à la folie et au meurtre — n'est point fait, mais là point du tout, pour déterminer les hommes paisibles que nous sommes à ces excursions dans « la montagne qui suggère l'idée de la mort et dans les paysages de glaces si terriblement farouches », et la plupart des lecteurs de M. Casella se garderont — ou je me trompe fort, — de suivre ces héros dans des ascensions si dangereuses pour l'âme et pour le corps. Mais grâce à l'auteur du *Vertige des cimes* ils auront eu du moins, et sans courir le moindre risque, des visions d'une incomparable beauté, restituées sous leurs yeux avec une remarquable intensité, et ils auront compris « cette attraction extraordinaire, irrésistible et presque douloureuse de l'océan des cimes ».

RICHARD O'MONROY

L'Automne du cœur.

Dans l'*Automne du cœur*, M. Richard O'Monroy reprend le thème éternel, toujours émouvant et

nouveau, du cœur qui ne veut pas vieillir, de l'homme pour qui c'est encore, au seuil de l'hiver, l'âge d'aimer. Le héros de M. Richard O'Monroy, le vicomte Christian de Kerthauzon, fut sa vie durant un homme à bonnes fortunes, et il lui en coûte terriblement au seuil de la vieillesse de se résigner au rôle de spectateur d'une pièce où il joua si brillamment les premiers rôles ; ce vieux beau ne veut décidément pas dételer, et lorsque la petite Paule, qu'il a connue tout enfant, s'éprend de lui, il ne sait pas résister à la tentation et accepte l'étrange proposition qu'elle lui fait « pour plus tard, quand elle sera mariée ». Ce sont là des mœurs vraiment un peu spéciales, on éprouve quelque soulagement à voir que cette jolie combinaison n'aboutit pas et il est vraiment difficile d'avoir de la pitié pour ce vieillard qui ne peut survivre à sa déception. Son aventure pourtant est pitoyable et douloureuse au possible, et M. Richard O'Monroy la conte avec une émotion faite pour concilier à son héros une compatissante indulgence.

PIERRE VALDAGNE

Les Femmes charmantes.

Après des émotions si rudes on a besoin — n'est-il pas vrai ? — d'un peu de gaieté et de folâtrerie.

En voici beaucoup ! C'est M. Pierre Valdagne qui nous l'offre en un volume tout à fait joli, gracieux et pimpant, qu'il appelle *les Femmes charmantes*. Et certes, elles sont charmantes infiniment, les femmes de Pierre Valdagne ; elles ne sont ni vertueuses, ni sincères, ni fidèles, mais pour être charmantes, elles le sont, et jolies aussi, et aimables, et spirituelles, et amusantes. Elles vivent dans ce livre toute une série de petites histoires, souvent un peu lestes, mais contées d'une plume si légère, avec une verve si délicate et parfois si attendrie, car Pierre Valdagne, qui n'en veut pas avoir l'air, est parfois tout prêt de s'attendrir et de se laisser prendre aux roueries qu'il connaît si bien et qu'il excelle à dévoiler. En tout cas, il les excuse toujours, que dis-je ! il les exalte et semble s'écrier : Voyez comme elles nous roulent ! Comme elles sont perfides, injustes, volages... charmantes, enfin. Dans toutes ces nouvelles — il y en a bien, ma foi, une trentaine, plus amusantes et plus aimables les unes que les autres — les femmes ont toujours le beau rôle : le rôle vainqueur ; les hommes sont là comme des comparses, uniquement pour les mettre en valeur, pour subir leur tyrannie et exercer leur coquetterie, et comme ils aiment parfois à être battus, je gage qu'ils liront avec infiniment d'agrément ce livre d'une verve si mousseuse et si jolie ; quant aux femmes, elles seraient vraiment d'une noire ingratitude si elles n'en raffolaient pas.

HENRY BORDEAUX

L'Écran brisé.

Le nom de M. Henri Bordeaux sur la couverture d'un livre équivaut à une promesse de choses honorables et vertueuses. Dans tous les livres publiés jusqu'ici par cet écrivain — livres de genres très divers et qui attestent la variété et la souplesse de son talent — la même préoccupation se retrouve, constante et tyrannique ; M. Henry Bordeaux entend rester le champion du livre honnête qui lui valut ses premiers triomphes : rien de plus louable, nous sommes en un temps où les écrivains qui encouragent et élèvent l'âme sont plus utiles et infiniment moins nombreux que ceux qui la déprimement ou l'avilissent.

Empressons-nous donc d'écouter M. Henry Bordeaux et de lire ses proses.

Il a pris plaisir une fois de plus à nous y montrer des âmes vaillantes, fortes et jolies, telle l'héroïne de « l'Écran brisé » qui se dévoue pour sauver l'honneur de sa sœur morte, telle encore l'exquise et fraîche figure de la loyale et primesautière « Jeune Fille aux oiseaux ». Avec le drame formidable de « la Maison maudite », et celui de « la Visionnaire », à laquelle une hallucination révèle une terrible vérité qu'elle ne peut s'em-

pécher de crier à la justice, cela fait quatre nouvelles qui sont de véritables petits romans où M. Henry Bordeaux a mis tout son art de composition et tout son talent de lettré délicat.

C. F. RAMUZ

Les Circonstances de la vie.

Que nous parle-t-on de destinée ? La vie est faite de contingences et les existences sont bouleversées de fond en comble par les accidents les plus minimes, par les *Circonstances de la vie* les plus médiocres et qui semblent les plus dénuées d'importance : telle est la leçon qui se dégage du livre publié par M. C. F. Ramuz, où l'auteur nous raconte l'aventure d'un excellent notaire, Emile Magnegnat, qui, en prenant pour bonne de son ménage une domestique allemande du nom de Frieda Henneberg, a rencontré une de ces « circonstances » qui « chambardent » — si j'ose dire — la vie d'un notaire et en compromettent gravement la paix et la sérénité. Le sujet n'est pas neuf. M. Ramuz en a su tirer pourtant un roman d'une rare et intense originalité, et qui vaut, non seulement par une grave et belle tenue littéraire, mais

par une force, une acuité, une minutie d'observation vraiment très remarquables.

JEAN TARBEL

A la merci de l'heure.

Tout à l'heure M. Ramuz nous disait dans un fort beau roman l'importance décisive et la tyrannie des « circonstances de la vie ». M. Jean Tarbel semble bien avoir la même conception ; selon lui, nous sommes *A la merci de l'heure* : c'est la morale assez immorale et décourageante qui se dégage du roman où cet écrivain nous conte la douloureuse aventure de la comtesse Jeanne de Bargyle, éprise profondément, de tout son cœur et de tout son cerveau, du docteur Pierre Darney que ses recherches, ses explorations et ses travaux ont couvert de gloire ; une idylle s'établit entre eux, ils s'unissent dans un grand amour, mais le moment, l'heure psychologique, n'a pas encore sonné pour Jeanne ; le malheur veut que cette douce échéance arrive seulement alors que Pierre est parti au Brésil, et que ce soit le sceptique et léger docteur Noirel qui se trouve à point pour en profiter ; pourtant Jeanne n'a jamais cessé d'aimer Pierre de toute son âme, mais l'irréparable est entre eux désormais, ils

doivent renoncer au doux rêve caressé et s'en vont chacun de son côté tristes et solitaires.

Ainsi nous sommes *A la merci de l'heure*. La thèse est assez contestable, et pour que le bonheur et l'amour de toute une vie soient ainsi à la merci d'une minute, il faut tout de même un tempérament heureusement exceptionnel; c'est un cas, et ce n'est qu'un cas, que M. Jean Tarbel nous présente dans son livre; j'ajoute bien volontiers qu'il le présente avec beaucoup d'attrait et de goût en un volume émouvant et bien conduit.

MARCEL PRÉVOST

Femmes !

« Femmes », un joli titre n'est-il pas vrai et qui pourrait être aussi bien celui de l'œuvre tout entière de M. Marcel Prévost. Toute son activité littéraire, tout son talent de romancier, toutes ses belles qualités d'observation et de psychologie, l'éminent écrivain les a mis en effet depuis qu'il tient la plume, depuis *Chonchette* et *Mademoiselle Jaufre*, au service de la femme du sphinx, auquel il tente, avec une douceur, une délicatesse, une perspicacité infinie, d'arracher son secret. La femme, toute la

femme, toutes les femmes : vierges, — demi-vierges aussi, hélas ! — épouses, amantes et mères, la femme depuis son printemps jusqu'à son automne, tel est le sujet terrible, délicieux, éternel, que depuis vingt ans M. Marcel Prévost traite avec une passion toujours nouvelle.

Une telle constance a eu sa récompense. M. Marcel Prévost a fait la conquête définitive de ses modèles, elles raffolent du romancier qui sut si bien les peindre et les définir, et elles sont prêtes à entendre avec ce plaisir particulier de la femme battue les vérités un peu désobligeantes qu'il lui plaît parfois de leur dire.

Ce n'est pas le cas d'ailleurs, cette fois-ci, et Henriette Deraismes, l'héroïne d'« Un Voluptueux » — le roman placé en tête du livre — émouvante, étrange et belle figure de passion, de noblesse et d'orgueil, est une de ces femmes à qui l'on ne saurait dire que d'agréables vérités ; après nous l'avoir montrée si séduisante, si belle et si passionnante, M. Marcel Prévost éprouve, semble-t-il, une joie ironique à priver de cette ultime et précieuse conquête le « voluptueux » Jean de Guercelles, gentilhomme épris de cette roturière et qui, après une vie d'homme à femmes, où chaque rencontre fut une victoire, éprouve la plus imprévue, la plus triste et la plus douloureuse défaite : c'est la « minute tragique où le voluptueux reçoit le premier avertissement de la destinée avec l'apparition de ce spectre autrement redoutable que le Commandeur,

la vieillesse, qui lui fait faire son examen de conscience ». Après avoir tant étudié les femmes modernes, M. Marcel Prévost s'en prend ainsi à leur pire ennemi, au don Juan moderne, à la psychologie duquel il a apporté une contribution qu'il qualifie de fort modeste et qui est, en réalité, très ingénieuse et très ample.

MADAME CAMILLE PERT

L'Autel.

Mme Camille Pert, auteur de ces *Florifères* qui firent naguère un si beau tapage, reste hantée par la question qui la préoccupait déjà dans ce roman : celle « de la limitation de la progéniture dans les familles ». Je me hâte de m'approprier cette formule qui exprime en termes suffisamment clairs, et sans qu'il soit besoin de recourir au latin, le sujet de l'*Autel*.

Les intentions de l'auteur sont certainement louables et saines, son indignation est de bon aloi contre la « vénalité et l'inconscience téméraire du chirurgien et contre l'égoïsme de l'époux », et nous devons nous y associer de grand cœur. Mais, tout de même, je crois que Mme Camille Pert, dans son légitime désir de dénoncer un danger so-

cial, s'est laissé entraîner un peu loin ; il y a quelque chose de vraiment outrancier dans l'aventure de l'auteur dramatique Castély, dont chaque étape sur le chemin de la gloire et de la fortune est marquée par un crime de cette nature spéciale : sa femme, la frêle Suzanne, en est la première victime, puis c'est tour à tour la comédienne Madeleine Jaubert qui en meurt, et la petite Cécile qui se suicide au moment où elle constate avec terreur l'irréparable. En vérité, cet auteur dramatique est une nature d'une richesse quelque peu paradoxale, et ses amies jouent de malheur ; son égoïsme inconscient et féroce lui réussit d'ailleurs supérieurement ; il est, au dénouement du livre, un auteur dramatique riche, envié, célèbre...

Il y a dans tout cela bien de l'exagération et du parti-pris, mais le roman, pour irritante que soit sa thèse, n'en est pas moins habilement conduit, vivant et intéressant au suprême degré, avec ses très amusants tableaux de mœurs littéraires et théâtrales.

BINET-VALMER

Le Gamin tendre.

Le nom de M. Binet-Valmer fut révélé naguère au grand public par une œuvre tout à fait remar-

quable et forte qui s'appelait *les Mélèques* et qui eut une brillante fortune. Cet écrivain n'était pourtant point un débutant et les délicats avaient fait un chaleureux accueil à son premier livre publié sous le gracieux et joli titre *le Gamin tendre*, et qu'on a réédité cette année.

Le lecteur des *Mélèques* éprouvera, à lire cette œuvre si différente, un plaisir tout à fait curieux et littéraire ; il mesurera rétrospectivement tout le chemin parcouru par l'auteur entre ces deux livres : en fait, il est difficile d'imaginer contraste plus frappant, toute la cruauté, toute l'âpreté, toute la violence concentrée qu'on a admirée dans les *Mélèques* ne sont dans le *Gamin tendre* que douceur, délicatesse, mélancolie souriante ! Certes, les *Mélèques* sont une œuvre plus forte, plus définitive, de contour plus ferme ; mais, que de grâce et de séduction, que de finesse dans cette histoire de Jean Lagier et de son étrange idylle avec Madeleine, puis avec Mme Violès ! Cette figure de « gamin tendre » au corps chétif, au cœur indécis, à la courte et rapide destinée, est vraiment émouvante au possible et ce roman, qui, avec ses personnages falots, douloureux et maladifs, laisse une impression mêlée de malaise et de douceur, est une bien jolie chose.

MAXIME FORMONT

Le Semeur.

Dans le *Semeur*, M. Maxime Formont émet des idées d'une fière audace : il plaide pour les jeunes filles le droit à la maternité, à la maternité libre, vous m'entendez bien ! Car nous vivons dans un siècle de liberté. « On a paru trouver légitime — nous dit M. Formont dans la préface de son livre — que la femme se passât du mariage pour aimer et même qu'elle aimât contre la loi du mariage, on n'a point encore songé à celle qui, n'aspirant qu'à la maternité, serait contrainte par les circonstance à la chercher hors du mariage. » M. Maxime Formont comble cette lacune : « en cet âge d'émancipation il croit pouvoir ajouter la maternité libre à l'amour libre », et par une initiative hardie, son héroïne, Marie-Cécile de Laurétan, « malgré les conventions modernes, ravit la joie maternelle qu'il lui est interdit de posséder légitimement ! »

Et allez donc ! Après le *Mariage*, de M. Léon Blum, voici la *Maternité*, de M. Maxime Formont. Où nous arrêterons-nous, Seigneur ? Il paraît que lors de son apparition dans un journal, ce roman fut vivement discuté — je le crois de reste ! — Il paraît aussi que cette histoire est vraie (ce qui n'implique pas qu'elle soit vraisemblable). Pour moi

plus attardé que jamais dans mes préjugés bourgeois, je trouve tout de même la thèse un peu raide et je n'hésite pas à m'insurger contre elle, tout en mettant hors de cause le talent de romancier de M. Maxime Formont qui a su traiter ce scabreux sujet avec infiniment de tact et de mesure en une anecdote du plus vif et du plus poignant intérêt.

EDMOND HARAUCOURT

La Peur.

La Peur, voilà un titre significatif. A ceux qu'il n'aurait point suffisamment avertis, je conseille de lire tout d'abord la dédicace du livre, offert par M. Haraucourt à « la mémoire de son ami Maurice Rollinat ». « Vieil ami, écrit-il, je t'offre ces contes, parce que tu aimais les frissons de la peur, et parce que j'aime dédier mes livres à des morts. »

Après avoir lu cette dédicace, le lecteur est prévenu ; s'il est tant soit peu neurasthénique, s'il redoute les cauchemars, qu'il n'aille pas plus avant. M. Haraucourt se propose, en effet, de mettre ses nerfs et son cerveau à une dure épreuve. Chroniqueur fidèle et consciencieux, je n'ai point le droit d'être neurasthénique ni impressionnable ; j'ai donc

suivi l'auteur dans les pays d'épouvante où il lui a plu de me conduire.

C'est un beau voyage — car M. Haraucourt est un grand artiste de lettres et un conteur merveilleux, — mais il est vraiment terrible, et je n'éprouve nulle honte à avouer que, après avoir lu les *Douze Heures d'un tamponné*, pour ne citer que ce récit, j'avais le nez pincé et blanc de l'homme qui vient d'éprouver un fier trac... Il est beau de savoir ainsi, à son gré, troubler et épouvanter les gens, mais il ne faut pas en abuser ; Rollinat en est la preuve. Cette peur atroce, cette « peur fantastique, universelle, peur de la mort et de la vie, peur des formes perceptibles et des visions irréelles, du monde ambiant et du mystère, cette peur divine » est terriblement dangereuse, non seulement pour ceux qui la subissent, mais aussi pour ceux-là même qui l'infligent...

PAUL BOURGET

L'Emigré.

Sous ce titre aux allures révolutionnaires et historiques, M. Paul Bourget nous offre un roman très moderne et de la plus poignante actualité, où il nous dit « la tragédie du noble, cette paralysie de l'être jeune, vibrant, affamé d'action, par un

passé qui n'a pas été le sien même un jour ». C'est le cas du noble lieutenant Landry de Claviers-Grandchamp, qui « veut servir, n'être pas un oisif et un inutile, ne pas enfin redevenir un émigré à l'intérieur, comme son père qui, fasciné par le passé, est la dupe d'un mirage et ignore cette France contemporaine où il est et dont il n'est pas ». Comment cette France contemporaine accueillera-t-elle la jeune énergie de cet homme qui veut servir — selon son expression, — et servir dans l'armée, car il n'a pas d'autre ressource puisque toutes les autres carrières sont fermées aux nobles ?

Telle est la question que M. Paul Bourget se pose avec angoisse au début de son livre et qu'il résout dans un dénouement d'une mélancolie tragique : en expédiant Landry en Amérique, tandis qu'en face de lui, sur un quai de Liverpool, le dernier des Claviers-Grandchamp, par un soir brumeux, « représente vraiment « l'Emigré », celui qui n'est plus ni de son pays, ni de son temps, qui incarne la mélancolie d'une caste vaincue dont la France n'emploie pas les représentants — exemplaires d'une sélection fixée et supérieure. — qu'elle paralyse par la persécution, qu'elle dégrade par l'oisiveté, qu'elle ruine par ses lois sur les héritages ».

Telle est la thèse (si j'ose employer ce vilain mot) du roman ; on peut la discuter, trouver même une multitude d'arguments et d'exemples pour la réfuter ; on doit convenir qu'elle est développée

avec une éloquence, une foi, une sincérité admirables. Ceux mêmes qu'elle irritera le plus ne pourront en tout cas échapper à la séduction du roman lui-même qui, dépouillé de toutes ses tendances, reste une œuvre extrêmement émouvante dont les pathétiques épisodes sont contés par M. Paul Bourget avec une inégalable maîtrise.

ALBERT-ÉMILE SOREL

Les Sentiers de l'amour.

M. Albert-Emile Sorel nous convie à le suivre à travers les *Sentiers de l'amour*. Ils sont parfois bien difficiles et bien lointains, se compliquent en des labyrinthes presque inextricables, ces sentiers ; mais, au prix de beaucoup de souffrances et d'un peu de sincérité, deux êtres marqués par le destin pour un mutuel et durable amour finissent bien par s'y retrouver. Telle est à peu près l'idée qui ressort du joli roman où M. Albert-Émile Sorel nous conte l'histoire de M. de Chavray et de sa tendre épouse, Pauline, — ménage désuni par la faute du mari, que ses succès d'« homme à femmes » ont gonflé de masculine vanité. A la suite d'un drame où périt un jeune amoureux à la Werther, le mari revient à son irréprochable épouse par

le classique chemin de la jalousie, et le roman se termine dans la douceur des réconciliations définitives et des durables amours. Tout cela est conté par M. Albert-Émile Sorel avec beaucoup d'émotion, de ferveur et de finesse. C'est un roman tout à la fois très sincère et très adroit, et la carrière de cet écrivain, dont nous saluâmes il y a à peine deux ans un livre de début, *Pour l'enfant*, s'affirme très brillante et très féconde.

JULES CLARETIE

Le Mariage d'Agnès.

L'« histoire d'amour et de théâtre », que M. Jules Claretie a publié sous le titre *le Mariage d'Agnès*, était attendue depuis longtemps. Il y a tout près de deux ans déjà que l'éminent académicien nous écrivait : « J'aurais pourtant voulu achever cet été un roman commencé depuis des années et dont le cadre est la Comédie-Française pendant le siège de 1870-1871. Les comédiennes devinrent, en ces jours sombres, ambulancières et sœurs de charité. Il y a là une page touchante et que je veux écrire. »

Cette page touchante — enfin écrite ! — je l'ai lue tout d'une traite avec cette émotion qui étreint

les hommes de ma génération lorsqu'on leur parle de cette tragique épopée, qu'ils ne connurent point, et dont le souvenir cependant éveille dans leur cœur des échos si douloureux.

Avec infiniment d'art, de puissance et de vérité, M. Claretie évoque cette histoire que Paris vécut avec tant de vaillance, de fermeté et aussi d'insouciance et de gaieté puérile, — « du Paul de Kock revu par Shakspeare ». Son livre n'est point pourtant une œuvre historique. « Il y a du rêve dans ces récits, de la fiction dans ces douleurs ou ces espérances évoquées. » C'est un roman qui se déroule dans le cadre de la Comédie-Française transformée en ambulance, où des centaines de blessés furent soignés avec un dévouement admirable par des infirmières qui s'appelaient : Madeleine Brohan, Marie Favart, Clémentine Jouassin, où délicatement les doigts blancs de Célimène ou d'Iphigénie, de la Marianne de Musset ou de l'Henriette de Molière, manièrent la charpie.

Des silhouettes délicatement tracées passent rapidement dans ce décor, et l'on ne saurait rien imaginer de plus poignant et de plus humain que cette terrible histoire de huit mois, vécue en compagnie des gens de théâtre qui surent vibrer, souffrir, pleurer et mourir pour de bon : on sent intensément combien tout cela est sincère et vrai, plus vrai que l'histoire même, « puisque le livre incarne en ses personnages tant d'idées, de pensées, de souvenirs communs à tous les Français qui avaient

l'âge d'homme, ou qui grandissaient, adolescents, à l'heure où l'on tuait tant d'hommes ».

Et je n'ai rien dit du roman lui-même, de l'aventure d'André Morère — le tragédien héroïque — et de Simone Aubry — la petite Agnès idéale, — fiancés dans une radieuse journée de juillet où le Conservatoire consacra leur double triomphe, et mariés tragiquement six mois après dans l'ambulance du Théâtre-Français où le jeune tragédien est ramené mourant du champ de bataille de Buzenval; cette aventure de passion, de grâce et de tendresse est animée par la figure si émouvante de la bonne maman Morère, de Dornoy — le peintre — du vicomte de Janillac et aussi de notre vieil ami Brichanteau, toujours théâtral, grandiloquent, sincère et délicieux.

Tout cela est pittoresque, attachant, émouvant au suprême degré, et M. Jules Claretie a écrit là un très beau roman d'une noble et généreuse inspiration et qui figurera parmi les meilleurs de son œuvre si considérable.

HISTOIRE, PHILOSOPHIE, DIVERS

ANDRÉ DREUX

Les Dernières Années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron (1874-1877).

Ce volume fait suite aux mémoires publiés l'an dernier sous le titre : *Mon ambassade en Allemagne* (1872-1873), et dont le retentissement avait été si considérable. Il fut écrit par M. Dreux d'après de nombreux documents laissés par M. de Gontaut-Biron, — documents inédits pour la plupart, notes au jour le jour rédigées sur des feuilles volantes, minutes ou copies au net d'un certain nombre de dépêches officielles, originaux de lettres personnelles qu'il reçut, copies de lettres particulières communiquées par le ministre à M. de Gontaut-Biron. Ce volume nous montre encore les difficul-

tés et les amertumes inséparables de la tâche de l'ambassadeur français; on y voit les traitements que, depuis le printemps de 1875, M. de Gontaut-Biron eut à subir de la part du Chancelier. Il y a là des pages vraiment formidables et douloureuses, il y en a de touchantes aussi, notamment celles où sont relatées les attentions délicates du vieil empereur à qui, le jour du départ de notre ambassadeur, lui rendit l'hommage le plus émouvant et le plus affectueux. L'ambassadeur avait fait, pendant ces six douloureuses années, de bonne et noble besogne pour son pays ; il importait d'en conserver le souvenir et de faire connaître au lecteur français — qui ne sera jamais trop informé de l'histoire franco-allemande — « toutes les qualités mises en œuvre par ce diplomate français pour réussir dans une des tâches les plus délicates qu'un homme ait jamais pu entreprendre par dévouement à son pays ».

DE MARCÈRE

L'Assemblée Nationale de 1871.

Après l'histoire extérieure de cette période si difficile et si tragique, voici son histoire intérieure: c'est celle de l'*Assemblée nationale de* 1871, que

M. de Marcère poursuit en un volume consacré à la « Présidence du maréchal de Mac-Mahon ». Cette deuxième partie de l'œuvre de M. de Marcère va jusqu'à l'expiration des pouvoirs de l'Assemblée nationale, c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre 1875; la troisième ira jusqu'à l'élévation de M. J. Grévy à la Présidence de la République. « Ce dernier événement marque, nous dit l'auteur, la fin de la République conservatrice et libérale. A partir de ce jour, elle change de caractère. Je m'arrête là. »

Dans le présent volume, M. de Marcère nous raconte les tentatives de restauration monarchique, les négociations avec le comte de Chambord, le septennat et le vote des lois constitutionnelles et nous rapporte une multitude de détails qui intéressent la grande et la petite histoire : le procès de Bazaine, la réception de Jules Ferry et de Littré dans la franc-maçonnerie, l'élection des inamovibles, que sais-je encore! Il y a là une mine féconde de documents pleins d'intérêt, recueillis par quelqu'un qui les vécut et qui est doué d'une excellente mémoire; ainsi, ceux qui aiment l'histoire trouveront plaisir et profit à lire ce livre, même s'ils ne partagent pas les opinions de M. de Marcère qui — nous dit-il — a voulu être et a été en réalité tout à fait impartial, mais ne songe point à dissimuler sa réprobation pour la politique actuelle et la joie qu'il a à se plonger dans un passé à jamais regrettable ; « comme on se rappelle les jours heureux d'une personne aimée, qui était atteinte, sans qu'on

s'en doutât, d'un mal incurable, ainsi il fait revivre un temps où la société politique paraissait encore saine, quoiqu'elle eût en elle un germe de mort ».

EUGÈNE WELVERT

Lendemains révolutionnaires.

LES RÉGICIDES

Voici une étude historique qui n'avait point, je crois, été tentée encore et d'où se dégage une très piquante et tout à la fois très attristante leçon de philosophie. M. Eugène Welvert s'est avisé, en effet, de rechercher quelle fut, pendant les années qui suivirent la Révolution française, la tenue morale des régicides : elle ne fut pas brillante, avouons-le, et ces grands justiciers furent assez piètres lorsque le vent eut tourné. Parmi les « votants » en question, il en est pourtant qui ont accepté leur responsabilité de sang-froid, « sachant ce qu'ils faisaient et le faisant d'un geste ferme et résolu ; ceux-là, les « géants », tombés presque tous dans la lutte, n'ont pas eu le temps de donner leur mesure ; l'échafaud garde le secret de leur destinée ténébreuse ». Donc, que le bénéfice du doute profite à ceux-là, mais les autres ? Ah ! les autres ! « Pris

en masse, le sentiment qui les domine, il faut bien le reconnaître, c'est la peur; dès le procès et pour eux-mêmes, ils ont eu peur de Marat, des tribuns et des faubourgs »: la peur toujours les domina; c'est elle qui leur arracha le verdict de mort, c'est elle qui les réunit contre Robespierre, c'est elle qui les fait thermidoriens.

Cette peur constante, vous pensez si elle les suit sous Napoléon, si elle les aplatit sous Louis XVIII. Alors commence « ce lamentable défilé de suppliants qui, pour éviter ou abréger le châtiment, demandent pardon à Dieu et au Roi de ce qu'ils appellent maintenant leurs erreurs ou leurs crimes; les amendes honorables, les restrictions solennelles abondent, c'est à qui témoignera la plus vive douleur et le plus sincère repentir d'avoir voté la mort de Louis XVI ». Tout cela n'est pas d'une noblesse excessive, mais disons-le tout bas: c'est très humain, et sachons gré à M. Eugène Welvert qui nous restitue en des pages vivantes et pittoresques un choix très copieux, très amusant, très émouvant de ces régicides repentis, de n'avoir point abusé des grands mots pour stigmatiser leur conduite: ce furent des hommes, de simples hommes, que leur destinée appela à jouer un rôle dans une épopée où il aurait fallu être héros, demi-dieu...

DOCTEUR CHARLES RICHET

Le Passé de la guerre et l'Avenir de la paix.

Sous ce titre significatif de confiance et d'espérance, M. le docteur Charles Richet, professeur à l'Université de Paris, nous donne un beau livre d'une très philosophique ordonnance, qui se divise en deux parties : 1° « La guerre est un mal » ; 2° « La paix est possible ».

Dans la première partie, l'auteur établit sans peine, et en semblant s'excuser d'enfoncer des portes ouvertes, les maux de la guerre, maux moraux et matériels ; il nous dit la somme de douleurs et de détresses qu'elle représente, il évalue le poids écrasant des budgets de guerre, puis, entrant dans le vif du débat, il réfute toutes les objections des amis de la guerre. Cette longue réfutation d'arguments qui semblent parfois très forts est tout à fait remarquable ; M. Richet y a mis une passion, un enthousiasme et une science admirables, il y a mis aussi une louable mesure en s'abstenant de la fâcheuse formule : « Sois pacifique ou je te tue ! »

Dans la seconde partie, M. Richet se posant cette question : « L'abolition de la guerre est-elle une chimère ? » croit pouvoir répondre hardiment que non, et conclut en ces termes : « Depuis six mille

ans, dit-il, les sociétés ont vécu pour la guerre, depuis six mille ans les hommes ont prodigué à la guerre toutes les ressources de leur intelligence, de leur énergie et de leur labeur ; la science n'a eu que des restes. Les temps sont mûrs, il faut désormais que les hommes donnent à la science tout ce qu'ils ont donné jusqu'ici à la guerre. »

DE LAUNAY

L'Or dans le monde.

La morale qui ressort de ce livre est que « la question de l'or domine tous les problèmes de la vie » ; les moralistes s'en doutaient, mais M. de Launay n'est point un moraliste, c'est un savant, il ne nous parle dans son étude que de géologie, d'extraction et d'économie politique.

Tout cela est austère, mais ce diable de métal exerce sur notre esprit une telle fascination que rien de ce qui le concerne ne nous laisse indifférent et que nous suivons avec infiniment d'intérêt le travail de M. de Launay qui, étant « allé chercher l'or où il se trouve, c'est-à dire dans la terre », essaye de résoudre le problème de la teneur en or moyenne que peuvent présenter les continents et les mers, étudie la répartition géographique de l'or

dans le passé, dans le présent et même dans l'avenir, expose les perfectionnements récents apportés à l'industrie de l'extraction et les conséquences économiques qu'il en faut attendre, aborde la question si délicate des fluctuations dans le pouvoir d'achat de l'or, et enfin étudie les résultats financiers, économiques et sociaux que peut entraîner ce flot d'or épanché par les mines à raison de deux milliards par an pendant quinze ou vingt ans.

Très documenté, très savant et très clair tout à la fois, ce livre présente un vif intérêt, non seulement pour les spécialistes mais pour les profanes qui aiment toujours à jongler par la pensée avec des millions.

MEMENTO DU MOIS DE JUIN

ROMANS

Besnard (Paul). — *La Pierre de jade*, contes fantastiques.
Bovet (Mme Marie-Anne de). — *La Repentie.*
Chabrol (Albérich). — *La Peur d'aimer.*
Chousky (Myriem de). — *La Brabina*, paru dans la « Bibliothèque de romans pour les jeunes filles ».
Corrard (Pierre). — *Les Facéties d'un sage*, où l'auteur a mêlé agréablement beaucoup de folie avec beaucoup de vérité.
Diémer (Marie). — *Maître Josias*, « conte du vieux Strasbourg ».
Doyle (Conan). — *Le Capitaine de « l'Etoile Polaire »*. « Extrait du Journal étrange de John Mac Alister Rag, étudiant en

médecine. » traduction de M. François de Gail. C'est une série de nouvelles fantastiques, divertissantes ou tragiques, comme celles du Capitaine de l'Etoile-Polaire et de sa disparition mystérieuse, de « l'Anneau de Thotha » qui conduit son possesseur à la vie éternelle, ou encore « l'Amnésie de John Huxford ». Il y a dans tout cela une imagination débordante qui ravit le lecteur et l'emporte pour quelques heures dans les heureux domaines de la fantaisie et de l'irréel, sans lui infliger, d'ailleurs, le moindre trouble ou le moindre malaise, ce qui n'est pas à dédaigner.

Duplay (Maurice). — *Le Délire*, un roman d'amour bien fait pour vous donner la peur de l'amour, livre terrible où, sans ménagements, avec une véhémente et entraînante émotion, l'auteur nous dit l'effroyable folie où l'amour entraîne « les plus nobles représentants de notre pauvre espèce humaine ».

Forthuny (Pascal). — *Amours d'Allemagne : Frieda.*

Franciade (Marquis de). — *La Cabine* 27, « contes fantasques ».

Frejac (Ed. de). — *Sous le soleil d'Afrique*, un livre préfacé par Mme Jean Bertheroy.

Hornung (W.). — *Un Cambrioleur amateur : Raffles.* Traduction.

Kæser (Isabelle). — *L'Eclair dans la voile*, nouvelles.

Kipling (Rudyard). — *Simples Contes des Collines*, traduction d'Albert Savine.

La Hire (Jean de). — *Les Amours de la Reine.*

La Vaudère (Jane de). — *Le Rêve de Mysès*, « roman de mœurs antiques et d'amour ».

Lefebvre (Raoul). — *En panne*, nouvelles.

Mahalin (Paul). — *Les Sergents de la Rochelle.*

Maizeroy (René). — *Mme Gilberte, 22, poste-restante.*

Mary (André). — *Les Profondeurs de la forêt.*

Maryan. — *Le Secret du mari*, paru dans la « Bibliothèque des mères de famille ».

Motta (Luigi). — *L'Océan de feu*, « grand roman d'aventures ».

Rabusson (Henri). — *Le Grief secret*, un de ces drames intimes, drame d'amour, de passion et d'honneur que le brillant romancier excelle à conter et dans lequel il a déployé ses remarquables qualités d'émotion et de vérité.

Romeuf (Louis de). — *L'Aile brisée*, « roman contemporain ».

Rydberg (Victor). — *Singoalla.*

Valver (Guy). — *La Duchesse de Cordoba.*

Vibert (Paul-Théodore). — *Pour lire en ballon*, nouvelles sentimentales.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Albert (François). — V. Albert Bayet.

Bardoux (Jacques). — *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine, les Crises politiques, Protectionnisme et Radicalisme.*

Baschet (Jacques). — *Histoire de la peinture, Ecole française* (des origines au dix-huitième siècle): un petit volume tout à fait séduisant et clair, que ne dépare aucune prétention et qui constitue une œuvre tout à fait précieuse de vulgarisation artistique.

Bayet (Albert) et (François) Albert. — *Les Écrivains politiques du dix-neuvième siècle*, « extraits, avec une introduction et des notes ».

Binet (Alfred) et le docteur Th. Simon. — *Les Enfants anormaux*, un « guide pour l'admission des enfants anormaux dans les classes de perfectionnement », dont M. Léon Bourgeois souligne l'intérêt : « Le devoir de justice — dit-il, — à l'égard de ces malheureux que la nature a si mal armés pour la vie, n'a pas encore trouvé une formule à la fois assez large et assez précise » ; aussi faut-il savoir gré à « ceux qui ont su poser avec clarté la question et chercher la méthode scientifique pour la résoudre pratiquement ».

Bois (Jules). — *Le Monde invisible*, un livre qui nous prépare aux conclusions philosophiques de l'écrivain, et qui, avec sa pénétrante étude de l'occultisme, du luciférisme, du satanisme, des « marchands d'espoirs » — devins, chiromanciens, somnambules, — du spiritisme, du magnétisme, de l'hypnose et de l'hystérie, constitue, suivant la parole de Sully-Prudhomme, le meilleur garde-fou posé au bord de l'obscur abîme appelé l'Au-Delà, sur la frontière du monde terrestre et de l'infini où il plonge par toutes ses racines à la fois physiques et psychiques.

Boland (Henri). — *Nouveaux Zigzags en France*. L'auteur nous promène en des pages tout à fait charmantes dans la verte Normandie ; sur la Côte d'Azur brûlée de soleil ; dans l'île de Noirmoutiers, sur les rivages du golfe de Gascogne ; dans la Bretagne mélancolique et dans la Corse parfumée.

Bouchor (Maurice). — *Chants pour la jeunesse*, troisième série.

Bourgain (Mme). — *Gréard*, un beau livre où nous est restituée la grande figure d'un moraliste éducateur.

Bourgin (Georges). — *Histoire de la Commune*, parue dans la Bibliothèque socialiste.

Bovet (Mme Marie-Anne de). — *En Écosse*, une séduisante excursion.

Bureau (Paul). — *La Crise morale des temps nouveaux*, un très sérieux et très courageux livre, où l'auteur constate le fléchissement de la moralité dans notre pays et s'inquiète de voir la vie sociale se désagréger, se décomposer et se dissoudre. Après avoir dressé le bilan de l'immoralité, il étudie ses causes et cherchant le remède croit le trouver « dans l'observation analytique de la mentalité et de la vie des hommes que l'opinion publique considère, sans conteste, comme les bons citoyens de la cité moderne ». Cette rapide analyse ne peut donner qu'une idée très lointaine de l'ampleur et de la force de ce livre, qui représente plus de dix ans de labeur et de réflexion et d'où ressort cette haute, forte et nécessaire leçon : qu'il faut rendre au peuple de France, avec des raisons profondes de vivre, une doctrine morale appropriée à ses besoins nouveaux.

Butaron (Docteur P.). — *Dix ans dans les bagnes militaires*.

Claudel (Paul). — *Art poétique*.

Constant (Benjamin). — *Le Cahier Rouge*, publié par L. Constant de Rebecque. On a dit déjà l'intérêt de ces souvenirs intimes, de ces confessions de jeunesse, où Benjamin Constant « enfant et adolescent raconté, critiqué, jugé par lui-même, parvenu à l'âge mûr semble plus apte à faire comprendre son véritable caractère et à expliquer les contradictions de sa vie que tous les essais de psychologie dont il a été l'objet ».

Desdevises du Dézert (G.). — *L'Église et l'État en France*. Ce livre est le tome Ier de l'ouvrage et va de l'édit de Nantes jusqu'au Consulat.

Dubuc (Edouard). — *Socialisme et Liberté*, une étude sociologique

où l'auteur s'efforce de nous montrer combien ces deux termes sont inconciliables.

Duruy (Georges). — *École et Patrie.*

Fabrice (Delphi). — *L'Opium à Paris.*

Faguet (Emile). — *Propos littéraires.*

Franqueville (Comte de). — *Histoires de Bourbilly.*

Ginisty (Paul). — *Mémoires d'une danseuse de corde* : *Madame Saqui* (1786-1866), un très curieux et très piquant ouvrage.

— *Mémoires d'anonymes et d'inconnus*, récits d'histoire.

Glaser (P.-E.). — *Le Mouvement littéraire*, 1906. (Petites chroniques des lettres). Préface de Jules Claretie.

Gregh (Mme Fernand). — *Jeunesse*, un recueil de poèmes dont je tiens à dire la grâce délicate et profonde ; c'est l'œuvre d'un vrai poète, et grâce à elle le nom de Fernand Gregh sera désormais deux fois cher aux amis de la Muse.

Hansen (Norman). — *Toumân ou le Cœur de la Russie*, récits d'après la guerre, dont M. Bazalgette nous offre la traduction.

Haussonville (Comte d'). — *A l'Académie française et autour de l'Académie*, quelques discours prononcés à l'Académie française et un certain nombre d'articles dont les principaux ont pour sujet les ouvrages de quelques-uns de ses confrères. Ce sont là des pages écrites dans un beau langage et animées d'un noble esprit, il importait de leur épargner cet oubli qui menace les feuillets dispersés, et les amis des bonnes lettres sauront gré à M. le comte d'Haussonville de les avoir réunies en ce volume.

Henriet (Frédéric). — *Étienne Moreau-Nélaton.* Notes intimes.

Launay (de). — *La Bulgarie d'hier et de demain*, un très pittoresque et très joli ouvrage.

Lenotre (G.). — *La Fille de Louis XVI*, un passionnant volume publié dans la Collection des mémoires et souvenirs sur la Révolution.

Luchaire (Achille). — *Innocent III et la question d'Orient*, un livre où l'éminent membre de l'Institut poursuit ses belles études sur la personnalité puissante qui a fondé la domination politique et territoriale des Papes.

Maréchal (Christian). — *Lamennais et Lamartine*, un très consciencieux et très précieux travail où l'auteur prétend établir

que Lamennais fut le directeur de conscience religieuse, philosophique, politique et sociale de Lamartine.

Marigny (Mme de). — *Paris en 1814*, journal inédit, préfacé par M. Henry Houssaye.

Michaut. — *La « Bérénice » de Racine.*

Monnier (Philippe). — *Venise au dix-huitième siècle.*

Nicoullaud (Charles). — *Mémoires de la Comtesse de Boigne, née d'Osmond*, d'après le manuscrit original. Ces curieux et piquants « récits d'une tante » sont vraiment d'un attrait délicieux et ils nous donnent, en des anecdotes piquantes et en des récits captivants, des renseignements tout à fait précieux sur une foule de figures, telles que celles du roi Victor-Emmanuel Ier, de la reine Charlotte, de la princesse Charlotte de Galles, du duc Decazes et de M. de Blacas, et de tant d'autres.

Osmont (Anne). — *Nocturnes* (1902-1906).

Palat (Colonel). — *La Stratégie de Moltke en* 1870.

Pirro (André). — *L'Esthétique de Jean-Sébastien Bach.*

Poirier (Jules). — *L'Officier, le Haut Commandement et ses Aides, en Allemagne* : il y a là des méthodes à étudier, des exemples à méditer, des comparaisons souvent un peu pénibles, mais d'autant plus nécessaires à faire...

Richardin (Edmond). — *L'Art du bien manger*, que l'auteur nous dit en de savoureux croquis gastronomiques, en des recettes qui font venir l'eau à la bouche, en des souvenirs, des récits et des citations de toutes sortes.

Sacher-Masoch (Mme Wanda de). — *Confession de ma vie.*

Simon (Docteur Th.). — V. Alfred Binet.

Théophile. — « Collection des plus belles pages ». Notice de Remy de Gourmont.

Toudouze (Georges). — *Henri Rivière*, « le peintre et l'imagier ».

Vandal (Comte Albert). — *L'Avènement de Bonaparte*, la République consulaire.

Vivien (Commandant). — *Souvenirs de ma vie militaire* (1792-1822) ; sous ce titre M. le commandant Martin publie un choix des notes et souvenirs qu'écrivit le commandant Vivien lorsqu'il fut mis à la retraite. Cette carrière militaire de trente années ne fut pas exceptionnellement brillante, puisque Vivien, enrôlé comme volontaire en 92, fut retraité comme chef de bataillon : elle n'en fourmille pas moins

d'épisodes tout à fait curieux et émouvants que Vivien sut observer et raconter avec beaucoup de saveur, d'esprit et de vigueur. C'est un volume tout à fait intéressant et qui figurera en bonne place dans la prodigieuse bibliothèque de Mémoires que nous ont léguée les soldats de la Révolution et de l'Empire.

JUILLET

LES ROMANS

GABRIEL HAUTEMER

Petite Mousmé.

L'héroïne de ce roman est une *Petite Mousmé* japonaise qui répond au joli nom de « Clarté ». C'est une très simple, très touchante histoire d'amour et de mort. La « petite mousmé » amenée à Saïgon fut aimée par le lieutenant de vaisseau Roger d'Aiguesvives, elle se donna à lui, elle l'aima profondément et ne put survivre au déchirement de la séparation.

Cette histoire d'Extrême-Orient pourrait se passer aussi bien sur les bords de la Seine, car

ainsi que le dit le proverbe japonais placé en épigraphe : « les coutumes changent avec les pays, le cœur de l'homme reste le même ». Mais ce qui donne précisément à cette touchante histoire un attrait particulier, c'est la grâce et la splendeur du cadre dans lequel elle se déroule et que M. Gabriel Hautemer évoque en des pages tout à fait remarquables et faites pour séduire « ceux qui aiment le Japon : le pays des sites merveilleux, des hommes braves, des femmes charmantes ».

LÉON BARRACAND

Le Cheval blanc.

J'éprouve toujours un très vif plaisir à voir exalter dans un roman des idées de noblesse, de générosité et d'honneur et je n'hésite pas — au risque parfois de leur déplaire — à louer les romanciers qui cultivent dans leurs livres ces « fleurs bleues », devenues plus rares encore dans le roman que dans la vie.

Le *Cheval blanc* est un de ces romans qui vous font voir notre pauvre humanité sous un jour meilleur ! L'aventure qui se déroule dans le cadre pittoresque de l'auberge du « Cheval blanc » met aux prises deux hommes, le lieutenant Lemarsy et

Pierre Lauzière, et une femme, Edmée, qui sont tous les trois des êtres d'élection au cœur loyal et tendre, prêts à tous les dévouements, à tous les héroïsmes, et si le roman se termine « bien » par le mariage des deux êtres qui s'aiment vraiment et le sacrifice du fiancé moins aimé, c'est que vraiment il fallait qu'il en fût ainsi, car les héros ont fait contre leur bonheur, contre leur amour tout ce qui dépendait d'eux pour respecter la parole donnée et c'est d'un sacrifice volontaire qu'ils tiennent leur bonheur. Ce roman, très simplement écrit, est tout à fait émouvant et d'un intérêt qui ne se dément pas.

FRANÇOIS DE NION

Notre Chair.

Très curieux, très passionné, très émouvant, le roman, que M. François de Nion publie sous ce titre, pose un problème singulièrement délicat. troublant à résoudre et bien difficile, même, à exposer ici. Ce problème c'est celui de la recherche de la paternité dans un cas tout à fait spécial : celui où la mère elle-même n'est pas très fixée, et où le mari et l'amant ont tous deux d'excellentes raisons pour croire à leur paternité.

De ce cas, M. François de Nion a tiré un véri-

table drame tout à fait angoissant, et qu'il a mené jusqu'à son dénouement, très ingénieux et très moral, avec une rare maîtrise.

J'ai beaucoup aimé aussi la courte nouvelle qui suit ce roman et dans laquelle un « officier républicain » nous raconte en belles phrases empanachées un épisode émouvant et curieux de l'épopée napoléonienne au moment où Bonaparte quitte l'Egypte et voit la France entière saluer le *Soleil de Brumaire*.

EUGÈNE JOLICLERC

Les Enchaînés.

J'ai eu plusieurs fois, en ces dernières années, l'occasion de prononcer le nom de M. Joliclerc qui nous a donné des œuvres tout à fait agréables comme *Demi-Maîtresses*, fort émouvantes comme l'*Aimée* — pour ne citer que ces deux livres — et qui témoignent de très curieuses et très intéressantes qualités. Ces qualités s'affirment brillamment dans le roman nouveau où il nous conte l'étonnante et douloureuse aventure de Bernard Surville, officier de marine, marié par une déplorable erreur à la voluptueuse Italienne Assunta, alors qu'il aima toujours Nelly Moranges, une jeune fille connue pendant l'adolescence. Tout

pourrait s'arranger, car un heureux divorce le libère de sa femme, et il peut épouser Nelly, mais cet homme infortuné est « enchaîné » — enchaîné à son navire, enchaîné à son destin — il disparaît au cours d'un naufrage, et sa femme, réputée veuve, épouse un autre de ses camarades d'enfance : mais Bernard n'était pas mort, il se faisait simplement soigner et dorloter aux Antipodes par une bonne petite Océanienne ; revenu, au bout de cinq ans pour voir sa femme mariée à un autre, il ne peut supporter ce coup du sort et se jette du haut d'une falaise.

Tel est ce roman dont M. Joliclerc nous dit la signification dans une épigraphe empruntée au livre de Job : « La tentation est la vie de l'homme sur la terre. » Le public prendra plaisir à ce drame émouvant, pathétique et mouvementé à souhait et dont cette analyse rapide ne saurait — on s'en doute — donner qu'une idée fort incomplète.

BRADA

Les Amantes.

Recueil de nouvelles qui, toutes, ont pour héroïne une femme, une amante : vieilles idoles ou jeunes triomphantes, tristes ou joyeuses, adulées ou abandonnées, ce sont toujours des femmes, toutes les

femmes, l'éternel féminin, que cette très curieuse et très distinguée femme de lettres fait défiler sous nos yeux ; elles sont, en somme, peintes « par elles-mêmes » ou par l'une d'entre elles, ce qui revient au même, et elles sont peintes, je vous prie de le croire, sans aucune sévérité,

Brada, qui a infiniment de malice et d'esprit, juge inutile d'égratigner ses héroïnes, et c'est contre « ces messieurs » qu'elle s'escrime. Entre nous, elle a bien raison, car « les hommes se défendent — comme on dit — presque toujours entre eux », il est bon de temps en temps qu'une femme n'emploie pas son talent à attaquer les femmes. J'ajoute que toutes ces nouvelles, d'une grâce parfois un peu pimentée, sont tout à fait émouvantes et jolies.

CAMILLE LEMONNIER

Quand j'étais homme ; Cahier d'une femme.

Quand j'étais homme — Cahier d'une femme indique en une ligne le sujet, l'audacieux sujet de ce roman : c'est l'histoire d'une jeune fille jetée dans la vie et qui, instruite par de dures expériences, des périls et des hontes auquels l'expose son sexe dans l'âpre lutte pour le travail et pour la vie, prend héroïquement son parti et décrète qu'elle sera un homme et que sous les habits masculins

elle cherchera à gagner cette part de travail, de fortune et de dignité que notre société mesure si chichement à la femme.

A travers mille difficultés, mille angoisses, mille périls, elle y réussit magistralement ; mais, une fois qu'elle est parvenue au succès, à la fortune, à la tranquillité, un instinct impérieux lui dit qu'elle n'aura pas rempli sa destinée tant que, femme, elle n'aura point été mère, et, avec une tranquille audace et un serein mépris pour ce sexe fort qui n'aura passé qu'une minute à travers sa vie, elle s'offre — si j'ose dire — cette maternité souhaitée.

Cette brutale et rapide analyse est faite pour souligner l'audace et le péril du livre. Pour le traiter, M. Camille Lemonnier a déployé toutes les ressources de son âpre et beau talent. Palpitant de vérité et de vie, avec ses types d'une si forte humanité, avec ses tableaux parfois terriblement osés mais si prodigieusement exacts de la petite et de la grande vie parisienne, c'est vraiment un très remarquable livre, l'un des plus beaux — l'un des plus audacieux aussi — qu'ait écrits Camille Lemonnier.

DANIEL LESUEUR

Madame l'Ambassadrice.

Madame l'Ambassadrice est la « suite et fin » de ce « Calvaire de femme » dont le premier volume

avait paru il y a quelques semaines sous le titre *le Fils de l'amant*. Dans *Madame l'Ambassadrice* nous assistons au dénouement du drame, du mélodrame, dont Mme Daniel Lesueur a si ingénieusement noué les fils et enchevêtré les pathétiques péripéties, et nous voyons, comme il convient, le crime puni, la vertu récompensée et l'innocence sauvée. Mais après quelles luttes, quelles difficultés, quels drames, quelles intrigues! C'est dans le noble cadre de la Ville éternelle que Solange d'Herquancy, « Madame l'Ambassadrice », poursuit son enquête sur l'enlèvement de son fils et l'assassinat de son amant; dans ses recherches elle est puissamment aidée par un nouveau personnage qui entre en scène comme le *deus ex machina*, — le prince de Trani, — grâce à qui la mère infortunée retrouve son enfant, grâce à qui éclate l'innocence d'un amoureux injustement soupçonné qui peut enfin épouser l'objet de son amour. Voilà pour la vertu! Quant au crime, il a lui aussi son salaire : la ténébreuse Claudia, — princesse de Trani, — coupable ou inspiratrice de tous les crimes auxquels nous assistâmes, meurt de la façon la plus tragique, et le comte d'Herquancy, dont l'atroce et odieuse vengeance est au début du drame, est tué en duel par le prince de Trani.

Cette rapide analyse ne saurait prétendre à donner une idée, même lointaine, de cette ténébreuse et formidable histoire; il est évident que c'est là du pur mélodrame, mais il y a mélo et

mélo, et celui de Mme Daniel Lesueur est de qualité tout à fait supérieure; pour le sens du pathétique, de l'émotion, de la terreur, pour la science de la charpente, elle en remontrerait aux plus fameux des professionnels qui firent la fortune de l'Ambigu; en outre, elle a su, comme toujours, garder dans le tumulte de ce roman-feuilleton la belle tenue littéraire qui a fait sa renommée, et ainsi elle a réussi à passionner la foule sans rien abdiquer de sa personnalité de romancier délicat et lettré.

MAURICE LEBLANC

Arsène Lupin, « gentleman cambrioleur ».

Arsène Lupin, « gentleman cambrioleur » : ce nom est dès maintenant entré dans la légende, sa renommée s'est répandue à travers le monde avec une foudroyante rapidité, trois cent mille familles se sont passionnées déjà au récit fantastique des exploits de ce héros, et le roman de M. Maurice Leblanc, paru dans *Je sais tout*, était célèbre bien avant sa publication en volume.

Ce volume apporte pourtant une consécration suprême à la gloire de cet admirable cambrioleur, et, sans avoir la prétention de rien ajouter à cette gloire, je veux en dire un mot, ne fût-ce que pour

me rappeler les heures étonnantes vécues en compagnie de cet admirable bandit.

Il est vraiment délicieux, cet Arsène Lupin, et M. Maurice Leblanc a doté là notre littérature d'un type qui, suivant l'heureuse expression de M. Jules Claretie, restera dans l'avenir « aussi vivant que les vivants ». Grâces soient rendues à M. Maurice Leblanc, nous n'avons plus rien à envier à l'Angleterre : elle a Sherlock Holmes — le policier génial — nous possédons « Arsène Lupin », gentilhomme cambrioleur, filou prodigieux, d'une dextérité sans pareille, d'une incomparable culture artistique, d'une science psychologique très fine, qui élève le vol à la hauteur d'un art si parfait et si complet que, vraiment, on ne songe plus à plaindre les victimes, occupé que l'on est à admirer passionnément le voleur.

Il a d'ailleurs d'exquises délicatesses et d'émouvantes générosités, ce voleur ! il choisit ses victimes — comme aussi les objets qu'il leur dérobe, laissant de côté ceux dont le style peut être sujet à caution, — et il est à l'occasion redresseur de torts et champion de la justice supérieure. Il est surtout prodigieusement amusant, d'une souplesse, d'une ingéniosité, d'une prestesse miraculeuses ; dans toutes ces histoires dont il est le héros attendu, vous le voyez paraître au moment où il vous semblait impossible qu'il pût arriver, chacune de ses aventures vous tient haletant, jusqu'au dernier mot de la dernière ligne, et je serais, pour mon compte, bien

embarrassé de procéder au choix que propose à la dernière page de ce livre l'ingénieux éditeur qui a saisi au vol l'occasion d'organiser un concours « Arsène Lupin ». J'ai pris trop de plaisir à lire toutes ces histoires pour consentir à en sacrifier aucune, même dans l'espoir d'être lauréat d'un concours

---

LOUIS DE CHAUVIGNY

Les Souliers des morts.

C'est l'histoire touchante, curieuse, étrange, de deux hommes unis par les liens d'une très sincère et très noble affection, épris tous deux d'idéal et de beauté morale, mais conquis à des doctrines diamétralement opposées : tandis que l'un, le gentilhomme Courtangis, se sent attiré par une force irrésistible vers le peuple et vers la démocratie, son ami Monestrol, en opposition avec toutes ses origines, est poussé vers le dogme catholique. Et c'est dans l'histoire de la lutte que ces deux hommes ont à soutenir contre leur passé, que réside le thème pathétique de ce roman, éclairé par une belle et émouvante aventure d'amour.

Dans cette œuvre étrange et attirante, M. Louis de Chauvigny a voulu développer une thèse d'ailleurs assez contestable, qu'il résume au cours de sa

préface : « Après avoir perdu leurs signes ancestraux, dit-il, ils — les héros du livre — ont erré, dépaysés, dans leurs nouveaux symboles, un peu comme, sur une terre étrangère, des exilés que plus rien n'attache, détournés inconsciemment, fatalement, de leurs voies propres par ces souliers des morts dont on s'était flatté de les munir pour la route. »

Cette thèse contestable, l'auteur la développe en un fort beau langage, très clair, très littéraire, exempt d'emphase, et son roman, pris en soi, dépouillé de toute tendance, est très attachant ; c'est l'œuvre d'un véritable romancier.

PIERRE DE QUERLON

La Boule de vermeil.

M. Jacques des Gachons, poursuivant son œuvre de piété fraternelle, nous a offert un nouveau livre posthume de son frère Pierre de Querlon, intitulé *la Boule de vermeil*. C'est un recueil de nouvelles tout à fait agréables, malicieuses et vivantes, où j'ai goûté surtout le « Souvenir de Charlotte » et le « Dialogue des Armoires » ; puis une pièce en un acte, *le Bandeau*, très émouvante anecdote d'amour et d'infidélité conjugale, puis

encore les fragments d'un petit roman épistolaire; des notes curieuses, littéraires, pittoresques sur « Paris rustique » et « l'Art de tourner les pots »; des pages de critique sur « Remy de Gourmont »; des « Notes sur l'art », etc...

On appréciera d'autant plus la valeur et l'intérêt de ces divertissements littéraires, si l'on songe que leur auteur mourut à peine âgé de vingt-quatre ans, et tout au début d'une carrière qui eût été belle.

ÉMILE MOREL

Les Gueules noires.

Dans les nouvelles qui composent ce livre, M. Emile Morel a su exprimer avec un intense accent de vérité la tragique, la sombre, l'héroïque destinée de ces *Gueules noires*, dont l'existence de labeur et de peine se poursuit dans les ténèbres de la mine ; tour à tour terribles, enfantins, lamentables ou tragiques, ils vivent dans ces nouvelles, dont quelques-unes sont tout à fait admirables, comme « Multitude-Solitude » et « Veuve », des aventures médiocres ou formidables, mais toujours d'une vivante et palpitante vérité.

C'est, comme le dit M. Paul Adam au cours d'une magistrale et superbe préface, « la vérité qui cons-

titue le mérite si rare de ce livre ; il la contient précise, soudaine, effroyable, ironique envers soi », et cette œuvre est « un monument littéraire en l'honneur de ces héros, monument de sincérité, de pitié, de vérité ».

Ce que M. Émile Morel a su exprimer avec tant de couleur, d'éloquence et de sincérité par le verbe, Steinlen le redit à côté de lui en d'admirables dessins, et ainsi la valeur littéraire de ce livre se double d'un attrait artistique de premier ordre.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, POÉSIE

ÉTIENNE LAMY

Témoins de jours passés.

Sous ce titre, M. Étienne Lamy a réuni en un volume une série de pages de critique historique d'une haute valeur et d'un très vif attrait. Ce sont d'abord les émigrés, dont il évoque avec infiniment de finesse et de pénétration l'esprit et les mœurs, ces émigrés qui surent rester gais — trop gais peut-être — car, s'il est très français « de déconcerter la mauvaise fortune en lui riant au nez, le rire sied contre la déception et la misère, pas contre le deuil » ; puis, c'est dans « les Derniers Jours du Consulat » un examen très judicieux du manuscrit laissé par Fauriel, secrétaire de Fouché, « manuscrit qui ne sert ni l'histoire, ni la philosophie, ni l'art ».

Voici maintenant le premier Empire évoqué à l'occasion des Mémoires du général Philippe de Ségur, « qui n'égala pas Tacite son modèle, mais témoigna de qualités de penseur remarquable et d'écrivain » ; enfin, les notes de Charles de Lacombe nous font pénétrer à l'Assemblée nationale de 1871. où nous voyons revivre ce représentant dont l'idée fixe « fut d'être utile et qui en était à ce point obsédé que, la journée finie, il revivait par le souvenir, la plume à la main, ses actes, ses démarches, ses entretiens, ses opinions, ses incertitudes, et dans ses notes de chaque soir faisait son examen de conscience ».

Cet exposé rapide, qui n'est guère qu'une table de matières, peut donner une idée de la variété et de l'intérêt du livre de M. Étienne Lamy, dont on retrouve en ces pages d'une belle et noble simplicité la conscience scrupuleuse et la forte érudition.

GEORGES NORMANDY

Jean Lorrain : son enfance, sa vie, son œuvre.

Lorsque mourut Jean Lorrain, je ne pus m'empêcher de m'indigner un peu contre le « lâchage » dont sa malheureuse dépouille fut l'objet de la part de nos contemporains littérateurs ; on oublia vrai-

ment trop, dans la presse, que Jean Lorrain avait été souvent un fort remarquable écrivain et que sa détestable renommée — qu'il s'était plu d'ailleurs lui-même à rendre plus détestable encore — n'avait rien à voir avec son œuvre si belle, parfois, jusque dans ses scories.

L'écrivain avait cependant quelques fidèles qui surent — et cela leur fait le plus grand honneur — garder son souvenir et dire leur admiration ; au premier rang de ceux-là, il faut nommer M. Georges Normandy, qui a publié *Jean Lorrain : son enfance, sa vie, son œuvre*, un très curieux et très intéressant ouvrage, bourré de documents graphiques, de faits et de souvenirs, où l'auteur a su donner toute sa valeur à son hommage posthume, en se gardant des outrances et de ces enthousiasmes excessifs dont Jean Lorrain fut la victime, autant, et plus peut-être, que des attaques furibondes dirigées contre lui.

La place me manque malheureusement pour analyser comme il conviendrait ce livre, où Paul Duval — c'était le nom de Jean Lorrain — est étudié depuis sa naissance, à Fécamp, le 9 août 1855, jusqu'à sa triste fin en 1905 ; toute son existence s'y trouve racontée, toute son œuvre appréciée et commentée avec un sens très fin de la critique ; on y trouve aussi un très beau chapitre de Mme Aurel : « Jean Lorrain à la Riviera », et aussi des opinions de quelques écrivains notoires sur son œuvre.

JULES HURET

EN ALLEMAGNE

Rhin et Westphalie.

M. Jules Huret a publié en un volume la première partie de ses études sur l'Allemagne : *Rhin et Westphalie*. Comme tous les lecteurs du *Figaro* — que durant six mois ces feuilletons ont tenus sous le charme — j'avais déjà goûté ces études, en détail ; je viens de les relire en bloc, dans la belle ordonnance du livre, et je suis émerveillé. Qu'il est beau de savoir ainsi comprendre, pénétrer, exprimer l'esprit, le tempérament, le corps et l'âme d'un peuple ! C'est tout à la fois de l'analyse et de la synthèse : avec minutie, M. Jules Huret recueille une multitude de petits détails pittoresques, il furette dans les rues, examine avec des yeux de myope les pavés et les murs, les passants et leur accoutrement, il nous raconte, chemin faisant, en des notes et des croquis, une foule de choses amusantes et pittoresques, puis, entre temps, il s'élève très haut et nous donne une vue d'ensemble, magistrale, d'une ville, d'une industrie, du pays tout entier.

Entrerai-je dans le détail de chacun de ces chapitres, dont le sommaire dit le sujet de façon si adroite et si attrayante, en des titres alléchants et exacts ? Vous dirai-je cette promenade merveilleuse à travers

Mayence, Francfort, Cologne, Dusseldorf, Gœttingue, Hanovre, ces villes d'une prospérité prodigieuse, prospérité faite d'un labeur et d'un effort admirables, faite aussi, hélas ! de nos revers et de notre indolence ? Vous dirai-je ces études si compréhensives sur l'industrie chimique et sur le syndicat de l'acier, sur les industriels géants : Krupp, Thyssen et Ehrhardt, ces notes si pittoresques sur les mœurs, sur la discipline, et ses étonnants chapitres du « goût » et du « ventre », qui consolent un peu le lecteur frivole auquel M. Huret ne dissimula aucune des supériorités germaniques ? Dirai-je, enfin, cet étourdissant portrait où l'empereur apparaît si vivant, si humain, si différent des images convenues ?

Mais comment exprimer tout ce qui fait l'attrait, la séduction, l'intérêt prodigieux de ce livre ! Œuvre d'un journaliste incomparable, doublé d'un écrivain de race, qui voit tout, étudie tout, pénètre partout, et sait dire ce qu'il a appris, peindre ce qu'il a vu, en un langage tout à la fois admirable de couleur, d'éloquence et de limpide simplicité.

MEMENTO DU MOIS DE JUILLET

ROMANS

Anjou (René d'). — *Le Maître de la chance.*

Cherblanc (Emile). — *L'Universelle*, roman espérantiste.

Corday (Michel). — *Monsieur, Madame et l'Auto*, recueil de très sportives et très littéraires nouvelles.

Derennes (Charles). — *Le Peuple du pôle.*

Fischer (Max et Alex). — *Pour s'amuser en ménage*, une nouvelle édition, délicieusement illustrée par Sem, de ce livre si joyeux et si amusant.

Gaillard (Gaston). — *La Beauté d'une femme.*

Golesco (Mme de). — *L'Histoire d'Edmée ou l'Expiation*, roman moral et religieux où l'auteur développe en un langage simple et dans une édifiante histoire, de très louables et très vertueuses théories.

Heuze (Paul). — *Ambrosio Pesarini*, un recueil de nouvelles d'un très aimable tour, souriantes, tragiques ou divertissantes, contées avec infiniment d'art et d'agrément.

Ibañez (V. Blasco). — *Dans l'Ombre de la Cathédrale*, un roman curieux, troublant et fort, où le célèbre romancier espagnol V. Blasco Ibañez nous raconte l'aventure d'un anarchiste réfugié « dans l'ombre de la cathédrale » et gagné peu à peu par la paix, la douceur, la résignation du refuge, cependant qu'autour de lui un vent de révolte et de haine est soulevé par ses théories d'autrefois. C'est tout à fait émouvant et curieux ; j'ajoute que la traduction donnée par M. Hérelle est fort littéraire.

La Vaudère (Mme Jane de). — *Prêtresses de Mylitta.*

Martel (Tancrède). — *Le Prince de Hanau*, un « roman national » qui fait revivre en des pages émouvantes et vivantes, où très ingénieusement l'histoire se mêle à la fiction, les années de l'épopée révolutionnaire et impériale, « époque antique où tout était si grand ».

Paul (Alexandre). — *Les Contes du Pays bleu.*

Péladan (Joséphin). — *Le Nimbe noir.*

Randau (Robert). — *Les Colons*, roman de la patrie algérienne.

Roland (Marcel). — *Le Presqu'homme*, un « roman des temps futurs » qui ne nous présage rien de bien joli pour l'avenir à en juger par la couverture où grimace la fort laide figure d'un homme à face simiesque.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Aubœuf (Dr J.). — *Le Coup de massue*, une étude militaire préfacée par M. Paul Déroulède.

Barbet. — *Les Grandes Eaux de Versailles*, « installations mécaniques et étangs artificiels, description des fontaines et de leurs origines », « livre de gai savoir et de bonne foi où l'on trouve des chiffres, des documents, de quoi s'instruire et s'amuser », ainsi que dit notre éminent ami Henry Roujon dans la belle préface qu'il a donnée à l'ouvrage.

Beulay (Honoré). — *Mémoires d'un Grenadier de la Grande Armée* (18 avril 1808 au 10 octobre 1815).

Blache (Noël). — *Le Socialisme, Méthode et Chimère.*

Canonge (Général). — *Jeanne d'Arc guerrière*, « étude militaire sur les campagnes de Jeanne d'Arc ».

Carrière (Eugène). — *Ecrits et lettres choisis*, avec le portrait du grand peintre peint par lui-même.

Cunisset-Carnot. — *La Vie à la campagne.*

Dumas (Lieutenant-Colonel). — *Neuf mois de campagne à la suite du maréchal Soult.* « Quatre manœuvres de couverture en 1813 et 1814 : Pampelune, Saint-Sébastien, Bayonne, Bordeaux, Orthez, Toulouse. »

Fouquier (Marcel). — *Les Grands Châteaux de France*, deuxième volume.

Gailly de Taurines. — *Aventuriers et Femmes de qualité*, un charmant volume d'histoire anecdotique contenant une série de tableaux pittoresques, aimables ou dramatiques, où s'agitent en de véridiques aventures : Roger de Rabutin, comte de Bussy ; François Poisson, père cynique et heureux

de la Pompadour ; Mme de Miramion, la maréchale d'Estrées, la marquise de Monconseil, la princesse d'Hénin, hôtes de Bagatelle ; c'est de la petite histoire, mais si séduisante et si agréablement instructive.

Georgesco (Mme Lélia). — *Inassouvis*. L'auteur, cette jeune femme étrangère, qui eut jadis la belle audace de publier en français un volume de pensées intitulé *les Aphorismes du cœur*, ne s'est pas arrêtée en si beau chemin : enhardie par la sympathie que rencontra son premier volume, elle publie aujourd'hui sous le titre *Inassouvis* une grande pièce en quatre actes, drame philosophique où, à l'occasion d'une pathétique aventure d'amour, nous entendons les plus subtiles et les plus ingénieuses dissertations. Mme Georgesco aime à raisonner sur les choses du cœur, elle le fait avec beaucoup d'ingéniosité et dans une langue que vient relever très agréablement de temps à autre une pointe d'exotisme.

Gobinéau (Comte de). — *La Troisième République et ce qu'elle vaut*, œuvre posthume.

Grasset (Lieutenant). — *La Doctrine allemande et les Leçons de Moukden*, série de conférences faites devant la garnison de Marmande.

Henry (René). — *La Suisse et la question des langues*.

Laudet (Fernand). — *Souvenirs d'hier*, un livre où l'auteur fixe en des pages émouvantes et jolies des impressions de Rome, au moment de la mort de Léon XIII ; des impressions de Gascogne avec « l'école », « l'église », « la mairie », « le château », exprimées en des tableaux d'une grâce pittoresque et émue et qui ont pour but simplement « de fixer le souvenir des choses qui s'effacent » et de faire retrouver à ceux qui ont la piété du souvenir un peu du passé qu'ils aimèrent.

Le Bon (Docteur Gustave). — *L'Evolution des forces*, un ouvrage paru dans cette « Bibliothèque de Philosophie scientifique » qui s'affirme aujourd'hui avec ses vingt-deux volumes dus à des maîtres tels que MM. Poincaré, Dastre, Héricourt, Le Dantec, Lichtenberger, d'autres encore, comme un monument véritable de la science contemporaine ou plutôt « présente clairement la synthèse philosophique des diverses sciences, l'évolution des principes qui les dirigent, les problèmes généraux qu'elles soulèvent » ; le livre nouveau dont cette bibliothèque s'enrichit est de ceux, malheureusement, que mon

ignorance m'oblige à admirer sans trop bien les comprendre, mais le nom du très éminent auteur de ce livre est un sûr garant que les problèmes de l'indestructibilité de l'énergie, de la phosphorescence, de la force, y sont magistralement traités.

Leturque (Henry). — *Au Pays des Gauchos.*

Lozeau (Albert). — *L'Ame solitaire*, poésies.

Mazade (Fernand de). — *Le Drapeau rouge.*

Nigond (Gabriel). — *Nouveaux Contes de la Limousine*, poésies.

Ollivier (Émile). — *L'Empire libéral*, « Études, Récits et Souvenirs ». Tome XII.

Parisette (Mme G. Reynal). — *La Broderie*, une œuvre très complète et très instructive.

Pierling (Le P.). — *La Russie et le Saint-Siège.* T. IV, une œuvre considérable où apparaît de façon tout à fait impressionnante « cette nécessité où fut toujours la Russie de regarder du côté de Rome, forcée qu'elle était par la diversité des nations soumises au sceptre de ses empereurs de compter avec le Saint-Siège ».

Saint-Pol-Roux. — *Les Féeries intérieures.*

Soubies (Albert). — *Almanach des Spectacles*, le trente-sixième volume de cet ouvrage toujours si bien renseigné, si agréablement documenté et édité avec un goût si sûr et si délicat.

Tailhade (Laurent). — *Poèmes élégiaques.* « Le Jardin des rêves, Épigrammes nocturnes, Rêves antiques, Six ballades élégiaques, La Forêt, Vitraux », où figurent des choses exquises et des pages détestables, le meilleur voisinant avec le pire, œuvres toujours d'un poète très curieux et très original.

Tresserre (François). — *Les Lilas refleurissent*, « poésies ».

Un Pessimiste. — *Guillaume II et son Peuple.* Traduit de l'allemand.

Van Bever. — « *Les Amours et autres poésies* » *d'Estienne Jodelle, sieur de Lymodin.* Une très solide et très intéressante étude de M. Van Bever précède ces œuvres « publiées sur des éditions originales et augmentées de poésies rares et inédites ».

AOUT-SEPTEMBRE

LES ROMANS

PAUL ADAM

Clarisse et l'Homme heureux.

M. Paul Adam, qui naguère scandalisait nos sensibleries avec sa « Morale de l'amour », nous offre aujourd'hui un étrange et complexe et beau roman, *Clarisse et l'Homme heureux*, qui m'a tour à tour séduit, enthousiasmé, scandalisé, et qui, au moment où j'en dois parler, me trouble et m'embarrasse terriblement. Comment en effet analyser cette œuvre étrange et forte, — comment préciser le sens philosophique inclus dans la belle et cynique histoire vécue par « l'Homme heureux » avec Clarisse Gaby, avec Marceline et avec Louise, — com-

ment raconter même cette histoire parfois un peu vive et scabreuse, et celles plus scabreuses encore de Mme Alexandrit et de ses nièces, de M. Rambert et de sa profitable épouse, — comment surtout mettre en ordre les idées dont fourmille ce livre, alors qu'elles dansent dans mon cerveau une sarabande effrénée? C'est toujours avec M. Paul Adam la même joie et le même tourment : joie du lecteur entraîné dans un tourbillon de pensées profondes, de belles et voluptueuses images ; tourment de sentir combien on est inférieur à la tâche de reproduire ces images, de redire ces mots, de faire comprendre cette pensée.

C'est peut-être mieux ainsi d'ailleurs, car si j'avais l'éloquence nécessaire pour l'exprimer, il me semble bien que je serais forcé de la réprouver ; j'aime bien mieux dire sans détail et sans réserve, à propos de *Clarisse et l'Homme heureux*, toute mon admiration pour l'œuvre de Paul Adam.

VICTOR MARGUERITTE

Prostituée.

Dans *Prostituée*, M. Victor Margueritte aborde l'un des problèmes sociaux les plus douloureux de notre temps. Ce problème, il l'aborde résolument,

brutalement presque, sans avoir peur ni des mots, ni des choses ; ayant prévenu dès le titre son lecteur du sujet périlleux qu'il prétend épuiser, il ne lui en épargne aucun détail, si attristant, si pénible, si rebutant parfois qu'il puisse être. M. Victor Margueritte entend faire le procès de tout un « odieux système résultant de coutumes et de lois iniques », et pour nous en montrer l'horreur et l'injustice, il nous conte l'histoire de deux jeunes femmes — Rose Desbois et Annette Sorbier — qui, après avoir été séduites par un assez malpropre bourgeois, Raoul Dumès, suivent toutes les étapes de la haute et de la basse prostitution : la première, jusqu'à l'hôpital, à la prison et à la mort ; la seconde, jusqu'à l'hôtel somptueux, aux perles, aux diamants et au théâtre.

Entre temps, nous pénétrons dans les hôpitaux, dans les dispensaires, dans tous les endroits où fréquentent pour l'ordinaire les personnes soumises à la surveillance de la police ; nous entendons parler d'entôlage, de visites et d'avarie. Sans méconnaître ce qu'il y a de factice dans un tel roman, où nécessairement et pour les besoins de la cause les héros sont d'avance condamnés à vivre certaines aventures et à subir certains accidents, il faut convenir que ce livre pénible et compliqué est souvent très intéressant et très poignant, et que, par sa documentation précise et impitoyable, il est de nature à servir la cause du progrès et à hâter l'accomplissement de certaines réformes nécessaires

auxquelles on ne saurait, d'ailleurs, procéder sans une extrême prudence.

ÉMILE BRUNI

Les Deux Nuits de don Juan.

M. Bruni a une conception curieuse et haute du roman; il nous la dit dans sa préface : « Le roman représente l'homme, c'est l'âme totale qu'il exprime, l'âme universelle, matrice profonde de nos âmes diverses. Il évoque ce qui est primordial et éternel dans le drame des passions et de la destinée humaines: douleur de vivre, poignant amour quand même de la vie. » Et fidèle à sa théorie, il entend nous montrer, dans la troublante et voluptueuse histoire qu'il nous conte, que don Juan représentant le désir illimité et inassouvi est « en symbole l'amour de la vie, l'anxiété ardente et vaine de l'appel au bonheur »; ainsi, après nous avoir montré sous les plus riches et les plus somptueuses couleurs de belles et voluptueuses images, il ratiocine sur leur signification. M. Emile Bruni a déployé, dans ce roman d'un genre très original et d'ailleurs très discutable, beaucoup d'art et de talent; c'est, à n'en pas douter, un écrivain de race.

ERNEST LA JEUNESSE

Le Forçat honoraire.

On sait que M. Ernest La Jeunesse tient notre pauvre société contemporaine en fort médiocre estime; il lui a dit son mépris, son dédain, son dégoût en plusieurs volumes; il les lui redit une fois de plus dans le *Forçat honoraire*, un « roman immoral ». Œuvre curieuse, inégale et forte, où des pages vraiment belles témoignent d'un talent digne d'un meilleur sort et d'un meilleur emploi que cette débauche de haineuse ironie, cette frénésie de dégoût et de mépris où cet écrivain semble se complaire.

La naïveté de ce regret sans doute fera sourire M. Ernest La Jeunesse, qui est un bon sceptique et pour qui, je crois bien, le mépris est un genre au moins autant qu'une opinion, — mais il me plaît à moi d'être un naïf, d'admirer dans la rocambolesque histoire du « forçat honoraire » les choses très belles que l'auteur a bien soigneusement recouvertes de scories, et de déplorer que de si fortes qualités soient employées surtout à « épater le bourgeois ».

CHARLES CHABAULT

Le Triomphe d'Aphrodite.

Oublions ces modernes laideurs en contemplant quelque antique, éternelle et sereine beauté :

M. Charles Chabault nous y convie en un « roman grec », intitulé *le Triomphe d'Aphrodite*; « roman grec », nous dit l'auteur, et M. Bernardin le confirme dans une préface où il loue ce roman de n'offrir pas « une fausse note, d'être grec de sentiment, de couleur et de style, à ce point qu'écrit en 1906, il pourrait être offert au public comme la traduction d'un vieux roman grec ».

Et, de fait, l'histoire émouvante, passionnée, colorée, du riche Athénien Mandris, de sa fille Myrtho à la rayonnante beauté, de la ravissante Bacchis, du sculpteur Clinias, de la courtisane Callidoxa et de Charmidès le descendant d'Achille, a dans tout son mouvement, dans toute sa vie, dans toute sa passion, une pénétrante et subtile saveur d'hellénisme gracieux. « Lorsqu'on débouche, dit le préfacier, un pot du véritable miel de l'Hymette, le parfum de toutes les fleurs de la montagne se répand dans la pièce; eh bien ! de même lorsqu'on lit le *Triomphe d'Aphrodite*, on respire tous les parfums de l'âme hellénique. » On ne saurait dire la vérité de façon plus aimable.

MADOL

Ces Dames du régiment.

Après ces grâces hiératiques, quelques frou-frous parisiens ! Madol nous offre les plus mousseux, les

plus vaporeux qui soient, dans un charmant volume intitulé *Ces Dames du régiment*. Frou-frous parisiens? c'est pourtant la province qui règne à Assy-sur-Loir, où évoluent « ces Dames du régiment »; mais l'héroïne est Parisienne jusqu'au bout des ongles et Madol nous conte ses minces aventures avec infiniment d'esprit, de grâce et de séduction; il y a là une série de tableautins d'une touche légère et d'une jolie couleur qui sont d'une artiste véritable, et cette jeune femme de lettres est appelée, ou je me trompe fort, à nous donner des œuvres tout à fait charmantes.

MAX DE NANSOUTY

Fantasias.

Sous ce titre jovial, M. Max de Nansouty a publié un recueil de nouvelles. Des nouvelles? M. Max de Nansouty aurait-il abandonné cette littérature scientifique où il est passé maître et qu'il excelle à rendre, non seulement accessible, mais infiniment attrayante aux profanes que nous sommes? Non pas, mais notre distingué confrère s'est avisé que nous étions en vacances et qu'il avait bien le droit lui aussi, pendant la canicule, de prendre quelque divertissement.

Cette fantaisie de savant nous vaut un livre bien agréable et d'une note tout à fait personnelle, car en un grand nombre de ses nouvelles M. Max de Nansouty a mis à contribution sa science d'ingénieur; des phénomènes physiques, chimiques ou mécaniques viennent souvent, au cours de ces prestes récits, nous offrir une péripétie dramatique ou un dénouement comique, et c'est tout à fait amusant, semé de traits d'observation piquants et ingénieux.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, DIVERS

LOUIS DU SOMMERARD

Anne Comnène, témoin des Croisades, Agnès de France.

M. Louis du Sommerard a publié, sous ce titre, un curieux et solide volume d'érudition historique où il nous restitue les traits de « deux princesses d'Orient au douzième siècle », figures tout à fait intéressantes et inattendues : la première témoignant, dans l'éloignement où elle est placée « pour tout un monde oublié qui fut grand, qui connut toutes les complexités et les raffinements de l'intelligence, toute la douceur des sentiments, toutes les grâces mondaines, mais à qui, nous, issus de la barbarie, nous avons fait, dans notre ignorance et notre dédain, une mauvaise fortune historique tout

à fait sans exemple », et la seconde, cette Agnès de France, impératrice d'Orient, « image de femme à la fois gracieuse et fugace, mal précisée par l'histoire et qui pourtant méritait mieux, alors que, n'ayant guère connu la France que de loin et ayant toujours été inconnue de la France, elle se rappela son pays d'origine et lui donna des preuves éclatantes de fidélité ».

GASTON MAUGRAS

La Fin d'une société.

LE DUC DE LAUZUN A LA COUR INTIME DE LOUIS XV
LE DUC DE LAUZUN A LA COUR DE MARIE-ANTOINETTE.

Notre temps est fertile en revisions de procès jugés depuis des siècles, et il n'est presque pas de semaines où un historien ne vienne proclamer l'innocence d'une princesse calomniée ou l'indignité d'un héros exalté par des générations successives. Nous démolissons les légendes, nous défaisons les réputations ; celle de Lauzun n'a pas échappé à l'impitoyable loi, et pourtant, s'il en est une qui pouvait paraître définitivement établie, c'était bien la sienne. Lauzun ! ce nom seul est pour les plus ignorants tout un programme, tout un portrait ;

c'est le type « du Lovelace, du mari infidèle, de l'homme à bonnes fortunes, égoïste et sans cœur, qui n'a d'autre but, qui ne poursuit que le plaisir ».

Eh bien ! il paraît que ce n'est pas la vérité ou du moins pas la vérité tout entière et que Lauzun n'eut pas seulement ces défauts si soigneusement mis en relief, mais une foule de qualités charmantes qu'on oublia toujours de faire valoir ; c'est M. Gaston Maugras qui nous affirme cela dans les deux volumes qui conduisent successivement le duc de Lauzun « à la cour intime de Louis XV » et « à la cour de Marie-Antoinette », et l'affirmation de cet historien est de celles devant lesquelles il convient de s'incliner : M. Maugras, c'est le dix-huitième siècle en personne ; il connaît cette admirable période de la vie française, si belle, si gracieuse, si spirituelle, si émouvante, d'une façon admirable ; il l'a étudiée avec passion, avec amour, et, en effet, on ne saurait fréquenter ces temps et ces héros sans les aimer.

Et c'est de quoi justement bénéficie le duc de Lauzun, car il fut l'incarnation la plus complète et la plus parfaite de son temps ; dès lors, si on lui reproche ce « libertinage qui fut la règle absolue du monde où il vécut, cette infidélité conjugale qui fut, on peut dire, presque obligatoire », pourquoi n'a-t-on pas rappelé en même temps combien il fut bon, généreux, spirituel, brave jusqu'à la folie, pourquoi n'a-t-on pas conservé ce jugement du prince de Talleyrand qui disait de Lauzun : « Il avait tous les genres d'éclat : beau, brave, généreux,

spirituel ; » et cette exclamation de Fersen : « C'est l'âme la plus noble et la plus élevée que je connaisse ! »

En somme, si Lauzun eut les défauts de son temps, il en eut aussi toutes les belles, gracieuses et nobles qualités. M. Gaston Maugras nous le démontre en s'appuyant, non seulement sur les fameux mémoires dont il démontre l'authenticité, mais aussi sur les contemporains qui se montrèrent pour son héros plus équitables que la postérité. Chemin faisant, au cours de cette histoire d'un homme, M. G. Maugras trouve l'occasion de faire revivre un temps qu'il connaît à merveille, des héros et des héroïnes qu'on revoit toujours avec le plaisir le plus raffiné, et c'est là un ouvrage tout à fait délicieux.

ALBERT KEIM

Helvétius, sa vie et son œuvre.

M. Albert Keim a publié, sur *Helvétius, sa vie et son œuvre* « d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits », un livre tout à fait magistral qui nous donne des lumières inédites, des aperçus infiniment ingénieux et féconds sur Helvétius « psychologue, moraliste, poète épicurien, idéologue, économiste », sur le compte duquel, au

sens de M. Keim, on s'est singulièrement « mépris, comme d'ailleurs sur celui de tous ces philosophes contre lesquels furent lancées tant d'imputations légères, injustes, dues à l'ignorance et au parti pris » ; pour Helvétius, « quelles que puissent être ces erreurs, il doit, nous dit l'auteur, être considéré comme l'inventeur de la sociologie et de l'utilitarisme altruiste en France, comme le premier grand théoricien d'une morale scientifique et laïque ; il a prévu en outre, on ne saurait le nier, les principales transformations et les préoccupations essentielles de l'état moderne ».

PAUL ADAM

La Morale de l'amour.

Ce livre, M. Paul Adam le dédie « aux adolescents », et la thèse qu'il y soutient est contenue dans cette épigraphe : « Mieux vaut être la luxure de Priape entre les Bacchantes, que la bêtise d'Hercule filant aux pieds d'Omphale. » En d'autres termes : en voilà assez de l'amour ! Sous l'influence de malsaines littératures, il a pris dans notre vie une trop grande place et sa tyrannie est mortelle à nos intelligences, à nos énergies, à notre œuvre. Il est temps de mettre en garde les jeunes gens contre la falla-

cieuse séduction des « promenades sentimentales où l'on se répète des niaiseries banales et sempiternelles », contre cet amour qui « sert d'excuse à toutes les lâchetés, à tous les mensonges, à toutes les bassesses et qui est le grand professeur d'infamie ». Il est temps de leur dire : Ne soyez pas amoureux, chassez de votre intelligence toutes les tentations sentimentales, car votre énergie, votre talent, votre génie sont destinés à en mourir, car « votre voix s'enroue dans les duos grotesques au clair de lune ». Tout cela c'est de la littérature, c'est du romantisme dont la néfaste influence pèse sur vous, et vous monte la tête, et contre laquelle il vous faut défendre, c'est là un devoir national, car « c'est dans l'amour que nos races latines dilapident le trésor de leur volonté ».

Comme vous voyez, M. Paul Adam n'y va pas de main morte, et son réquisitoire témoigne d'une belle audace, car il n'épargne aucune de ces choses sacro-saintes qui sont : les serments d'éternel amour, les imprécations de la jalousie, le meurtre passionnel pour qui nos jurés témoignent d'une si douce indulgence, établissant qu' « il suffit, pour tuer impunément, de ne pas jouir du même sexe que sa victime ».

Je m'indigne contre ces sacrilèges, je voudrais défendre les petites fleurs bleues de notre sentimentalité, et pourtant je finis par croire que M. Paul Adam n'a pas tort, non sans estimer toutefois qu'il va tout de même un peu loin dans son

apologie de la volupté contre l'amour et que tout cela est d'une morale terriblement païenne et immorale; en tout cas, on ne saurait contester la sincérité, l'élévation, l'honnêteté de la pensée qui domine le livre; et puis ces idées subversives sont exprimées en un si magnifique langage, les documents y sont drapés dans une si somptueuse parure de mots, et M. Paul Adam, lorsqu'il veut moraliser, reste toujours un si grand artiste de lettres...

ERNEST GAUBERT

La Sottise espérantiste.

En une vigoureuse plaquette, M. Ernest Gaubert part en guerre contre la *Sottise espérantiste*. J'ai lu cette brochure avec un vif intérêt et les arguments sentimentaux, matériels, moraux, de l'auteur m'ont paru assez impressionnants. Malheureusement, tous les arguments du monde n'y feront rien, ils n'empêcheront pas que la langue nouvelle n'ait conquis depuis quelque six ans des centaines de milliers d'adhérents; ce résultat, quoi qu'en dise M. Remy de Gourmont, ne fut jamais obtenu par aucun volapük, langue bleue ou autres, c'est un fait qu'on peut déplorer mais contre lequel les protestations

sont vaines, je crois. Loin de moi la pensée de m'en réjouir ; je fus même, je crois bien, des premiers à protester contre ce mouvement et je me suis attiré, il y a longtemps déjà, les premières foudres des premiers espérantistes ; mais, hélas! je le répète, ni M. Gaubert, ni M. Remy de Gourmont ne changeront rien, l'espéranto continuera son chemin, cependant que le pauvre latin, qui fut, pendant bien des siècles, la langue vulgarisatrice rêvée, disparaîtra de plus en plus, chassé par les vandales de l'enseignement moderne de tous les « cycles » universitaires.

A. DE MONZIE

Les Réformes scolaires.

Selon l'auteur de ce volume très documenté et d'une sage et libérale inspiration, la pensée qui a procédé à l'organisation de l'école moderne est très noble et très belle, mais le résultat obtenu ne ressemble guère à celui qui fut poursuivi ; il serait d'ailleurs fort simple de parvenir à ce résultat idéal, de faire produire à l'école son maximum de profits ; il suffirait pour cela « de rendre et l'école et l'instituteur à leur fonction essentielle, à leur fonction unique, l'enseignement. Plus d'idéalisme scolaire, plus de religion laïque, d'apostolat social, de caté-

chisme moral : qu'on fasse œuvre réaliste, pour faire œuvre réelle ! » On ne saurait tenir un langage plus raisonnable, mais, hélas ! la raison n'est pas toute-puissante parmi nos instituteurs, et l'homme qui leur donne ce sage conseil sera sans doute tout bonnement traité par eux de vil « réacteur », pour parler le jargon de la sociale.

MEMENTO DES MOIS D'AOUT ET SEPTEMBRE

ROMANS

Adelsward-Fersen (Jacques d'). — *Une Jeunesse*, un livre auquel l'auteur a cru bon de donner comme sous-titre « le Baiser de Narcisse » et qu'il a dédié à un personnage « plus beau que la lumière romaine ».

Beaupré (Pierre de). — *Le Seuil*, un curieux roman de mœurs anglaises où l'auteur entend nous dévoiler une « Angleterre plus riante et moins austère que celle imaginée généralement sur la foi de préjugés » et montrer aussi « de vrais Anglais et non point ceux dont les agences de voyage ont malheureusement consacré le type et que la caricature a coiffés pour toujours de casquettes, habillés de complets à carreaux et de jupons courts ».

Beltramelli (Antonio). — *Au Seuil de la vie*, un roman traduit de l'italien par M. Henry-L. de Pérera et paru dans la « Bibliothèque des Meilleurs romans étrangers ».

Bezançon (Mme Henriette). — *Marie-Aimée.* « L'excès en tout est un défaut, la vertu elle-même doit être tempérée de quelque modération. » Telle pourrait être l'épigraphe de ce roman. En effet, si la pauvre Laure est justement dévorée de remords et de tristesses pour avoir causé la mort d'un père tendrement chéri, et poussé au trépas la belle et séduisante Marie-Aimée, c'est qu'elle fut d'une vertu trop rigide, trop absolue, trop implacable ; c'est la leçon d'indulgence, de résignation, qui ressort de cette très touchante histoire, contée par Mme Henriette Bezançon avec un art très agréable et une fort sincère émotion.

Char (Ed.). — *La Mascotte de Son Excellence,* « roman parisien ».

Deschaumes (Edmond). — *Les Jeux de l'amour et du milliard,* un amusant roman où l'auteur, d'une plume preste et légère, nous conte les aventures du milliardaire Smithson et de ses sympathiques protégés.

Filon (Augustin). — *Vacances d'artistes,* un recueil d'aimables nouvelles.

Joze (Victor). — *Madame Prudhomme,* « roman de mœurs de province ».

La Hire (Jean de). — *Les Vipères,* « roman moderne ».

Langlois (J.-Jacques). — *Une Fugue à travers l'éternité.*

Launay (Robert). — *Les Cagneux.*

Le Tersec (Commandant). — *Ames de soldats,* nouvelles.

Maindron (Maurice). — *Le Carquois,* un recueil de nouvelles qui se déroulent dans de prestigieux tableaux d'Orient, évoqués en un langage savoureux et coloré.

Maryan. — *La Robe brodée d'argent.*

Narquet (Louis). — *Les Chemins du cœur.*

Nesmy (Jean). — *L'Ame limousine,* décrite par l'auteur en des nouvelles d'un savoureux goût de terroir, qui paraissent dans la très intéressante Collection des Ecrivains régionaux « les Pays de France ».

Palamas (Costis). — *La Mort du Pallikare,* une nouvelle traduite par M. Jean d'Argos.

Pollet (André). — *Rolande sans peur,* un roman moyenageux.

Rolland (Mme Marguerite). — *Tu ne tueras point,* œuvre de tendresse où la distinguée femme de lettres met en scène des récents épisodes de la crise russe avec beaucoup d'émotion, de force et de vérité.

Rovida (Jean). — *Buveuse d'âmes*, un roman illustré par des images d'Atamian où l'on ne voit point des âmes, mais de fort jolies figures de femmes généralement assez dévêtues.

Sales (Pierre). — *Petite main*, « mœurs contemporaines ».

Sauvage (Louis-Frédéric). — *La Marche au supplice*, « conte romanesque ».

Sazie (Léon). — *Le Pouce*, grand roman de police.

Segonzac (Paul). — *Le Docteur Méphisto.*

Thiery (Jean). — *Choc en retour.*

Valtat (Georges). — *Cassé !...* « Mœurs militaires ».

Viollier (Georges). — *Vers la Fortune.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Alexandre (Arsène). — *Les Arts et les Industries d'art en Algérie.*

Barraute du Plessis (Mme). — *Les Treize Cauchemars*, des poèmes d'une forme étrange, originale, d'une noble inspiration ; « impressions volontairement dévêtues de charme dans leur brutale crudité et destinées à ceux que consume la flamme intérieure et que hante l'ardent vouloir de choses meilleures. »

Basset (Serge). — *Une Aventure de Frédérick Lemaître*, une curieuse et émouvante comédie.

Bonnier (Gaston). — *Le Monde végétal.*

Boutron (Fernand). — *Éteules*, « pérégrinations d'un berger distrait ».

Canora (Jean). — *L'Humanité triomphante*, poème composé pour le cinquantième anniversaire de la mort d'Auguste Comte.

Carette (Ernest). — V. Albert Soubies.

Carnot (Hippolyte). — *Mémoires sur Lazare-Carnot* (1753-1823), nouvelle édition.

Choppin (Capitaine Henri). — *Le Maréchal de Gassion* (1609-1642), d'après des documents inédits.

Choucary (Eugène). — *Petits Vers de Bourgogne.*

Christoflour (Raymond). — *L'Or des automnes*, poésies.

Danion (L.). — *La Musique et l'Oreille*, « les bases rationnelles de la musique, le faux pas de l'art nouveau ou musique dite de l'avenir ».

Desbrière (Edouard). — *La Campagne maritime de* 1805, *Trafalgar*.

Deslandes (Baron). — *Au Hasard de l'heure*, un recueil d'aimables et harmonieuses poésies que l'auteur fit imprimer, nous dit-il avec modestie, uniquement pour « revivre les heures agréables qu'elles lui ont procurées, telles des fleurs cueillies au hasard de l'heure et qui s'assemblent en un très humble bouquet ».

Du Gay (Adam). — *Souvenirs des Pays bleus*. Souvenirs d'histoire, notes de voyage, récits mêlés d'imagination et de réalité, il y a dans ce livre une multitude de choses, des peintures animées et vivantes de l'étonnante société qui s'agite sur la Riviera, des nouvelles formidables ou divertissantes, de chatoyantes descriptions des sites enchantés de la Méditerranée, de poignants souvenirs d'histoire retrouvés dans l'auberge de Fréjus qui vit l'aurore et le déclin de l'épopée napoléonienne, des pages de critique d'art... Mais, que n'y a-t-il pas dans ce volume d'une étonnante variété, divertissement d'un écrivain aimable, érudit et disert ?

Gayet (Albert). — *La Civilisation pharaonique*.

Hartenberg (Docteur Paul). — *Sensations païennes*, un ouvrage de littérature, de philosophie et d'art.

Kahn (Armand). — *Le Théâtre social en France de* 1870 *à nos jours*.

La Salle de Rochemaure (Duc de). — *Esquisses rhénanes*, à l'occasion desquelles l'auteur étudie le caractère allemand, les relations franco-allemandes, études fécondes et utiles, « car il y a de grands profits moraux à recueillir de la fréquentation de ce pays ».

Legendre (Louis). — *Le Bruit et le Silence*, poésies.

Lepage (Auguste). — *Les Sièges héroïques*.

Saisset (Frédéric). — *La Moisson et la Solitude*, poésies.

Soubies (Albert) et Ernest Carette. — *Les Régimes politiques au vingtième siècle*, (suite). *La République démocratique*.

Souriau (Maurice). — *Moralistes et Poètes*. « Pascal, Lamartine, Casimir Delavigne, Alfred de Vigny, René Bazin ».

Van Bruyssel (Ernest). — *La Vie sociale et ses évolutions.*

Vaudoyer (Louis). — *Quarante petits Poèmes.*

Venancourt (Daniel de). — *Au Champ de course*, dont l'auteur nous dit la « vie fiévreuse » et dont il nous dévoile les étonnants mystères.

Verlaine (Paul). — *Voyage en France par un Français.*

Yakschitch (Grégoire). — *L'Europe et la Résurrection de la Serbie.*

OCTOBRE

LES ROMANS

GEORGES BOURDON

Lorsque le coq chanta.

Dans ces brèves chroniques, j'ai parlé plus brièvement que de coutume du beau roman que M. Georges Bourdon publia sous ce titre. Ce roman, en effet, les lecteurs du *Figaro* en avaient eu la primeur ; ils avaient vécu les poignantes angoisses de l'histoire du baryton Franz Portal, lequel, « après une vie insouciante et heureuse, mourut par une nuit bleue dans une aventure effroyable ».

Il eût donc été vain et dangereux de refaire le récit de cette tragédie que l'auteur emprunta d'ailleurs, nous dit-il, à la réalité ; mais ce que j'aurais

voulu du moins savoir exprimer, c'est avec quel art il l'a mise en scène, avec quelle finesse psychologique il a analysé le cœur et l'âme de ses héros, avec quelle noblesse et quelle grâce il a campé cette superbe et si humaine figure de femme de devoir et d'amour, avec quelle puissance de terreur il a reconstitué la tragédie finale ! Et tout cela est écrit dans une langue admirable de fermeté, de noblesse, de pureté. En vérité, M. Georges Bourdon, dont il est vain de dire le beau talent de journaliste, se révèle, dans ce livre, romancier de premier ordre.

ANDRÉ LICHTENBERGER

Notre Minnie.

L'âme d'une petite fille est un spectacle émouvant et joli au possible, inquiétant aussi, tout rempli de mystères et de promesses. Il faut, pour le comprendre, beaucoup de finesse et de perspicacité ; pour le décrire, infiniment de grâce, de mesure et de délicatesse. Ces qualités nécessaires en un sujet à la fois si séduisant et si périlleux, M. Lichtenberger les a au suprême degré, et il « tient », comme personne, la petite fille de notre temps : rappelez-vous la *Petite Sœur de Trott* et l'exquise

Line; dans cette galerie de petites personnes contemporaines, *Notre Minnie* occupera une place d'honneur. Elle est vraiment exquise cette enfant espiègle et primesautière, dans la toute petite âme de laquelle s'éveille déjà, inconscient et joli, ce besoin divin de tendresse, de dévouement et de générosité qui est la marque de la femme, de la vraie femme. Comment elle s'ébroue dans l'austère salon de sa dévote marraine, comment elle bouleverse tout à la fois ses meubles et ses principes, comment elle fait adopter de petits athées par cette pieuse personne, comment, après avoir rempli son rôle de femme consolatrice et généreuse, elle s'en va au milieu des attendrissements et des bénédictions. Tel est le sujet que M. Lichtenberger a traité dans son roman avec infiniment d'agrément, d'émotion et d'esprit.

MAURICE MONTÉGUT

Du pain !

« Deux grenadiers s'en revenaient... » Je pensais à l'admirable poème de Henri Heine en lisant les premières pages du roman de M. Maurice Montégut et en contemplant les soldats licenciés des armées impériales: « poussiéreux, boiteux, béquillants sur des bâtons coupés le long des routes, le dos cassé, le nez baissé vers la pente. » Ces soldats sont les

héros du roman ; après la chute de l'Aigle ils reviennent au pays natal, au village des Herveux, d'où ils étaient partis au début de l'épopée ; ils étaient deux cents, ils sont dix ! et c'est l'histoire tragique, émouvante et romanesque de ces soldats redevenus laboureurs, que nous conte M. M. Montégut, en un livre tout à fait émouvant et remarquable, où se retrouve la manière forte et belle de l'auteur des *Épées de fer*.

L'écrivain excelle, en effet, dans ce genre qui n'est pas le roman historique, mais où l'histoire éclaire, pénètre, domine le roman. Dans les aventures d'amour, de haine, de révolte et de meurtre qui se déroulent aux Herveux entre l'an 1815 et l'an 1847, M. M. Montégut a mis beaucoup de lui-même, de son ardente et féconde imagination de romancier, mais autour de ces aventures romanesques il a planté comme un décor d'histoire réelle, de cette histoire si étrange, si mouvementée, si douloureuse parfois, que vécut la France entre la chute de l'Empereur et l'avènement de Louis-Philippe, et c'est d'un rare et poignant intérêt.

RENÉ BAZIN

Le Blé qui lève.

Pour sauver les hommes, pour faire « monter un peu de joie dans leur cœur renouvelé », il faut les

ramener à Dieu et à la terre. Telle pourrait être, je crois bien, l'épigraphe de l'œuvre tout entière de M. René Bazin, tel est, en tout cas, le sens du *Blé qui lève*.

Dans ce livre aux lignes harmonieuses et simples, l'académicien poursuit cette croisade littéraire qu'il a entreprise pour la glorification du sol nourricier, pour l'exaltation de la foi agissante, de la foi qui sauve. Cette préoccupation apparaît dans tous les épisodes dramatiques et touchants de ce roman rural, et l'histoire de Gilbert Cloquet, paysan à l'âme généreuse et forte, éprise d'idéal et de progrès, est faite pour démontrer que les efforts vers la solidarité sociale, vers le bonheur des hommes, sont vains, décevants et dangereux s'ils n'ont pas la terre à la base et le ciel au sommet.

On peut discuter les opinions de M. René Bazin, mais il faut louer sans réserve l'art du romancier qui a su camper avec tant de maîtrise ces silhouettes de gens de la campagne, le bon abbé Roubiaux, le gentilhomme campagnard conscient de ses devoirs envers les paysans, Lureux, le paysan fainéant et dépensier, et la douce et charmante Antoinette ; il faut admirer aussi ces tableaux de campagne que M. René Bazin peint avec de si jolies couleurs, ému profondément d'une communicative émotion devant l'herbe si belle, devant « les jachères qui attendent la charrue, devant le froment qui lève sa pointe verte au-dessus des terres brisées... »

GEORGES OHNET

Cœurs en deuil.

Un livre de Georges Ohnet ! Ce n'est pas là un événement de mince importance pour la foule avide de saines et copieuses émotions qui suit si fidèlement depuis un quart de siècle l'auteur du *Maître de forges*. L'une des raisons de cette fidélité, c'est que les lecteurs savent qu'avec leur auteur favori, ils en auront pour leur argent ; son nom sur la couverture d'un livre est pour eux mieux qu'une promesse, une garantie ! De cette conscience, M. Georges Ohnet leur offre aujourd'hui une preuve nouvelle : ayant à publier le très palpitant roman, *la Bête à chagrin*, il remarque que l'œuvre est un peu courte pour constituer les trois cents pages traditionnelles d'un volume : tel de ses confrères ne s'embarrasserait pas pour si peu, les artifices de la typographie, pages blanches, titres répétés, espaces doublés ; que sais-je encore ? ne sont-ils pas là pour corriger la brièveté des romans ! Nous avons eu ces derniers temps quelques exemples illustres de ces petites supercheries qui irritent le lecteur — trompé sur la quantité — comme les entr'actes démesurés agacent le spectateur. M. Georges Ohnet, lui, a trouvé une autre solution, il a bravement donné un autre roman d'une note toute différente : *Au Bord*

de la rivière, et il les a réunis tous deux en un volume qu'il intitule : *Cœurs en deuil*.

Je ne vous rappellerai pas les tourments et les luttes de la géniale artiste, Rosalie Herbelin, la douloureuse et noble héroïne de la *Bête à chagrin*, tourmentée par sa sœur Jacqueline ; je ne vous dirai pas la pathétique aventure de la courageuse et vaillante Zéphyrine, victime de sa sœur de lait, Gloriette ; on ne raconte pas les romans de M. Georges Ohnet, on les lit. L'éditeur a soigné, comme il convenait, le volume d'un écrivain qui ignore la crise du livre, et il en a fait une très artistique édition qu'illustrent de belles images de Vogel soigneusement gravées.

ABEL HERMANT

La Discorde.

La société contemporaine n'a pas d'historiographe plus élégamment cruel que M. Abel Hermant. La série des « Mémoires pour servir à l'histoire de la société » qu'il a entreprise depuis quelques années et qu'illustre l'étonnante figure de M. de Courpière, constitue pour la renommée future de notre temps une documentation plutôt fâcheuse, mais d'un si agréable et savoureux cynisme.

La *Discorde* donne dans ces « Mémoires » une

note nouvelle, particulièrement grave et douloureuse : c'est que le sujet ne prête point à rire, ni à sourire. *La Discorde*, titre d'un roman, épigraphe aussi de toute une époque, de tout un pays, qu'elle est venue déchirer et troubler; cette discorde qui couvait dans la famille Langellier et que « l'affaire » fit soudain apparaître éclatante et irréparable, elle a fait ses ravages aussi dans la grande famille française qui connut, hélas ! tant de frères ennemis. Certes, la *Discorde* est bien faite « pour servir à l'histoire de la société » !

Mais voilà de bien grands mots, et sans doute le narrateur de M. Abel Hermant, Yves Langellier, me regarde avec un sourire narquois. Ce n'est pas lui qui prendrait ainsi les choses au tragique. Il sait qu'il faut considérer les événements avec tranquillité, scepticisme et ironie, et, mêlé très intimement à un drame effroyable d'amour et de discorde, dont les héros et les victimes sont — tout simplement ! — ses frères, sa sœur, son beau-frère et son père, il nous le conte avec un détachement et un sang-froid prodigieux, il disserte avec infiniment d'esprit, de grâce et d'onction sur des choses navrantes dont son cœur devrait être déchiré et dont le lecteur est profondément ému. Il y a là un séduisant et très philosophique contraste entre l'angoisse du drame et le calme du narrateur, à qui M. Abel Hermant a prêté la grâce nonchalante de son style si curieux, si personnel : ce livre, pour attristant et pénible qu'il soit, est un fin régal de lettré.

PAUL RENAUDIN

Les Champier.

Le livre de M. Paul Renaudin est un roman réaliste, mais d'un réalisme où sourit parfois un peu d'idéal, ce qui n'enlève rien à l'exactitude ni au pittoresque de cette peinture de la vie faubourienne, tout en y mettant un peu d'agrément et de lumière. Le cadre choisi par M. Paul Renaudin pour nous montrer la vie des ouvriers dans nos faubourgs est une pauvre maison du fin fond de Grenelle dont, comme dans *Pot-Bouille*, on nous fait connaître un à un tous les locataires, pauvres gens pour qui la vie n'est que peine et misère, mais qui savent aimer et espérer.

Les histoires qui se passent de haut en bas de cette maison, les idylles qui se nouent d'un logement à l'autre, les misères qu'y font pénétrer le syndicat et ses grèves, le départ pour le régiment, sont contées par M. Paul Renaudin avec émotion et sincérité, et s'il y a parfois un peu de convention dans ces tableaux, le livre n'en est pas moins rempli d'agrément et d'intérêt.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, POLITIQUE, DIVERS

G. FERRERO

Grandeur et Décadence de Rome.

V. — LA RÉPUBLIQUE D'AUGUSTE

L'œuvre magistrale de M. G. Ferrero en est maintenant à son cinquième volume. Dans ce volume, l'éminent historien, qui a si vigoureusement secoué la poussière classique sous laquelle dormait l'histoire romaine, aborde « la République d'Auguste » et nous montre — avec quelle force de vérité et de vie ! — l'admirable spectacle de Rome parvenue à l'apogée de sa destinée, dans l'épanouissement de la

religion renaissante, de la paix, de l'intelligence, du génie. Spectacle vraiment admirable, inquiétant aussi : Rome est sur un sommet, mais il est visible, à des signes certains, qu'elle va descendre et se dégrader. Tout cela est exprimé par M. Ferrero avec un extraordinaire talent d'évocation, et vraiment, une œuvre comme la sienne fera date dans les fastes de la littérature historique.

PIERRE MORANE

Paul Ier de Russie, avant l'avènement (1754-1796).

La troublante et légendaire histoire de cet empereur en délire est un sujet qui a tenté bien des écrivains, et les profanes eux-mêmes connaissent les horreurs de ce règne tragique. Ce tableau qui fut fait tant de fois, M. Pierre Morane a voulu l'éclairer, il a voulu nous faire comprendre le pourquoi de ce drame, et c'est ainsi qu'il s'est trouvé amené à étudier la jeunesse de cet « Hamlet moscovite », lequel « grandit dans une famille dévorée de haine, parmi un tumulte de passions vulgaires et de querelles avilissantes, dans une atmosphère d'espionnage et de délation. Point de tendresse auprès de l'enfant. Tout jeune encore, il assiste à un spectacle hideux et sanglant : le meurtre de son père. Sa

mère, l'usurpatrice du trône, le châtie de ce que les mécontents du nouveau règne se rallient sur son nom, elle lutte contre ce rival avec des habiletés de femme sournoise et rusée, elle le méprise et s'applique à le déconsidérer » ; c'est délicieux comme on voit.

On ne songe plus guère, après cela, à s'étonner qu'il y ait eu dans l'existence de cet empereur « quelque chose d'incertain, de précaire et qu'une inquiétude perpétuelle ait troublé son caractère énigmatique ». L'étude de M. Morane, très complète et très documentée, nous donne sur cette triste enfance et sur cette déplorable jeunesse une foule de renseignements, propres à éclairer cet émouvant problème historique.

En outre, c'est une occasion pour l'écrivain de nous restituer un tableau de la Russie de la fin du dix-huitième siècle, du palais impérial où Catherine II, cette femme extraordinaire, déploya les plus hautes qualités de l'homme d'État et donna tout leur jeu à ses violentes passions.

MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

Madame Loyse de Savoye. — « Amours de sainte ».

Dans les jardins de l'histoire, voici un récit délicieux tout parfumé d'une grâce légendaire : c'est l'ouvrage que l'éminent académicien dédie à S. A. R.

Madame Louise de France, duchesse d'Aoste, et dans lequel il a tenté de retracer la vie, si pleine de vertus héroïques et charmantes, de la bienheureuse Loyse, « d'entendre et faire entendre dans cette si sombre nuit du quinzième siècle une voix céleste chantant d'éternelles amours ». De fait, c'est une bien touchante et bien belle histoire que celle de « Loyse de Savoye », petite-fille de saint Louis, fille du duc Amédée IX et d'Yolande de France, fiancée, à treize ans, à Hugues de Chalon épris éperdument de ses grâces physiques et morales, mêlée aux luttes de Charles le Téméraire contre Louis XI et qui, entre l'âge de treize et de dix-neuf ans, vécut sur les champs de bataille et dans les forteresses une véritable épopée dont elle traversa les épreuves et les dangers avec une vaillance ingénue et une constante et fervente piété. Lorsqu'elle atteint l'âge de dix-neuf ans, elle épouse enfin, par ordre de Louis XI, Hugues de Chalon ; c'est l'idylle qui commence, une idylle qui dure dix ans, jusqu'à la mort de son mari.

Alors Loyse décide de se retirer au monastère de Lorbes où, pendant quinze années, elle mena la plus belle, la plus douce et la plus sainte des existences, jusqu'au jour béni où son âme « s'échappa de ses lèvres en un murmure qui se perdit dans la nuit comme un dernier chant d'amour » et où, tout éblouissante de beauté, elle parvint en ce paradis tant désiré et « franchit ce seuil sur lequel l'attendaient les saints de sa race ».

Belle et touchante histoire vraiment ; le marquis Costa de Beauregard a trouvé, pour la conter, les accents qui convenaient : doucement, sans élever la voix, dans un langage plein de noblesse et de simplicité, d'une grâce volontairement surannée, il a fait revivre à nos yeux cette vision qui si doucement l'avait charmé et qu'il « avait vu s'évaporer sans pouvoir la retenir ».

CHARLES NICOULLAUD

Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond (3e vol.).

M. Charles Nicoullaud poursuit la publication de ces *Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond*, qui nous ont déjà tant divertis, intéressés et instruits. Le troisième volume de ces prestes, jolis et malicieux « récits d'une tante », ne le cède en rien aux précédents, et il embrasse, d'ailleurs, une période bien curieuse et bien émouvante de notre histoire, débutant avec l'assassinat du duc de Berry pour finir à la chute de la monarchie légitime.

Que de choses dramatiques ou pittoresques à nous décrire : le crime et le procès de Louvel, le carnaval de 1820, le bal à l'Elysée, l'exécution des quatre sergents de la Rochelle, l'entrée de Charles X à

Paris et son sacre, l'aspect des rues lors de la révolution de 1830 ! que d'hommes à peindre ou à silhouetter depuis le duc de Richelieu jusqu'au prince de Carignan, à Metternich, à l'empereur Alexandre, à M. de Villèle, au duc d'Angoulême, au prince de Talleyrand, depuis Arago et Benjamin Constant jusqu'à Mme de Récamier et à Pasquier ! tous ces tableaux, tous ces portraits, tous ces récits, Mme de Boigne les fait avec une verve, un esprit endiablés, je dirais avec un art merveilleux, si l'absence d'artifice et la malice primesautière n'étaient justement un des charmes de ce livre captivant.

GUSTAVE ROBERT

Philosophie et Drame.

ESSAI D'UNE EXPLICATION DES DRAMES WAGNÉRIENS

Combien parmi les plus fervents admirateurs de l'œuvre de Wagner en est-il qui admirent « comme des brutes » — pour employer l'expression de Michelet — sans comprendre un mot à l'objet de leur admiration ? Je crois pouvoir affirmer, sans manquer au respect dû à ces mélomanes convaincus, qu'ils sont assez nombreux ; quelques-uns, d'ailleurs, l'avouent et même le proclament, — si l'on comprenait, ce serait bien moins beau ! — et

« l'ambiguïté de ces œuvres énigmatiques constitue précisément un de leurs charmes et non le moindre ». M. Gustave Robert ne trouve pas cette formule convaincante, il a essayé de comprendre quelque chose à ces énigmes, et nous a donné « l'essai d'une explication des drames wagnériens ». De cette explication, il résulte, en substance, que Wagner fut dominé dans toute son œuvre par une pensée d'optimisme, qu'il a eu foi aux heureuses destinées de la race humaine, et qu'une pensée chrétienne est au fond de toute son œuvre ; selon M. Gustave Robert, il eut, en outre, de la suite dans les idées. « On le voit, dit-il, fidèle à son idée initiale, gouverner chaque partie de son œuvre, de manière à en faire un tout qui se développe non sans une réelle harmonie. »

Si, après cela, vous ne comprenez pas Parsifal, c'est à y renoncer.

BAYET

Giotto.

Giotto, en qui Dante saluait le maître par excellence et qui, profondément admiré aux quatorzième, quinzième et seizième siècles dans toute l'Italie, est fameux encore en notre temps où on vante surtout son naturalisme, n'a point encore tenté la verve des

écrivains d'art ; sur cet artiste et sur cette œuvre d'une si haute importance dans l'histoire de l'art, il n'existait pas en France d'ouvrage vraiment clair, complet et accessible ; celui de M. Bayet comble très heureusement cette lacune : il est tout à la fois très documenté, très instructif, très séduisant. Avec les nombreuses images qu'il contient, les appendices, tableaux chronologiques, catalogues, bibliographies, index, il constitue un utile et précieux instrument de travail, qui vient enrichir la belle collection des « Maîtres de l'Art », instituée par M. Jules Comte.

LE P. MAUMUS

Défense de la foi.

En un temps où les ministres de la République s'arrogent la fonction d'éteigneurs des lumières célestes, le Père Maumus dédie son livre à ceux dans l'âme de qui cette divine lumière s'est éteinte, espérant que « ces pages leur inspireront de demander à Dieu de rallumer le flambeau sacré » ; son livre voudrait être, en somme, une apparition de la vérité dans les âmes tourmentées du besoin de croire. Pour atteindre son but, il s'efforce de concilier la science et la raison avec la religion, en montrant les limites de la science et les mystères qui l'entourent, en expliquant quel l'immutabilité et

les progrès de la vérité de la foi ne sont point en contradiction, en traitant enfin, avec sa science profonde de la théologie, des questions de la trinité, de la création et de l'eucharistie.

Il conclut enfin que la science vraie n'est pas rivale de la foi : « la foi et la raison sont deux rayons qui descendent du même foyer et leurs lumières s'harmonisent sans se confondre ; l'apôtre de la foi peut donc être en même temps, et est, en réalité, un défenseur de la raison. » Telle est la thèse soutenue par le Père Maumus en des pages d'une grande élévation, d'une vive ferveur et d'une persuasive éloquence.

MERMEIX

Le Syndicalisme contre le Socialisme.

L'an dernier, M. Mermeix nous présentait en un volume dont le retentissement fut grand, « le Socialisme », exposant le pour et le contre de cette doctrine dont tout le monde parle et que si peu connaissent. Grâce à lui, grâce à sa lumineuse, impartiale et forte étude, nous avons pénétré les mystères du socialisme, et nous connaissons nos maîtres de demain. Nos maîtres de demain ? Est-ce certain ? M. Mermeix, qui n'en a jamais été bien sûr, en doute plus que jamais, et il lui apparaît que les

socialistes sont actuellement singulièrement menacés par une force nouvelle, un hôte inattendu qui est venu troubler la fête, et s'appelle « le Syndicalisme ». Qu'est-ce encore que cela ? M. Mermeix entreprend de nous l'expliquer dans ce volume où il raconte « l'origine et le développement de la Confédération générale du travail ».

Avec cette conscience, cette sûreté de méthode, cette force de documentation qu'il appliqua naguère à l'étude du Socialisme, M. Mermeix explore aujourd'hui « le Syndicalisme » et cette redoutable Confédération générale du travail : il montre la façade et ce qu'il y a derrière, et c'est, je vous assure, d'un bien vif et bien palpitant intérêt.

Rien d'empoignant comme les chapitres de ce livre, où l'auteur pourtant n'apporte que des chiffres, des faits, de froides déductions ; c'est que le sujet a de quoi nous passionner, il s'agit tout simplement de notre existence à nous tous, bourgeois, — et les bourgeois sont bien nombreux pour les syndicalistes... Songez, en effet, qu'aux yeux des libertaires de la C. G. T., les socialistes avec leurs méthodes actuelles, avec leurs procédés et leurs discussions politiques, leurs recherches des mandats électoraux, leur participation aux délibérations des assemblées, sont, eux aussi, entachés de « bourgeoisisme » et infidèles à la doctrine de Karl Marx, lequel a dit : « L'émancipation des prolétaires doit être l'œuvre des prolétaires eux-mêmes. »

Le syndicalisme, avec ses tendances et ses ori-

gines anarchistes, est donc actuellement l'adversaire le plus redoutable du socialisme, à qui il prétend enlever son action et son autorité sur la classe ouvrière. Comment s'est formé le syndicalisme ? Quels sont ses projets? C'est à ces questions que M. Mermeix vient répondre, en des pages d'histoire vraiment impressionnantes, où est étudié le sort du travailleur à travers les siècles, depuis l'esclavage d'autrefois jusqu'à notre actuelle émancipation ouvrière, à la Bourse du travail, à la grève générale, à l'action directe et au sabotage préconisé par la C. G. T. Après cette étude magistrale, on comprend et on mesure la force de cette Confédération générale du travail et sa raison d'être, car M. Mermeix, qui ne l'aime pas, a jugé inutile de la couvrir d'anathèmes ; il a préféré, ce qui vaut infiniment mieux, l'expliquer. Comme il arrive souvent, l'épouvantail une fois bien connu, la machine infernale une fois démontée, tout cela est devenu beaucoup moins terrifiant : sans contester la puissance nuisible de la C. G. T. et sa force d'organisation — elle nous en a donné, hélas ! trop de preuves — il est bon de savoir et de proclamer que sur l'ensemble des ouvriers français tout juste 5 p. 100 jusqu'ici se sont laissé inscrire sur la liste syndicaliste, ce qui n'autorise peut-être pas tout à fait la Confédération à parler au nom de l'universalité des travailleurs. En face de ces deux ennemis aux prises, le syndicalisme et le socialisme, la société moderne a donc encore de beaux jours devant elle,

pour peu qu'elle consente à se défendre avec ses armes légitimes, les lois. Telle est la conclusion rassurante, tel est l'avertissement du livre de M. Mermeix.

MEMENTO DU MOIS D'OCTOBRE

ROMANS

Adrianne (Charlette). — *L'Inviolable.*

Arthez (Danielle d'). — *Le Flot qui monte.*

Anely (Max). — *Les Immémoriaux.*

Danrit (Capitaine). — *Ordre du Tsar.*

Delcamp (André). — *Les Pourceaux d'Épicure*, « roman moderne ».

Derennes (Charles). — *La Vie et la Mort de M. de Tournèves*, une petite histoire très cynique et très émouvante à la fois.

Foley (Charles). — *Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux.* « Collection des romans honnêtes. »

Germain (André). — *La Cousine et l'Ami.*

Le Febvre (Yves). — *Les Barbares.*

Marbo (Camille). — *Blassenay-le-Vieux.*

Payen (Louis). — *L'Autre Femme*, un roman dont l'auteur est un écrivain tout à fait intéressant, une nature. Ses œuvres de début témoignaient de très réelles qualités, un peu brutales, heurtées, violentes et qui, sans nul doute, avaient besoin d'être assagies et disciplinées. Elles ne le sont pas encore ! et l'*Autre Femme* passera difficilement pour une œuvre sage — bien au contraire ! — L'aventure du peintre Marcel Louvaine — frêle et raffiné — et de miss Stark — énergique et impérieuse — est si étrange, si maladive, si

scabreuse, que je serais bien empêché de vous la conter. Tout de même, le roman est bien curieux, et il contient de bien remarquables pages, dignes d'un véritable écrivain et d'un romancier de race.

Poltoratzky (Mlle Hermione). — *Une Idylle sibérienne.*

Prin (A. de). — *Le Semeur d'ivraie*, « mœurs parlementaires. »

Smulders (Carl). — *La Correspondance de Sylvain Dartois.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Balagny (Commandant). — *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne* (1808-1809), *Almaraz, Udès, Départ de Napoléon*, 4e volume publié par la section historique de l'Etat-Major de l'armée.

Baldensperger (Fernand). — *Études d'histoire littéraire*, un fort intéressant ouvrage où l'auteur traite tour à tour des sujets fort divers : « Comment le dix-huitième siècle expliquait l'universalité de la langue française » ; Young et ses *Nuits* en France ; le « genre troubadour » ; *Lénore*, de Burger, dans la littérature française ; les « définitions de l'humour ». Sur tous ces sujets, l'auteur a tenu, il nous le dit dans sa préface, à ne point faire œuvre de critique, mais uniquement d'historien, et il a réussi à nous donner un ouvrage plein d'idées, de faits et de renseignements.

Baye (Baron de). — *Visions de Russie.*

Béral (Paul). — V. Rolland-Chevillon.

Billard (Docteur Max). — *La Conspiration de Malet*, un volume consacré, après tant d'autres, à ce passionnant fait divers, qui, à un siècle à peine de distance, conserve, malgré tous les documents et toutes les études publiées, un air de légende et de mystère.

Boucher (Henri). — *Souvenirs d'un Parisien pendant la seconde République* (1830-1852).

Charles (Ernest). — *Les Samedis littéraires.*

Daudet (Ernest). — *La Révolution de* 1830 *et le procès des ministres de Charles* X. Nouvelle édition revue et augmentée.

Des Granges (C.-M.). — *La Presse littéraire sous la Restauration* (1815-1839), une étude vivante et documentée.

Faucigny-Lucinge (F. de). — *Lord Curzon aux Indes*. Une sélection de ses discours comme vice-roi et gouverneur des Indes (1899-1905). Introduction de Sir Thomas Raleigh.

Guerlin (Henri). — *Espagne*, « impressions de voyage et d'art. » C'est la preste et vivante relation d'une admirable promenade faite par M. Guerlin, de Saint-Sébastien à Cadix, et d'Alicante à Saint-Jacques-de-Compostelle ; observateur judicieux et enthousiaste, l'écrivain sait à merveille voir et faire voir, d'autant mieux que son livre est copieusement illustré par 160 photographies prises en cours de route et qui parsèment et agrémentent ces descriptions et ces récits.

Halphen (Louis). — *Études sur l'administration de Rome au moyen-âge* (751-1252).

Ignis Ardens. — *Les Coulisses du Vatican*.

Janasz (J.-L. de). — *Les Lagunaires*, poèmes.

La Faye (F. Jacques de). — *Souvenirs du général Lacretelle*.

Lehautcourt (Pierre). — *Histoire de la Guerre de* 1870-1871, 2e volume.

Léonard (David). — *Catholiques décadents*, « mœurs actuelles ».

Maricourt (Baron de). — *Madame de Souza et sa famille*, « les Marigny, les Flahaut, Auguste de Morny (1761-1836) », un curieux et pittoresque volume.

Mitchell (Mme). — *Spes et Fides*, un harmonieux et émouvant recueil poétique.

Orliac (Mme Jehanne d'). — *Les Murmures, les Chants, les Cris*, poèmes.

Pascal (Georges de). — *Lettres sur l'histoire de France*. Préface de Paul Bourget.

Picot (Émile). — *Les Français italianisants au seizième siècle*.

Pinçon. — *Voix de la vie et Voix d'en-haut*, poésies.

Rifaux (Docteur Marcel). — *La Crise de la foi catholique*.

Rolland-Chevillon et Paul Béral. — *La France, l'Allemagne au Maroc ; leur politique, leur commerce*.

Roudès (Silvain). — *Pour faire son chemin dans la vie*. « Moyens et qualités qui permettent d'arriver au succès et à la fortune. » — Ce sont là — n'est-il pas vrai ? — de précieuses recettes !

Sainéan (Lazare). — *L'Argot ancien* (1455-1850).

Seché (Alphonse). — *Alfred de Musset anecdotique.*

Stenger (Gilbert). — *La Société française sous le Consulat*, 6e volume. C'est le couronnement d'une œuvre considérable, d'un très vif attrait et d'une haute portée. Ce dernier volume traite de la réforme de l'armée, du clergé, de la magistrature et de l'instruction publique pendant le Consulat qui fut, selon M. Gilbert Stenger, la période la plus éblouissante de notre histoire, opinion exprimée aussi par M. Ferrero qui, dans le volume dont j'ai parlé plus haut, se montre frappé de l'analogie que présentent la République d'Auguste et le Consulat de Bonaparte.

Sykes (Major). — *A travers la Perse orientale.*

Thalasso (Adolphe). — *Anthologie de l'amour asiatique.* Grâce à cet ouvrage qui a dû coûter à son auteur un bien grand labeur, nous savons désormais comment on dit l'amour en Afghanistan, au Cambodge, dans le Béloutchistan, en Mongolie, en Perse, au Siam, dans l'Hindoustan, dans l'Arabie, en Circassie, que sais-je encore ! on y constate que si Eros est toujours semblable et égal à lui-même, l'art de le chanter est divers à l'infini, et, s'il y a dans « cette gerbe aux parfums ignorés » des fleurs étranges, surprenantes, un peu comiques parfois, il en est aussi de vraiment très belles, que pourront respirer avec profit les poètes et les amoureux des bords de la Seine.

Tolstoï. — *La Révolution russe, sa portée mondiale*, traduction d'Halperine-Kaminsky.

Vannier (Antonin). — *La Clarté française*, « art de composer, d'écrire et de se corriger ».

NOVEMBRE

LES ROMANS

JEAN RAMEAU

L'Ami des Montagnes.

L'Ami des montagnes est très différent des précédents volumes de M. Jean Rameau et bien fait pour montrer combien est souple et varié le talent du brillant romancier. Tous les romans qu'il a donnés en ces dernières années sont, en effet, de touchantes histoires, où l'auteur semble prendre à tâche de contenir ses émotions et se contente de faire couler de douces larmes, ce à quoi il réussit supérieurement.

Tout autre est l'*Ami des montagnes*; c'est la manière forte! La passion du docteur Laurent Lucq

pour la gentille Passerine de Cazaubon a quelque chose de sauvage, et de heurté, tout en étant d'une immense douceur.

Et lorsque, dans ce ménage d' « amis de la montagne » surgit le drame sentimental, l'aventure tourne vite à la tragédie. Et c'est à la montagne, confidente tragiquement accueillante, que le héros infortuné du roman confie tour à tour sa vengeance et son désespoir. Après ces épisodes tragiques, un dénouement douloureux, mélancolique et tendre, vient clore cette histoire que M. Jean Rameau a contée avec beaucoup de charme, de force et de talent, et c'est vraiment là un des très bons livres de cet écrivain.

LOUIS BERTRAND

L'Invasion.

Un très beau livre, une œuvre d'une intense, courageuse et puissante originalité, tel est le rare régal que nous offre M. Louis Bertrand avec son livre *l'Invasion*. La forte et volontaire personnalité de cet écrivain est bien connue: elle est attestée par une œuvre déjà considérable, où chaque étape est marquée par un progrès nouveau, jusqu'à cet admirable *Jardin de la mort*, dont j'ai dit naguère la mâle et vivante beauté. Aujourd'hui avec l'*Invasion*,

M. Louis Bertrand nous donne, je crois bien, l'œuvre décisive de sa carrière, car il ne trouvera pas de sujet ni de tableau mieux appropriés à son talent si tumultueux, si ardent, si coloré. Ce tableau, c'est Marseille, envahie par la foule miséreuse et bigarrée des Italiens qui viennent chercher du travail dans la riche cité et qui y vivent, sous le soleil de Provence, de si sombres et si violentes aventures de misère, d'amour, de haine, compliquées encore et ensanglantées par les démences ou les calculs de la révolution.

La révolution à Marseille ! c'est bien en effet le sujet du roman de M. Louis Bertrand ; elle domine, elle pénètre, elle termine tragiquement l'aventure de Marguerite Girardi, de Cosmo, d'Emmanuel et de Marès, et, si émouvants, si humains que soient les épisodes du drame vécu par ces héros, on sent bien que la véritable héroïne, c'est la révolution avec son cortège hurlant et bigarré d'ouvriers aveuglés, de rhéteurs et de « nervis ». Cette révolution, M. Louis Bertrand l'a campée devant nous en traits inoubliables, il l'a courageusement regardée face à face, et il a dressé sa véridique et terrifiante image à sa place réelle : en face de l'ouvrier, contre lui, « opposant le travailleur au socialisme, et l'homme à l'inhumanité de la doctrine »...

G. FORESTIER

La Pointe aux Rats.

Ce roman, quelque peu colonial, est, nous dit l'auteur, l'histoire d'une colonie française naissante dans l'Ouest canadien; vrai, elle n'a rien de très alléchant et je ne suppose pas que M. Forestier ait le désir de favoriser l'émigration vers ce pays d'outre-mer. Bien au contraire, il prend à partie « ces brochures de colonisation » où l'on fait miroiter aux yeux des colons ignorants les délices d'une terre promise, dans laquelle ils ne trouvent que déceptions, douleurs et désespoirs. Je ne sais pas si les Franco-Canadiens sont des êtres aussi abominables que les héros de M. Forestier, et si son triste tableau est tout à fait exact ! Mais ce tableau est, en tout cas, terrifiant et douloureux à souhait, et si extraordinaires et tragiques que soient les aventures du vicomte d'Arcilly, du baron des Audelles et de la famille Verdier, elles donnent une frémissante impression de vérité et de vie, et l'on éprouve un véritable soulagement lorsque quelques-uns des personnages sympathiques s'enfuient de cet enfer pour se réfugier dans la douce et bienveillante Algérie.

BOJER

Maternité.

Le roman de l'écrivain norvégien Bojer, dont M. Guy-Charles Cros a donné la traduction, est une œuvre bien singulière : outrancière souvent et d'une invraisemblance vraiment excessive, elle est pourtant d'une poignante et douloureuse humanité. Ce roman nous dit les douleurs, les cruautés, la folie d'une mère obligée d'abandonner son enfant et qui traverse une vie tout entière hantée par le souvenir de cette première maternité, dévorée du désir de reprendre son enfant — ce qui est très naturel — mais aussi décidée à se venger de son malheur sur l'humanité tout entière, sur l'honnête homme qui la chérit et sur son second enfant lui-même, pour lequel elle n'éprouve nulle tendresse, — et cela est tout de même un peu excessif et d'une « maternité » bien relative. Il y a, d'ailleurs, de belles pages, toutes remplies de brumes et d'obscurités dans cette étrange et tragique histoire, et le traducteur en a très heureusement respecté la couleur.

MATHILDE ALANIC

La Gloire de Fonteclaire.

Mme Mathilde Alanic ne se perd pas dans les brouillards norvégiens, elle reste toujours d'une clarté bien française et nulle prétention ne dépare les livres probes, émouvants et sains qu'elle nous a donnés et parmi lesquels j'ai eu l'occasion de signaler déjà des œuvres tout à fait remarquables, tel le *Maître du Moulin-Blanc*, une manière de petit chef-d'œuvre.

La Gloire de Fonteclaire brille des mêmes qualités que les précédentes : simple et émouvante, elle exalte, sans fausse honte, des sentiments nobles, tels que le mépris de l'argent, l'amour de la justice, le respect passionné de la science désintéressée. Lieux communs, diront les esprits forts, qui savent pourtant bien à quel point tout cela est peu commun en notre temps et combien il est utile de nous rappeler de temps à autre au mépris des richesses, au culte de la vraie noblesse et du pur amour. En tous cas, il faut louer Mme Alanic d'avoir su ainsi cultiver et exalter la petite fleur bleue dans un roman tout à fait intéressant et émouvant, où sont campés avec beaucoup de maîtrise de touchantes figures et des types bien amusants, et dans lequel sont peintes, avec beaucoup d'agrément et de vérité, les mœurs bourgeoises de notre temps.

ARSÈNE ALEXANDRE

Bertha et Roda ou les deux Illusions.

C'est toujours une entreprise hasardeuse pour un écrivain qui, dans un genre littéraire, s'est acquis une grande renommée, d'aborder tout à coup un genre tout différent, tout nouveau. La médiocrité aimable, la banalité plaisante, permises à tant d'autres, lui sont interdites : il faut qu'il soit excellent et original. Cette redoutable obligation n'a point effrayé M. Arsène Alexandre, et l'éminent écrivain d'art, dont l'autorité est si grande et si légitime, se présente à nous, cette année, comme un débutant, un roman à la main : *Bertha et Roda*.

Et il sort tout à fait victorieux de l'épreuve, car son roman est vraiment une œuvre forte et nouvelle dans toute l'acception du mot : étrange diptyque, où, en deux tableaux d'une note très différente et très harmonieuse tout à la fois, l'auteur entreprend de symboliser, sous une forme romanesque et dramatique : la vanité de la possession et la vanité du désir. « L'expression trompe », nous dit l'épigraphe du premier épisode ; « l'impression tue », nous dit celle du second. Telles sont les prémisses, telles les mélancoliques conclusions de ces « deux illusions ».

Volontairement l'écrivain a laissé planer sur son

œuvre une ombre, une obscurité, qui ajoutent au mystère et à la gravité du symbole, dont le sens profond reste pourtant très précis. L'aventure amoureuse de Bertha Brucker, la muette, fille du grand poète, avec Pierre Loréal, lequel « ayant voulu chez une femme la chose la plus chimérique : la sincérité absolue, et l'ayant, a voulu de plus en avoir la preuve » ; la chimérique idylle de Jean de Gabre et Roda Carrington, qui s'aimèrent sans se connaître, à travers les espaces, et moururent sans se voir, ces aventures si différentes ont une analogue conclusion, décevante et mélancolique, et M. Arsène Alexandre a trouvé, pour nous conter ces choses mystérieuses et troublantes, pour nous dire ces symboles d'un sens si profond, les mots et les images qu'il fallait : c'est une œuvre romanesque, écrite par un philosophe et par un poète, et c'est vraiment d'une étrange et délicate saveur.

JACQUES DES GACHONS

Le Roman de la vingtième année.

Le Roman de la vingtième année est un volume tout à fait délicieux, d'une grâce spirituelle, émouvante et saine, où, dans le cadre charmant de Versailles et des Trianons, au milieu des dentelles,

des audaces et des héroïsmes du temps de Louis XV, l'auteur a évoqué « deux jeunes héros qui, avec leurs défauts, sont, par-dessus tout, loyaux. Ils sont pleins de bonne volonté, d'une saine bravoure quand vient la lutte, et quand se présente l'adversité, ils courbent le dos avec une émouvante humilité. » C'est ainsi que les décrit M. Jacques des Gachons dans un ingénieux *post-scriptum*, où il nous dit son optimisme, sa prédilection pour l'honnêteté, la moralité, la bienséance, toutes ces choses un peu surannées mais qui ne rendent pas nécessairement ennuyeux. C'est l'avis de l'auteur ; ce sera aussi l'avis de ses lecteurs, amusés et émus par l'aventure de Louise de Monincourt et de Jean de Castréau, aventure sentimentale et mélancolique, qui se déroule dans un joli cadre d'histoire et que vient traverser la fameuse conspiration des Marmousets, reconstituée avec beaucoup d'ingéniosité et de vie.

LÉON BERTHAUT

Le Réveil.

Le roman de M. Léon Berthaut évoque une question bien attristante et bien actuelle : celle du patriotisme. Car, cela n'est que trop vrai, le patriotisme qui doit être et rester un dogme est devenu

une question. Sur ce poignant débat M. Léon Berthaut a écrit un roman très attachant, très généreux, où, dans un langage mesuré, sans inutile emphase, il a défendu la bonne cause et réussi, après maints épisodes émouvants ou douloureux, à faire — au dénouement — rentrer dans le droit chemin son héros, un jeune soldat antimilitariste, Robert Lagarde, ramené au bercail et à la patrie par une gentille petite fiancée alsacienne. Et tout cela est très bien...

JEAN LORRAIN

Maison pour Dames.

L'âpre et cruelle verve de Jean Lorrain ne peut, semble-t-il, se résoudre au définitif repos et à la mansuétude finale ; d'outre-tombe, il continue ce « jeu de massacre » auquel il se plaisait tant, et ses livres raillent toujours et meurtrissent et blessent aussi impitoyablement ceux ou celles qui eurent la fâcheuse fortune d'attirer son attention.

Le dernier venu de ces livres, *Maison pour Dames*, est un modèle du genre ; je ne crois pas que Jean Lorrain ait jamais fait mieux — ou pis. Sous ce titre volontairement équivoque, il désigne une certaine revue d'art féministe, installée rue de la Paix, et qui s'appelle le *Laurier d'or* : belle occasion pour

l'écrivain de nous faire pénétrer dans un de ces magazines qui se fondèrent depuis quelques années en l'honneur de l'éternel féminin, et de nous en offrir un tableau chargé, prodigieusement injuste, sillonné de silhouettes d'autant plus cruellement fausses qu'elles s'efforcent parfois d'être reconnaissables ; tout cela est bien pénible et par trop méchant.

Mais c'est aussi — avouons-le — tout à fait diver tissant, et cette rédaction du *Laurier d'or* est vraiment de toute saveur, avec son Mécène Agrado, le banquier richissime et passionné, « aux mains d'escroc, de voluptueux et de prestidigitateur », — son directeur M. Le Farenbourg, adroit et cynique entremetteur, — et son chroniqueur des modes, la comtesse des Glaïeuls, pseudonyme d'un certain Noirmont « à la petite tête plate et venimeuse se redressant sur des épaules étroites, ne répugnant à aucune sale besogne », — et sa chroniqueuse des sports, Oriane de Mauves, très « blanche personne, d'une blancheur d'hostie ou de chose très froide », et qui signe Gontran de Maufrignan, — car dans cette revue les hommes ont des noms de femmes, et les femmes des noms d'homme. Quaut à leurs mœurs, n'en parlons pas !

L'arrivée, dans un tel milieu, de M. Farnier, conservateur des hypothèques à Avignon, et de sa femme, lauréate d'un concours de poésie, leur effarement, leurs aventures et leur fuite éperdue vers leur reposante et chaste province, telle est

l'anecdote du roman ; elle est très amusante, très vivante, avec des pages d'une brutalité et d'une audace incroyables, avec aussi, de-ci de-là, des notes bien jolies, d'une émotion prenante et sincère, et qui sont là, semble-t-il, pour nous rappeler quel admirable et quel séduisant écrivain Jean Lorrain aurait pu être s'il avait voulu...

MAURICE VAUCAIRE

Le Piège.

Après ce vitriol, un peu de menthe — oh ! très poivrée encore ! C'est *le Piège*, de M. Maurice Vaucaire, livre étrange, sentimental et sensuel, tendre et pervers, où l'humour se mêle intimement à l'amour, livre dont le titre reste mystérieux et inexpliqué presque jusqu'à la dernière page, « histoire possible, conte gai, aventure tragique » ; c'est en tout cas un bien joli roman que celui où nous sont contées les aventures de la jolie Daphné Simonet, fille d'un jeune seigneur et de la rosière de Romainville, devenue très vite, grâce à la complaisante entremise de la Guyot, Daphné de Courville, maîtresse adulée de M. de Gouvions, puis du comte Julien de Folligny, puis enfin du roi de Naples, Murat.

Cette ravissante personne fait sur son passage tourner toutes les têtes, et elle-même se donne parfois le luxe d'aimer avec une entière sincérité. Et c'est au cours d'une entrevue passionnée avec M. de Folligny qu'elle apprend le secret de sa naissance, « le piège » terrible où l'amour la fit tomber. D'une aventure fort analogue à celle-là, Sophocle fit autrefois une terrible tragédie qui s'appelait *Œdipe roi;* mais M. Maurice Vaucaire ne cultive pas la tragédie, c'est tout au plus si ses héros éprouvent quelque mélancolie devant la pénible révélation ; tout cela est donc d'une assez douteuse moralité, mais il faut avouer que les histoires de Murat et de son policier Copain, celles des amours et des voyages de Daphné, sont les plus divertissantes du monde et contées avec infiniment de prestesse, de grâce et d'adresse.

MARCELLE TINAYRE

La Rançon.

Ce roman date de dix ans. Mme Marcelle Tinayre l'écrivit, nous dit-elle, « avec la hardiesse ingénue de l'inexpérience », elle le « republie » cependant, car il ne lui paraît pas tout à fait médiocre. Certes, ce n'est pas un roman médiocre !

J'estime même que c'est un des très bons livres de Mme Marcelle Tinayre, et qu'en dehors de la fameuse *Maison du péché*, elle n'a pas écrit de roman supérieur à la *Rançon*. Du moins, il n'en est pas qui m'ait fait éprouver pareille émotion d'humanité douloureuse et vraie, d'audace honnête et sincère.

L'aventure amoureuse de Jacqueline Vallier et d'Etienne Chartrain est d'une vérité supérieure et nous sort de la banalité des adultères de romans où les trois personnages classiques du mari, de la femme et de l'amant sont toujours les mêmes avec leurs traits aussi définitifs que conventionnels; et la mélancolique impression du dénouement, est, elle aussi, d'une vérité et d'une humanité supérieures : elle conclut comme il convenait cette histoire de deux amants « faibles devant la douleur d'autrui, et contraints au stérile sacrifice de leur grand et bel amour parce qu'ils ont préféré le « bon mensonge » à la vérité libératrice ».

OCTAVE MIRBEAU

La 628-E 8

Les numéros d'automobiles ont leur destin... Parmi ces formules algébriques qui gardent un obscur anonymat et qui, une seconde apparues

dans un tourbillon de poussière, se perdent aussitôt dans l'oubli, le 628-*E* 8 se dresse orgueilleusement, grâce au hasard qui le fit attribuer à la voiture de M. Octave Mirbeau.

La 628-*E* 8 ! C'est à la manière d'une auto vertigineuse que ce livre fait irruption dans le monde des lettres, au milieu du fracas et de l'émotion. Bien avant son apparition, on se préoccupait du bolide, et les lecteurs de la « Petite Chronique des Lettres » en eurent, je crois bien, la première nouvelle : il y a quelque huit mois, en effet, j'annonçais le titre et l'œuvre, et je parlais même du grand chapitre, du chapitre historique, du chapitre disparu...

Vous connaissez cette histoire et vous savez comment Octave Mirbeau, cédant à de pieuses sollicitations, a renoncé à nous raconter la mort de Balzac. Nous y perdons, je le sais, une page admirable, mais tout de même M. Octave Mirbeau a eu raison de la déchirer, et le grand public, même un peu déçu, lui saura gré de s'être incliné devant le plus respectable, le plus touchant des vœux, et d'avoir respecté le repos d'une illustre mémoire.

Le livre, d'ailleurs, supporte allègrement cette pieuse mutilation, il reste d'un intérêt, d'un agrément prodigieux et d'une incomparable puissance. Dans ce journal d'un voyage automobile à travers un peu de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne, M. Octave Mirbeau a mis surtout

un peu de lui-même. Il nous a dit « les rêves, les rêveries, les souvenirs, les impressions, les récits que firent naître ou renaître en lui, tout simplement, une figure rencontrée, un paysage entrevu, une voix qu'il a cru entendre chanter ou pleurer dans le vent »...

Et c'est un bien beau, un bien prestigieux voyage que nous fait faire ainsi M. Octave Mirbeau ; dans ces excursions à travers des paysages et des villes croqués en notes rapides, il nous offre la plus riche et la plus surprenante moisson de pensées profondes, de remarques badines, de souvenirs historiques, d'imaginations romanesques ; c'est d'une séduction étrange, mouvementée, qui vous emporte, vous étourdit, vous ravit. Je voudrais citer telle page, telle description, telle remarque ; je ne puis ! Elles se présentent en foule trop nombreuse à ma mémoire, car ce livre est vraiment plein, jusqu'à en déborder, d'images et d'idées, et jamais la verve acérée, la cruelle ironie, le talent puissant de l'écrivain ne s'exercèrent en une œuvre plus saisissante, plus séduisante, plus originale, plus nouvelle.

ÉMILE MOSELLY

Jean des Brebis ou le Livre de la misère (1).

M. Emile Moselly a réuni, sous le titre *Jean des Brebis ou le Livre de la misère*, une série de nouvelles d'une très particulière saveur. En ces récits très sobres, très poignants, l'auteur nous raconte d'humbles douleurs, de mornes et simples tristesses; ses héros sont, pour la plupart, des paysans attachés à la glèbe, des âmes frustes, en lutte passive et morne avec les misères humaines. L'extrême sobriété de ces récits, sobriété qui semble aller parfois jusqu'à la sécheresse de l'expression, en accroît encore l'effet poignant et douloureux. C'est d'un art tout à fait particulier, original et neuf, et qui s'élève parfois très haut, dans l'histoire du « revenant », par exemple.

(1) Ce livre fut couronné à la fin de l'année par l'académie Goncourt et on le retrouvera dans le chapitre des Prix et Concours littéraires.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE, POLITIQUE, DIVERS

COMTE DE MIRAMON-FARGUES

L'héritage de Beauvau-Tigny.

Quand l'histoire se met à être romanesque, elle l'est plus que tous les romans du monde, et il n'est pas de Gaboriau ni de Conan Doyle qui oserait imaginer des aventures aussi incroyables, des mystères aussi impénétrables que ceux au milieu desquels l'historien est appelé parfois à rechercher la vérité. Il ne me semble, par exemple, pas possible d'imaginer aventure plus étrange, plus mystérieuse et plus surprenante que celle dont M. le comte de Miramon-Fargues nous fait le récit dans l'*Héritage de Beauvau-Tigny*.

Beau titre de roman-feuilleton, n'est-il pas vrai ? Ce sont cependant des « aventures historiques »

que nous conte l'auteur, d'après des documents très réels, procès-verbaux, commissions rogatoires, notes et extraits généalogiques, rapports judiciaires, bulletins de police, lettres particulières, actes de naissance et de décès, documents de l'enregistrement, qu'il a soigneusement examinés, compulsés, confrontés, pour essayer d'apporter un peu de lumière dans cette ténébreuse histoire de la famille Beauvau-Tigny, qui avait connu déjà les plus grandes douleurs et les pires déchéances lorsqu'une dernière aventure la vint bouleverser : l'apparition d'un jeune chouan qui, malgré l'affirmation d'un acte mortuaire authentique, se prétendit l'héritier légitime de cette lignée fameuse.

Était-ce une supercherie ou la vérité ? et cet énigmatique personnage fut-il un aventurier ou une victime ? Il est bien malaisé de le savoir, car au cours des dramatiques procès auxquels donna lieu cette aventure, des membres de la famille Beauvau-Tigny — qui étaient simplement sa mère et sa sœur ! — l'avouèrent et le renièrent tour à tour. En tout cas, M. de Miramon-Fargues aura fourni à nos imaginations et à nos perspicacités toutes les pièces du procès habilement disposées en un volume fort intéressant de petite et de grande histoire.

ARTHUR CHUQUET

Journal de voyage du général Desaix. Suisse et Italie (1797).

Il est très intéressant, ce journal où Desaix retrace ses souvenirs avec tant de bonhomie et de franchise, sans jamais la moindre arrière-pensée, sans se douter surtout que ces notes écrites à la diable, en un style plutôt lâché, seraient quelque jour publiées; c'est justement cette spontanéité, ce laisser aller qui font l'agrément et la valeur historique de cet intéressant ouvrage, car, à travers ces pérégrinations, qu'il nous raconte, en Italie : à Milan, à Crémone, à Mantoue, Padoue, Venise, Trévise, Passariano, Udine et Trieste, « c'est un portrait complet qu'il nous offre de lui-même, où l'homme y apparait de pied en cap », et cet homme, suivant le mot de M. Arthur Chuquet qui nous donne sa biographie très étendue, très complète et éloquente, est « une des plus belles et des plus touchantes figures que nous offre l'armée de la Révolution », la seule qui, au dire de Mme de Rémusat, ait forcé l'admiration de Napoléon Ier.

AULARD

Taine, historien de la Révolution Française.

M. Aulard, historien d'une très haute valeur, d'une probité et d'une science incontestées, a voué sa vie à l'étude passionnée de la Révolution française. Il la connaît à merveille, il l'admire éperdument, et s'est donné pour mission de la défendre contre ses détracteurs. Aussi, dès que j'ai lu le titre de son livre, j'ai soupçonné tout de suite que le pauvre Graindorge allait passer un mauvais quart d'heure, et je ne me trompais pas.

M. Aulard en effet, après un fort intéressant chapitre sur l'éducation littéraire et historique de Taine, suit pas à pas le livre des *Origines*, passe au crible tous les documents cités sur « l'Assemblée constituante, la conquête jacobine, l'établissement du gouvernement révolutionnaire, le gouvernement révolutionnaire et sa fin », et aussi toutes les déductions tirées de ces documents, pour arriver à cette conclusion que, dans le livre de Taine, « une transcription de texte, une assertion exacte, c'est l'exception », et qu'il a « mutilé la réalité avec une audace plus systématique encore qu'il ne mutile le texte ». D'ailleurs, ajoute M. Aulard — qui veut parler de Taine « avec le respect que l'on doit à un puissant cerveau, à une imagination vraiment créa-

trice, à un écrivain qui était un artiste, en un mot à l'un des plus admirés parmi les types de l'esprit français au dix-neuvième siècle », — d'ailleurs « Taine était de bonne foi ».

Qu'aurait-ce été, Seigneur ! s'il avait été de mauvaise foi ?

L'impartialité est décidément une chose bien difficile à l'historien et je ne crois pas qu'elle soit le fait de M. Aulard lui-même. Son livre, si remarquable d'ailleurs et si solidement documenté et pensé, n'est pas un livre impartial; il a beau nous dire que cette « vérification sans préjugés et sans malveillance, il l'a entreprise en se disant qu'il n'était pas possible qu'un homme qui avait manié tant de textes si divers n'eût pas commis d'erreurs », je ne puis m'empêcher de croire, moi, qu'il a eu surtout cette pensée *a priori* : « Taine a mal parlé de la Révolution française, donc il a dû se tromper. »

JEAN DORNIS

Le Roman Italien contemporain.

La très distinguée femme de lettres qui signe Jean Dornis, et dont j'ai signalé naguère le très humain, très noble et très beau roman, *le Voile du Temple*, cultive aussi la critique et l'histoire littéraire.

Dans de précédents volumes fort appréciés, Jean-Dornis avait étudié la poésie italienne et le théâtre italien. *Le Roman italien*, qui complète cette trilogie, est une œuvre vraiment remarquable. Je l'ai lu avec un vif intérêt, avec aussi un agrément, une émotion que ne procure pas pour l'ordinaire une étude de pure littérature. C'est que Jean Dornis fait de la critique et de l'histoire littéraire, vibrante, passionnée, vivante. L'étude n'a pas éteint en lui l'étincelle des enthousiasmes. Il explique, il raconte, il analyse, mais il admire aussi, et vrai, cela repose un peu des tristes élucubrations de nos dénigreurs contemporains.

Après avoir, en quelques pages d'avant-propos qui sont un modèle d'histoire substantielle et rapide, retracé à grands traits le passé et rattaché le vingtième siècle au quatorzième, et le roman contemporain à Boccace, l'auteur aborde le présent avec Alessandro Manzoni qui représente glorieusement la période romantique; puis c'est Edmondo de Amicis, le « précurseur de la génération nouvelle »; Girolamo Rovetta, et ses romans-feuilletons; Antonio Fogazzaro, et l'école des « Véristes »; c'est l'école des « Terriens » avec Grazzia Deledda; Matilde Serao, cette « fleur naturelle de la Méditerranée »; Gabriele d'Annunzio et l'égotisme; ce sont ensuite les humoristes, les symbolistes; les femmes triomphantes au delà comme en deçà des Alpes, avec Dora Melegari, Paola Lombroso, et tant d'autres. C'est enfin, illustrée d'exemples fameux,

une délicate notation du « réveil de la spiritualité » de cette préoccupation de l'idéal qui éclate dans tous les romans modernes en Italie et qui est d'une exceptionnelle noblesse ; « les romanciers italiens, en effet, s'appliquent à dégager de la beauté, de la foi, de la science, de la raison, les utilités supérieures qui sont l'indispensable bagage d'une génération en marche. C'est pourquoi l'univers arrête aujourd'hui ses yeux sur leur effort littéraire, avec une émotion d'attente où déjà perce de la gratitude »

E. GUIEYSSE-FRÈRE

Sedaine, ses protecteurs et ses amis.

Dans ce livre qui appartient au genre charmant de l'histoire anecdotique, l'auteur a retracé en des pages délicieuses, d'une très amusante documentation, la vie de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, nous renseignant en même temps sur ce que put être l'existence d'un homme du tiers-état entre le règne de Louis XV et la fin de la Révolution française ; grâce à elle, nous vivons, comme le dit dans la préface Michel Bréal, « en compagnie des beaux esprits et des grands seigneurs du temps de Louis XV », nous apprenons à connaître « Philidor, Rameau, Marmontel, J-J. Rousseau, Voltaire,

Mme Geoffrin, toute cette grande et vivante époque ». J'ajoute que toute cette histoire est écrite avec une simplicité charmante, sans l'ombre de prétention, car elle fut destinée aux petits-enfants de l'auteur.

FORTUNAT STROWSKI

Histoire de Pascal.

J'avais signalé l'an dernier le volume où M. Fortunat Strowski, étudiant *Pascal et son temps*, avait expliqué et raconté d'une façon très complète la crise religieuse qui secoua le dix-septième siècle : c'était le cadre de l'œuvre de M. Strowski; voici aujourd'hui le portrait : c'est l' « histoire de Pascal ».

Cette histoire, il nous la raconte jusque dans ses plus petits détails, estimant, et avec raison, qu'il n'en est point de négligeables pour la compréhension d'une si grande âme et d'une si vaste pensée. Cette étude présente d'ailleurs pour le lecteur beaucoup d'agrément et d'intérêt; et il y a des choses fort romanesques dans l'histoire des premières expériences scientifiques de Pascal à Rouen, dans celle de la polémique avec le P. Noël, dans celles des relations avec Port-Royal, et aussi de cette

excursion de Pascal dans la vie mondaine où certaine aventure lui inspire le « discours sur les passions de l'amour » ; celle enfin de sa définitive conversion.

ERNEST RENAN

Nouveaux Cahiers de jeunesse.

1846, telle est la date que portent les *Nouveaux Cahiers de jeunesse* d'Ernest Renan. Il faut donc admettre que Renan avait vingt-trois ans, lorsque, entre deux cours de grammaire hébraïque, il jetait sur le papier ces notes badines ou profondes qui embrassent le domaine tout entier de la pensée humaine : on éprouve un véritable vertige d'admiration en face de ce prodigieux cerveau d'un adolescent qui, encore à l'école, préparant sa licence, avait déjà une science si profonde et une si haute et sereine sagesse.

On a eu bien raison de recueillir pieusement et de nous garder ces feuilles vénérables et juvéniles où se trouvent en promesses, en phrases inachevées, toute une œuvre et tout un génie. C'est toute la gamme, toute la lyre, des sentiments, de la science et de la pensée...

Ecoutez ce vœu touchant du penseur dont le

cerveau bouillonne et fermente d'inquiétante manière :

« Oui, il faut au penseur une mère, une sœur, un ami, une petite vie bien jolie et bien simple, bien peu préoccupante, pour ne pas devenir fou. »

Et ces profondes réflexions sur les gouvernements, réflexions dont l'actualité ne se périme pas :

« Un gouvernement n'est établi que pour faciliter le développement d'un peuple. Quel monstre donc qu'un gouvernement qui croit ne pouvoir se maintenir qu'en le déprimant, et qui, pour son égoïsme, l'écrase, étouffe tout progrès, tient pour suspecte toute tentative d'éveil. »

Et cette note si fine sur la critique littéraire :

« La fonction du vrai critique est de faire ressortir le beau des ouvrages d'esprit. Malheureusement, la plupart croient que leur office est de faire ressortir les défauts. »

Et cette ironique et mélancolique réflexion sur l'amitié :

« Jamais un ami ne nous est plus cher et plus idéal que quand il est mort, car alors ses facultés attractives conservent seules leur effet, les répulsives sont effacées. Et puis l'usage affadit, émousse. »

Et j'en voudrais citer tant d'autres encore qui me charmèrent : mais il faut me borner, admirer en silence et ne pas me donner le ridicule de « découvrir Renan »...

FÉLIX LE DANTEC

De l'homme à la science.

PHILOSOPHIE DU XXe SIÈCLE

De l'homme à la science, « Philosophie du vingtième siècle », tel est le redoutable et vaste objet du livre de M. Félix Le Dantec. Au vingtième siècle, nous dit l'auteur, nous attendons tout de la science ; nous lui demandons même de nous apprendre ce que nous sommes, ce qu'est la vie. Mais la science, fille de l'homme, est-elle devenue assez indépendante, s'est-elle suffisamment libérée de son origine, pour être capable d'étudier celui qui l'a créée ? » Oui, répond-il : « la science a le droit d'étudier l'homme parce que, née de l'homme, elle n'a plus conservé de son origine humaine que sa forme extérieure » ; et après avoir établi l'impersonnalité de la science, étudié le sens des phénomènes naturels, l'équilibre, les lois et les mesures, après avoir affirmé que tout peut se mesurer, ou du moins qu'il y a dans tous les phénomènes un côté par lequel ils sont accessibles à la mesure, il conclut qu' « on doit pouvoir refaire toute la philosophie en partant des quantités mesurables », et nous donne en un langage d'une grande élévation et d'une impressionnante précision scientifique les « grandes lignes d'une biologie objective ».

C'est un vaste sujet traité avec une magnifique ampleur, un livre fait pour instruire, séduire et troubler les lecteurs peu réconfortés par ce mot de la fin : « L'homme n'est qu'un tourbillon actuel. La liberté absolue est une illusion. L'état du monde, après la disparition de l'homme, sera un état d'équilibre dans lequel, petit à petit, disparaîtra la trace éphémère des activités humaines. Nous nous serons agités en vain ! » Tout cela n'est pas très encourageant.

LÉON DENIS

Le Problème de l'être et de la Destinée.

Il y a deux ans, je signalais le livre publié par M. Léon Denis sous le titre : *Après la mort*, « Exposé de la doctrine des esprits », livre dont le succès et le retentissement furent considérables et qui est aujourd'hui le bréviaire d'un grand nombre des adeptes du spiritisme. Et c'est tant mieux ! car le spiritisme de M. Léon Denis est infiniment moins pénible, douloureux et décevant que celui de nos mages habituels. Cet écrivain veut voir dans sa doctrine la base d'une philosophie optimiste et réconfortante, et si la doctrine ne m'a pas tout à fait convaincu, du moins la tendance et la philosophie me séduisent beaucoup.

M. Léon Denis leur reste fidèle, et dans son nouveau livre, il développe la même pensée réconfortante et sereine à l'occasion de ses « études expérimentales sur les aspects ignorés de l'être humain, sur les doubles personnalités, la rénovation de la mémoire, les vies antérieures et successives ». Des faits eux-mêmes et des théories je ne puis rien dire, sinon qu'ils sont exposés avec beaucoup de science et de conviction et aussi beaucoup de clarté ; mais ce que je peux louer en toute sincérité, c'est l'esprit qui anime les conclusions, ce désir de trouver un idéal nouveau qui rende à « l'homme la confiance en l'avenir et l'ardeur pour le bien », cette certitude profonde que « l'âme humaine ne peut s'enlizer entièrement et périr », cette volonté enfin de tracer « sa voie à l'humanité future, dont nous ferons encore partie intégrante », et « d'apporter aux hommes le moyen de mieux vivre, de mieux agir et de mieux mourir ».

COLONEL BIOTTOT

Les Grands Inspirés devant la science. Jeanne d'Arc.

Enigmes que tout cela ! énigmes insondables et séduisantes. Celle des « Grands Inspirés » n'est pas moins attirante ; le colonel Biottot l'étudie en un

volume qui paraît dans la Bibliothèque de Philosophie scientifique : *les Grands Inspirés devant la science : Jeanne d'Arc*. Car, et c'est là encore un signe des temps, Jeanne d'Arc est devenue un « cas » tributaire de la science. Naguère encore, nous étions, devant la merveilleuse histoire de la Pucelle, comme des gosses émus et transportés par un spectacle sublime, désireux d'admirer sans chercher.

Puisque cela n'est plus possible, puisque nous devons connaître l'envers de toutes nos légendes et le dedans de tous nos joujoux, louons du moins, louons sans réserves le colonel Biottot de nous avoir épargné les hypothèses de la médecine mentale et d'avoir exprimé seulement, en se basant sur les données scientifiques de la biologie, cette certitude que « Jeanne d'Arc est un phénomène naturel de la vie de la collectivité française, phénomène comparable, dans ses manifestations, aux phénomènes leucocytaires de la physiologie, qu'elle fut réaction de la race, de l'espèce, contre les conditions attentatoires à leur existence et à leur évolution », que les voix entendues par elle rappelaient « à l'observation des lois violées, à la coopération, à l'amour mutuel, à l'équité, au réalisme et à l'idéalisme équilibrés ».

En un langage moins scientifique, c'est bien ce que disaient nos maîtres d'école — ceux d'autrefois ! — lorsqu'ils nous expliquaient que Jeanne d'Arc était l'émanation sublime de la vie nationale

et la première manifestation du patriotisme français.

RAYMOND POINCARÉ

Questions et figures politiques.

Sous le titre *Questions et Figures politiques*, M. Raymond Poincaré poursuit en un second volume la publication de ses discours dont les premiers avaient paru l'an dernier sous le titre *Idées contemporaines*. Les discours de M. Poincaré sont de ceux que l'on a grande joie et grand profit à relire ; ils font honneur à la tribune et à la pensée rançaises : éloges funèbres, discours académiques prononcés par un académicien de demain, harangues politiques, calculs budgétaires, viennent attester dans ce livre la force, la souplesse et la variété de ce beau talent et de ce remarquable esprit, et il y a là telles pages sur « la petite et la grande patrie », sur « le respect de la vérité », sur la « science et la patrie », qui sont vraiment belles et émouvantes.

EUGÈNE ÉTIENNE

Son œuvre coloniale, algérienne et politique.

Le 14 avril de l'an 1907, la ville d'Oran célébrait, en une fête tout à la fois grandiose et familiale, les noces d'argent politiques de son représentant au Parlement, M. Eugène Etienne.

Noces d'argent ! En effet depuis vingt-cinq ans, M. Eugène Etienne est « dans la politique », et dans ce quart de siècle il a fait vraiment de bonne, utile et noble besogne. Ce député fidèle, cordial et bon, que ses électeurs aiment d'une affection profonde et touchante, est un homme d'Etat considérable, dont l'œuvre mérite la reconnaissance de tous les bons Français. Aussi, en même temps que les électeurs d'Oran célébraient leur député, la *Dépêche coloniale* a entrepris de commémorer l'*œuvre coloniale, algérienne et politique* accomplie par l'homme d'Etat entre 1881 et 1906, et dans ce but elle a réuni en deux gros volumes ses discours et ses écrits pendant ce long espace de temps.

La lecture de ces pages est singulièrement instructive et réconfortante, car le récit de l'œuvre coloniale de M. Etienne c'est, en effet, l'histoire même de l'expansion coloniale de la France depuis vingt-cinq ans, expansion qui fut prédite, voulue,

organisée sous son ardente et enthousiaste impulsion. En regardant la carte du monde et la place qu'y occupe la France, M. Etienne pourrait éprouver quelque orgueil — s'il était capable d'orgueil, — car « aucun pas en avant n'a été fait dans notre domaine extérieur, aucun progrès n'a été réalisé pour sa mise en valeur, sans son intervention. »

Mais, si grand, si fécond que soit ce domaine de l'expansion extérieure, M. Eugène Etienne ne s'y est point cantonné : il a pris une part éminente à toutes les grandes discussions politiques où l'intérêt national a été en jeu : député, journaliste parfois, ministre de l'intérieur, ministre de la guerre, il a rendu des services dont le souvenir ne se perdra pas, et il a dit toujours les mots qu'il fallait dire : paroles empreintes de sagesse, de loyauté, de franchise, vibrantes surtout d'un patriotisme ardent et généreux, paroles qu'il est bon, qu'il est utile de conserver et de relire, en un temps où sont proférés — dans le désert, espérons-le — de si odieux et si absurdes blasphèmes contre la patrie...

VICTOR BÉRARD

Le Sultan, l'Islam et les Puissances

Arabes et Musulmans restent encore, et pour longtemps, il y a lieu de le craindre, au premier

plan de l'actualité, et il ne fut jamais plus utile à des Français d'étudier, sous toutes ses faces, cette question si complexe et si délicate. Personne ne la connait mieux que M. Victor Bérard, dont les ouvrages font autorité en la matière, et qui a su démêler dans l'*Affaire marocaine* les fils enchevêtrés de cet imbroglio et rapprocher le discours du Kaiser à Tanger des projets du « Bagdad allemand » dont le monde parle aujourd'hui.

Son nouveau livre précise la question de façon impressionnante et décisive ; il expose par le détail la genèse et l'étendue de ce projet allemand, et, nous conduisant de Constantinople à la Mecque et à Bagdad, il nous explique l'importance capitale de cette fameuse voie ferrée pour la politique mondiale allemande, il montre clairement combien il est essentiel pour l'Allemagne de tenir Bagdad sous son influence, en face du Liban Français, du golfe anglais, de la Perse anglo-russe, et le livre tout entier, avec son parallèle entre Turcs et Arabes, son histoire du chemin de fer sacré, son récit de l'aventure de Tabah, son impressionnante relation de « la politique du massacre », est rempli de documents précieux, émouvants, de renseignements et d'enseignements utiles. C'est une œuvre à lire, à étudier et à méditer.

ÉMILE ANDRÉ

L'Éducation physique et sportive des jeunes filles.

Cette éducation physique, elle est indispensable à la santé physique et morale de la jeune fille. M. Emile André, non content de l'établir, le fait attester tour à tour par Mme la duchesse d'Uzès, Mme Aumont, M. le sénateur Blanchier, M. le député Clément Clament et le lieutenant-colonel Coste, de l'École de Joinville, lesquels sont unanimes à déclarer que les femmes doivent être vigoureuses, saines et fortes, et que, selon le mot de la duchesse d'Uzès, « le temps n'est plus aux femmelettes de chaise longue, qui ne sont pas des femmes, mais des objets d'étagère ».

Cette nécessité bien établie, M. Emile André met très sagement ses lectrices en garde contre les excès et la disgrâce des sports trop garçonniers, et dans des pages très documentées, très alertes, agrémentées de photographies, il expose les avantages de la gymnastique suédoise, de la marche, de l'alpinisme, du lawn-tennis, du golf, du patinage, de la natation, de l'aviron, de la pêche, de la bicyclette. Puis ce sont les sports de luxe : l'équitation avec une lettre de M. Molier ; la chasse, la chasse à courre, la chasse à tir, le pistolet, l'escrime, l'auto-

mobile. Et si nous n'avons pas une génération de jolies Françaises bien saines, bien solides, bien musclées, vaillantes amazones parées de toutes les grâces de la femme, ce ne sera pas la faute de M. Emile André.

MEMENTO DU MOIS DE NOVEMBRE

ROMANS

André (Paul). — *La Guirlande.*

Beaume (Georges). — *La Femme et le Larron*, un charmant livre où l'auteur nous peint, avec beaucoup d'émotion, de grâce et d'esprit, des mœurs de campagne.

Brydon (Joseph). — *L'Abbé Guérande.*

Chabrol (Alberich). — *Au plus digne.* « Petite bibliothèque de la Famille ».

Chastaing (Daniel). — *Mon « Moi » intime.*

Doderet (André). — *La Fontaine aux Acanthes.*

Gaigneron (Ludovic de). — *Le Bélier*, « conte social d'après l'antique ».

Ginisty (Paul). — *Lucinde*, un très captivant et très vivant « roman de théâtre ».

Gorki (Maxime). — *La Mère*, traduction de M. S. Persky.

Kipling (Rudyard). — *Le Retour d'Imray*, des nouvelles traduites par MM. Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson.

Larmandie (Comte Léonce de). — *Un Essai de résurrection* où l'auteur nous raconte, en des pages rapides et haletantes, une formidable et dramatique histoire d'alchimie ésotérique et nous montre l'hermétiste Yésode rappelant à la vie une femme morte qu'il rejette ensuite dans la mort... brrr !

Madol. — *Le Journal d'un mannequin*, un livre gracieux, pimpant et spirituel, où les aimables et affriolants dessous de la rue de la Paix, les petites âmes des mannequins et de leurs clientes sont racontées en des pages spirituelles, malicieuses à

peine, car Madol est bien trop parisienne pour vouloir égratigner vraiment les petites personnes qui défilent dans son livre.

Pavie (André). — *L'Embardée.*

Pradels (Octave). — *L'Eternel Cotillon.*

Provins (Michel). — *Les Joies,* un recueil de savoureux, amers et charmants dialogues.

Saint-Chéron (de). — *La Jeune Fille de la Mer,* un roman très émouvant, magnifiquement idéaliste, du regretté écrivain, à qui M. Henri de Régnier consacre de belles pages liminaires.

Teramond (Guy de). — *La Force de l'Amour.*

Thurston (K. C.). — *John Chilcote M.P...,* le roman anglais dont M. Alfred Martin a publié une ingénieuse et attachante traduction.

Tournier (Gaston). — *La Fabrique d'Anges,* un roman, au titre significatif qui se passe de commentaires et qui les exclut, « étude brutale, mais sincère, d'une de nos plaies sociales », nous dit l'auteur.

Trèves (Jacques). — *La Robe d'amour.*

Trouessart (Mlle). — *Le Choix de Ginette,* « Petite Bibliothèque de la famille ».

Ulric (Pierre). — *Aux Domaines incertains.*

Veber (Pierre). — *L'Ecole des Ministres,* « roman satirique, galant et parisien », j'ajouterai modèle de roman rosse, mais si amusant...

— *Les Belles Histoires.*

Veuillot (François). — *Humbles Victimes,* un recueil de contes et nouvelles, émouvants, gracieux et poignants.

Willy. — *Un Petit Vieux bien propre,* « roman sensationnel ».

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Anfossi (Marc). — *Quelques Fleurs de mon jardin,* poésies.

Aynard (Joseph). — *La Vie d'un poète, Coleridge,* une curieuse, instructive et attrayante étude.

Bouchaud (Pierre de). — *Gœthe et Le Tasse,* une étude éloquente, compréhensive et enthousiaste.

— *Giosué Carducci,* une précieuse et attachante étude littéraire et biographique.

C. G. F. — *Journal des Campagnes du Prince de Wurtemberg* (1812-1814), avec une introduction, des notes et des pièces justificatives.

Chardon (Henri). — *L'Administration de la France. Les Fonctionnaires.*

Coste (Lieutenant-Colonel). — *L'Education physique en France*, « ce qu'elle est », « ce qu'elle devrait être ».

Cottin (Paul). — V. Vicomte de Grouchy.

Delacour (André). — *Les Oasis*, poèmes.

Deperet (Charles. — *Les Transformations du monde animal*, un volume tout à fait remarquable, où l'auteur étudie les variations de l'espèce dans l'espace et le temps, recherche l'origine des espèces, détermine le rôle des migrations, et après nous avoir appris mille choses curieuses et belles, conclut tristement : « qu'il faut vraisemblablement renoncer à résoudre le passionnant problème des débuts de la vie sur le globe », à moins que quelque jour les continents polaires, débarrassés un instant de leur manteau de glace, ne consentent à nous livrer un peu de leur secret...

Diguet (Colonel E.). — *L'Annam et l'Indo-Chine française*, « Esquisse de l'histoire annamite, histoire de l'intervention française. »

Dreyfus (Robert). — *Quarante-Huit*, « Essai d'histoire contemporaine », des pages tout à fait remarquables, ingénieuses et fortes, qui, nous dit l'auteur, aideront « le lecteur à comprendre comment la reconstitution très rapide des forces conservatrices, après la tourmente de février-juin 1848, prépara l'opinion française à désirer ou à accepter le coup d'Etat du 2 décembre 1851. »

Ducrocq (Georges). — *Les Matins lumineux*, poésies.

Dugré (Ferdinand). — *Poésies Complètes*. 3 vol.

Estoc (d'). — *L'Inquisition maçonnique*, deux volumes dont le premier dit « Leur Dernier Crime » et le second « La Marche à la mort ».

Faure (Abel). — *L'Individu et l'Esprit d'autorité.*

Funck-Brentano (Frantz). — *Mandrin, capitaine général des contrebandiers de France*, une œuvre d'histoire anecdotique passionnante et pittoresque.

Gaubert (Ernest). — *Les Roses latines*, un recueil de poèmes bien émouvants et bien jolis : « les Paysages sur la mer, la

Ronde des heures, les Élégies pour Bérénice, Du souvenir aux lèvres ». Ces poésies, selon M. Pierre Louys qui préface le recueil, sont « dignes de leur titre et de leur ambition ; elles furent écrites à la lumière de cette Méditerranée, « mer naturelle d'Aphrodite, eau sacrée qui a conservé par delà les âges le don de répandre la beauté sur tout ce que blanchit l'écume de ses flots » ; cette préface se termine, comme il convenait, par un bel alexandrin.

Gebhardt (Émile). — *Sandro Botticelli*, une édition nouvelle du beau livre où l'éminent académicien nous restitue avec taut d'émotion et de vérité la figure du peintre de la « Primavera. »

Germain (Commandant Prosper). — *La France africaine.*

Grouchy (Vicomte de) et Paul Cottin. — *Journal inédit du duc de Croy*, 1718-1784.

Hauterive (Ernest d'). — *La Police secrète du premier Empire.* Une très curieuse édition des Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'empereur.

Hérissay (Jacques). — *Un Girondin : François Buzot*, « député de l'Eure à l'Assemblée constituante et à la Convention (1760-1794) », une émouvante monographie.

Hess (Jean). — *Israël au Maroc*, un volume sans doute un peu bien injuste et outrancier, où l'auteur prétend nous renseigner sur les mobiles de notre action au Maroc. L'excuse d'un tel livre — car je crois qu'il a besoin d'excuse — c'est qu'il s'agrémente de dessins très originaux et très verveux dus à l'écrivain lui-même, auquel on ne soupçonnait pas ce talent.

Julien (Docteur Louis). — *Le Mauvais Mal.*

Lacroix (Général de). — *Voyage d'État-Major de corps d'armée.*

La Grèze (Jean). — *Au fil des heures*, un recueil de poésies d'une forme originale et harmonieuse, d'une grâce prenante et délicate.

Le Blond (Maurice). — *La Crise du Midi*, étude historique.

Lheureux (Lucien). — *Jehan le Fou*, un recueil de poésies d'un beau lyrisme où l'auteur essaye de traduire, d'exprimer ce qu'il « considère comme la seule beauté en poésie, une idée simple ou exagérée, naïve ou vigoureuse, transparaissant clairement sous la riche parure du vers », s'excusant si parfois « cette parure est trop étincelante et si l'imagination

tisse de trop belles étoffes pour draper la pensée. Qu'importe si l'idée, unique cellule vitale, est là, réelle, claire, intéressante... » Elle y est en effet, et c'est l'œuvre d'un bon poète !

Martin de Condé. — *Chants de guerre*, « réponses à l'ennemi héréditaire », remplies d'intentions héroïques.

Masson (Maurice). — *Alfred de Vigny*, un intéressant essai accompagné d'une note bibliographique et de lettres inédites.

Molina (E.-A. de). — *Vers le bleu*, un joli volume d' « Impressions Algériennes » qu'illustrent de bien séduisantes et lumineuses photographies.

Mun (Gabriel de). — *Richelieu et la maison de Savoie*, « l'Ambassade de Particelli d'Hémery en Piémont ».

Noblet (Albert). — *Les Feuilles qui tombent*, poésies.

Normand (Ch.). — *La Bourgeoisie française au dix-septième siècle*, la vie publique, les idées et les actions publiques.

Péladan. — *Les Idées et les Formes*, « de la sensation d'art, la doctrine de Dante ».

Rageot (Gaston). — *Les Savants et la Philosophie*, « Herbert Spencer, H. Poincaré, H. Bergson ».

Rolland (Romain). — *Vie de Michel-Ange*, « Collection des vies des hommes illustres. »

Sanguier (Marc). — *La Lutte pour la démocratie.*

Schiffmacher (Édouard). — *Job*, poème.

Sereno (Docteur). — *Ce qu'une femme doit savoir.*

Thomières (Eugène). — *Deux mois à Tours, capitale provisoire* (1870).

Van Bever. — *La Guirlande de Julie*, augmentée de pièces nouvelles avec un portrait de Julie d'Angennes.

Wyzewa (Teodor de). — *Quelques Figures de femmes aimantes ou malheureuses.*

Zyromski (Ernest). — *Sully Prudhomme*, un excellent ouvrage, pieux et délicat hommage à la mémoire « d'un sage, dont la vie nous offrit le spectacle d'un esprit qui s'ennoblit sans cesse par la souffrance et la méditation et chez qui la douceur de la mort est venue achever l'harmonie de la vie » ; forte étude sur l'œuvre et sur l'évolution intellectuelle de cet écrivain qui, après avoir dissipé l'erreur parnassienne, « subit de façon décisive l'influence d'Alfred de Vigny dont il est l'héritier authentique ».

DÉCEMBRE

LES ROMANS

MARY FLORAN

Mystérieux Dessein.

Livre tout rempli d'émotion et qui fera couler des larmes. Ce « mystérieux dessein », dont nous parle le titre, c'est celui que forma Louise d'Arbannes de faire de sa fille, la charmante et sentimentale Christiane, une religieuse, et c'est tout à fait désolant, car une idylle s'est ébauchée entre Christiane et un beau jeune homme tendre et discret, du nom de Gérard de Meyriel ; devant les supplications de sa fille, la mère reste implacable et finit par lui avouer que jadis, au cours d'une maladie qui mit sa vie en péril, elle fit le vœu solennel, si sa fille était sauvée,

de la consacrer à Dieu. Tout serait donc perdu et nous devrions nous résigner à voir un pauvre amoureux désespéré et une religieuse sans très grande religion, si un bon évêque n'intervenait pour délier la maman de son serment et pour bénir les deux jeunes époux. C'est une histoire bien écrite, intéressante et édifiante.

COMTE LÉONCE DE LARMANDIE

Le Diable en cellule.

JOURNAL INTIME D'UNE CONVERTIE

Le Diable en cellule, Journal intime d'une convertie, que publie M. le comte de Larmandie, est une œuvre émouvante et curieuse où, avec une singulière habileté, l'auteur côtoie les pires écueils et traite le plus scabreux des sujets sans dommage pour la morale supérieure, et au contraire pour son plus grand bien, car « c'est l'aventure d'un pécheur qui, courant à la damnation la plus parfaite, se rue à son salut » ; ainsi s'exprime M. Jules Bois dans une éloquente préface qui est un modèle d'analyse critique. Le livre, écrit dans une langue harmonieuse et simple, est très touchant, très émouvant, la vie des cloîtres y est décrite avec beaucoup de

couleur et, — on le devine sans jamais avoir pénétré dans un couvent, — beaucoup de vérité ; les héros sont dessinés avec maîtrise, et le type du confesseur Alta, notamment, est tout à fait remarquable.

C'est une œuvre vraiment intéressante et dont ne sauraient s'offusquer les consciences catholiques, car une grande et pieuse leçon ressort de l'histoire de ce couple diabolique : « c'est en voulant commettre un péché plus grand que son scrupule se réveille, il redevient chrétien en voulant s'affirmer antichrétien outre mesure. L'idée, quoique paradoxale, est profondément catholique ».

DE LA NOÉ

Susanne et les deux Vieillards.

La belle, édifiante et scabreuse histoire de la chaste Susanne — car il faut écrire Susanne et non Suzanne — et de Belioth et Rekiba, les deux vieillards lubriques épris de ses charmes, a singulièrement excité la verve des peintres et des sculpteurs de tous les temps et de tous les pays et il n'est guère d'aventure qui ait été, plus souvent que celles-là, racontée par l'ébauchoir et par le pinceau, depuis l'an 606 avant Jésus-Christ jusqu'au vingtième siècle, et depuis Rubens, Rembrandt et Van Dyck jusqu'à Henner et K.-X. Roussel.

Cette débauche iconographique a suggéré à M. de La Noé l'audacieuse pensée de renouveler le roman biblique et de le continuer en faisant vivre au trio légendaire toute une série d'aventures étonnantes, inspirées par ces multiples effigies.

Elles sont plutôt un peu vives, ces aventures au cours desquelles nous voyons Susanne et ses deux inlassables persécuteurs dans les fresques du palais de Salomon, sur un délicieux bijou grec qui tombe entre les mains de saint Antoine, dans les enluminures d'un palimpseste, sur un surtout de table de César Borgia, dans les broderies d'un fin mouchoir de la Pompadour, sur l'éventail d'une belle comtesse.

Tout cela pourrait être d'un goût détestable, mais ces histoires sont contées avec tant de grâce et d'agrément, en un langage si joli et si spirituellement archaïque, elles sont présentées avec un goût si sûr et de si belles images, que, tout en s'indignant comme il convient contre le sacrilège, l'on ne saurait résister à l'agrément de cette lecture.

EMILE GUILLAUMIN

Rose et sa Parisienne.

M. Emile Guillaumin reste « près du sol », fidèle à ces robustes peintures rurales « d'écrivain pay-

san » qui ont fini par conquérir le public et mettre son talent en pleine lumière. C'est encore chez les paysans que se déroule l'action de *Rose et sa Parisienne*, son dernier roman, et il apporte au récit des violentes luttes politiques qui déchirent le hameau de la Reynerie, à la peinture des humbles, monotones et laborieuses existences de village, cette robuste simplicité, ce souci de la vérité sans phrases et sans vains ornements qui nous séduisirent dans ses premiers ouvrages. Pourtant, et sans rien perdre de sa sincérité, son fruste talent s'est un peu adouci, et il y a des notes de délicatesse attendrie, dans ces silhouettes de Page, le cantonnier, de Mme Beroux, la bourgeoise vaniteuse, et surtout dans l'humble et touchante histoire de Rose Micaud, la pauvre infirme, et de sa « Parisienne », une petite fille de l'Assistance publique, qu'elle élève.

Ce récit de toute une vie, sans heurt, sans grandes histoires, toute simple, paisible, monotone, renferme des choses d'un sentiment exquis et très délicatement exprimées. C'est un beau roman, plus complet, à mon sens, que les œuvres précédentes de M. Emile Guillaumin, et que le grand public lira avec plus d'agrément.

CLAUDE FARRÈRE

Mademoiselle Dax, jeune fille.

Mademoiselle Dax, jeune fille, est bien le livre le plus gracieux, le plus pénible, le plus émouvant, le plus poétique, le plus surprenant, le plus audacieux, le plus révoltant... Mais je m'arrête... Toutes les épithètes de Mme de Sévigné jointes à toutes celles que vous voudrez bien imaginer, seraient impuissantes à exprimer les sentiments si divers, si contradictoires, si poignants, que fait naître la lecture de cette œuvre étrange, simple et forte.

Son auteur est M. Claude Farrère, qui nous donne avec elle une preuve nouvelle de la souplesse et de l'ampleur de son talent. Il est difficile, en effet, d'imaginer une œuvre plus complètement différente de ses livres précédents par la forme, par la pensée, par l'observation.

Ce roman, « histoire toute simple et nue d'une jeune fille pareille à beaucoup d'autres, d'une jeune fille que nous avons tous rencontrée et que nous avons tous dédaignée, d'une pauvre enfant mal élevée, mal armée pour la vie, tête laissée vide et cœur resté mou », commence bien sagement dans la maison lyonnaise où vit Mlle Dax, une belle jeune fille de vingt ans, inconsciente de sa grâce, réservée, « bien élevée », entre son père, un riche

et laborieux « soyeux » dont le calvinisme intolérant ignore la tendresse et méprise les expansions, sa mère, une agressive et hargneuse dévote, son frère, un gamin de quatorze ans, orgueil de la famille, que les gâteries ont rendu sournois et méchant, et son fiancé, le docteur Barrier, occupé de sa clientèle, de sa fortune future, ravi de la bonne aubaine que représente une alliance profitable, gendre tout indiqué d'un tel beau-père.

Mlle Dax devrait être heureuse ! Bien dotée, riche de somptueuses « espérances », fiancée à un homme « très bien », que peut désirer de plus une honnête et sage provinciale ? Pourtant, Mlle Dax n'est pas heureuse ! Inconsciente, sans très bien savoir pourquoi, elle voudrait un peu moins de bien-être matériel, un peu plus d'affection et de tendresse ; elle s'en confesse à l'abbé Buire, un homme excellent, mais qu'étonnent et scandalisent ces plaintes d'une jeune fille « si heureuse ». A moitié calmée par ses paternelles remontrances, la jeune fille sans doute se résignerait, si elle ne se trouvait brusquement mise en rapport, au cours d'une villégiature en Suisse, avec un certain Bertrand Fougères, un secrétaire d'ambassade à Constantinople — et c'est une occasion pour M. Farrère de nous parler de la Perle de l'Orient, qu'il connaît et décrit si bien, — lequel aime la vie, le bonheur et l'amour, et n'a pas pour la jeune fille ce respect attendri auquel nous autres, bourgeois attardés, nous nous croyons obligés. Avec ses amis : la roman-

cière Carmen de Retz, Mme Terrien et son fils, il se charge d'apprendre à la jeune fille que la vie sentimentale n'est point du tout ce qu'une petite provinciale de Lyon pourrait imaginer ; tous ces gens, qui prisent par-dessus tout l'indépendance, parlent sans précaution devant une jeune fille qui a droit à la *maxima reverentia* du poète, et commentent certaines lettres de Julie de Lespinasse avec une bien singulière liberté de langage. La pauvre petite a bien vite la tête tournée par ces dangereuses conversations. Après avoir mesuré l'indifférence et la grossièreté de son fiancé, elle refuse à ses parents stupéfaits de se laisser livrer à un homme qui ne l'aime pas et qu'elle n'aime pas. Et cette enfant de vingt ans, après avoir vécu en quelques semaines les tourments de la vie et touché le fond du désespoir humain, s'en va, dans un dénouement mélancolique et douloureux, chercher très loin, très bas, cet amour qui lui fut, jusqu'alors, refusé.

C'est vraiment un peu vif, et l'on ne peut se défendre d'un mouvement de révolte contre ce dénouement que la brutalité logique de l'auteur nous impose; mais c'est tout de même un livre bien remarquable, d'une large et poignante humanité, écrit dans une langue d'une originale et ferme beauté.

MAXIME COLLIGNON

Scopas et Praxitèle.

Dans le précieuse « Collection des Maîtres de l'Art », M. Maxime Collignon, membre de l'Institut, nous donne un livre sur *Scopas et Praxitèle*, dont les noms illustres dominent la plus belle période de l'art grec, celle qui s'étend du quatrième siècle jusqu'au temps d'Alexandre : c'est l'apogée de l'art grec, c'est aussi la dernière période de l'hégémonie artistique d'Athènes : après elle, « l'art grec désertera la vieille Hellade pour les belles cités de l'Asie Mineure, pour les capitales royales des Attalides, des Séleucides et des Ptolémées, et c'est là que sa dernière sève s'épanouira dans une riche et luxuriante floraison ».

Cette période si riche et si émouvante. M. Maxime

Collignon l'étudie en des pages éloquentes et savantes, non seulement dans l'œuvre de ces deux grands artistes, mais dans celle des maîtres de second rang qui travaillèrent dans leur ombre. Avec ses trente et une figures très artistiquement reproduites, son index alphabétique et sa très complète bibliographie, ce volume n'est pas seulement un ouvrage d'une haute séduction, c'est aussi, comme tous ceux qui ont précédemment paru dans les « Maîtres de l'Art », un fort utile instrument de travail.

MEMENTO DU MOIS DE DÉCEMBRE

ROMANS

Babin (Mlle Marcelle). — *Pharmacienne*, un livre portant le même titre que son auteur, lequel cumule, paraît-il, la chimie et la littérature.

Dassier (Pierre). — *Les Sept Fléaux du Tonkin*, un livre où l'auteur sous la forme d'un roman, nous dit les « mœurs européennes d'Asie », corrompues par l'opium, l'alcool, le jeu, la folie, la neurasthénie... je passe les autres.

Deterroac (Valiux). — *Les Vieux Créneaux*, « roman satirique ».

Fabry (Paul). — *Après le rêve*.

Finckh (Ludwig). — *Le Docteur aux roses*, traduit de l'allemand par François Germain.

Flamant (Paul). — *Isarina la plus discrète*, « conte d'art ».

Foley (Charles). — *Tuteur*, une œuvre charmante et jolie.

Green (A.-K.). — *L'Enfant millionnaire*, traduit de l'anglais par J.-H. Rosny.

Krafft (Adolphe). — *Edgar le Bon Sujet*, un « roman humoristique », spirituel, mouvementé et amusant, qui a bien le goût du terroir lorrain.

Maurière (Gabriel). — *Monsieur Cailloux homme politique*, un livre où l'auteur nous conte l'existence d'un tyranneau de village depuis l'école, où ce futur homme politique se montrait, comme il convient, turbulent, volontaire et indiscipliné ; « étude sociale », nous dit M. Gabriel Maurière, en tout cas, roman amusant et verveux.

Mirtel (Mme Hera). — *Loupita*, « mœurs mexicaines », un remarquable livre féminin, — non pas féministe, — suivi d'une très curieuse et suggestive nouvelle, *Une Doctoresse dans les Alpes*.

Moselly (Émile). — *La Vie Lorraine*, « contes de la route et de l'eau ».

Pavie (André). — *L'Embardée*.

Sales (Pierre). — *Le Sentier de la vertu*, « un roman de mœurs contemporaines », où l'auteur nous démontre, avec exemples et images à l'appui, que rien au monde n'est moins vertueux que ce sentier.

Toucas-Massillon. — *La Double Aventure*, un curieux et original roman, d'un vif intérêt, d'une observation fort aiguë et d'un style très personnel, trop personnel parfois.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Bertaut (Jules). — *Balzac anecdotique*, un intéressant petit volume d'histoire littéraire.

— *La Femme et l'Amour*, par Honoré de Balzac, une plaquette pour laquelle M. Bertaut a ingénieusement choisi dans l'œuvre du grand romancier.

Boissier (Gaston). — *L'Institut de France*, un livre d'une très haute valeur documentaire et d'un bien vif intérêt, il est consacré à *l'Institut de France*, et il a pour auteurs les secrétaires perpétuels des cinq Académies. C'est donc : M. Gaston Boissier, qui nous raconte l'Académie française ; M. Georges Perrot, l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; M. Gaston Darboux, l'Académie des sciences : mon éminent et cher ami, Henry Roujon, l'Académie des beaux-arts ; et M. Georges Picot, l'Académie des sciences morales et politiques. Chacun de ces chapitres, comme aussi la remarquable étude de M. Georges Perrot sur l'Institut et le pittoresque travail de M. Franklin sur les bâtiments, mériterait une analyse détaillée, qui ne m'est malheureusement pas possible. Du moins, j'ai plaisir à dire l'intérêt de l'ouvrage, et la séduction des images qui l'illustrent.

Perrot (Georges).
Darboux (Gaston).
Roujon (Henry).
Picot (Georges).

Bout (A.). — *Les Pages de la vie*, poésies.

Brière (Gaston). — V. Paul Vitry.

Brisson (Adolphe). — *Le Théâtre*, un volume où notre confrère réunit ses critiques théâtrales si attendues chaque lundi et qu'on relit un an après avec infiniment de plaisir et d'agrément, ce qui, comme chacun le sait, est la pierre de touche de ces travaux de journalistes, éphémères par définition.

Byram (Léo). — *Petit Jap deviendra grand*, un volume très documenté et très vivant, très pittoresque aussi, sur le Japon, ses victoires, ses conquêtes, ses progrès ; « ce sont, nous dit M. Jules Claretie qui préface l'œuvre, les impressions de voyage d'un penseur qui aurait emporté la boîte de couleurs d'un peintre ».

Carlyle (Thomas). — *Essais choisis de critique et de morale*, traduits de l'anglais par M. Barthélemy.

— *Lettres de Thomas Carlyle à sa mère*, traduites par M. Masson.

Chambord (Comte de).
Paris (Comte de).
Orléans (Duc d').

— *La Monarchie française*, « des lettres et documents politiques » du plus haut et du plus palpitant intérêt ; ils s'étendent sur plus de soixante années de la vie française, de 1844 à 1907, et ils paraissent réunis dans un volume pour lequel le duc d'Orléans a écrit une vibrante préface.

Chevalier (Auguste). — *L'Afrique centrale française*, le palpitant récit de la « mission Chari-lac Tchad, 1902-1904 ».

Darboux (Gaston). — V. Gaston Boissier.

Daveaux (F.). — *Poésies lentes.*

Déroulède (Paul). — *Nouvelles feuilles de route*-70-71, des pages d'histoire douloureuses et tragiques mais réconfortantes aussi, vigoureuses et nobles, où le vaillant soldat nous conduit de la forteresse de Breslau aux allées de Tourny ; toutes vibrantes d'héroïsme, de confiance têtue dans la destinée de la patrie, toutes chaudes encore des souvenirs qui semblent dater d'hier, ces pages sont vraiment belles et émouvantes.

Du Menil (Félicien). — *Les Préjugés contre l'Espéranto*, une verveuse et intéressante plaquette où l'auteur répond — pas tout à fait victorieusement à mon sens — à *la Sottise espérantiste*, » de M. Gaubert.

Durrieu (Paul). — *Les Antiquités judaïques et le peintre Jean Foucquet.*

Fesch (Paul). — *Constantinople aux derniers jours d'Abdul-Hamid.*

Franklin. — *La Civilité, l'Étiquette, la Mode, le Bon ton du treizième au dix-neuvième siècle.* Un livre d'histoire anécdotique d'une bien amusante séduction. Il y a là une foule extraordinaire de documents curieux, dénichés par M. Franklin dans la poussière des bibliothèques et remis en lumière pour notre intérêt et notre agrément : c'est une contribution précieuse à l'histoire de la société française.

Gaffarel. — *La Politique coloniale en France de* 1789 à 1830.

Garnier (Georges). — *Vers l'Idéal.*

Gaultier (Jules de). — *La Dépendance de la morale et l'Indépendance des mœurs.*

Géraut-Bestet. — *Comment combattre les commencements d'incendie à la ville et à la campagne.*

Gourmont (Remy de). — *Dialogues des amateurs*, sur les choses du temps, 1905-1907, un riche répertoire d'idées fraîches.

Guenin (Louis-Prosper) et Eugène Guenin. — *Histoire de la sténographie dans l'antiquité et au moyen-âge.*

Hareux (Ernest). — *Le Paysagiste devant la nature.*

Lacaze-Duthiers (Gérard de). — *L'Unité de l'Art*, un livre tout rempli de théories ingénieuses et parfois de fortes pensées,

dans lequel l'auteur a essayé, nous dit-il, de fixer quelques-unes de ses idées sur l'art et qui porte une épigraphe de M. Hello, de nature à faire supposer que M. de Lacaze-Duthiers ne croit pas beaucoup à l'existence de la critique à Paris.

Leblond (Marius-Ary). — *La Grande Ile de Madagascar*, « les régions et les races, les mœurs, les fêtes, la poésie, l'art, les croyances, la civilisation du bœuf et du riz, les ressources naturelles ». D'un style très incisif et verveux, rempli de documents, illustré de nombreuses images, ce livre est fait pour inspirer quelque orgueil à des Français et leur démontrer qu'ils ne sont pas si mauvais colonisateurs. « Partout où nous avons passé, disent en effet les auteurs, nous avons constaté non seulement la pacification, mais la possession accomplie par l'esprit français, poète, géologue, ethnologue, éducateur d'enfants, agronome et industriel. »

Leroy-Allais (Mme Jeanne). — *Comment j'ai instruit mes filles des choses de la maternité* : c'est là pour une mère un sujet de conversation terriblement scabreux. Mme Jeanne Leroy-Allais l'estime nécessaire et il semble, à lire son petit livre, qu'elle s'en est tirée avec infiniment d'adresse.

Levallois (Ernest). — *Une France nouvelle*, « les idées d'un maire de Paris », livre tout rempli de souvenirs pittoresques et d'ingénieux projets de réformes.

Lévy (Arthur). — *La Culpabilité de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, le très savant et brillant historien de Napoléon Ier, entreprend en un très intéressant petit volume une tâche ingrate, celle de démontrer que « le Roi et la Reine n'ont pas été victimes uniquement de la fatalité de leurs naissances », et de « mettre en évidence leur réelle et volontaire responsabilité avec les circonstances d'une longue préméditation ».

Lovio. — *Rondels païens*.

Muller (Charles). — V. Paul Reboux.

Muller (Sophus). — *L'Europe préhistorique*, « principes d'archéologie préhistorique », un bel ouvrage traduit du danois par Emmanuel Philippot, une œuvre tout à fait remarquable qui, dans des pages à la fois savantes et claires, parsemées de curieuses images, nous raconte les débuts de la civilisation pendant la période glaciaire, nous révèle les mystères de la

période néolithique, de la civilisation prémycénienne, de l'âge de bronze, et nous renseigne d'impressionnante façon sur nos lointaines et mystérieuses origines.

Péon del Valle. — *Terre nihiliste*, « souvenirs de Russie ».

Pichardo (Manuel S.). — *Canto a Villaclara*, l'œuvre d'un poète cubain de la jeune génération, qui, au cours des récentes fêtes à Villaclara, fut chantée devant une foule enthousiaste et vibrante d'admiration pour le poète de « l'Etoile des Antilles ». C'est très beau, paraît-il ; mais comme ce sont des vers espagnols, je suis forcé d'admirer un peu de confiance...

Reboux (Paul) et Charles Muller. — *A la manière de...*, des pastiches très malicieux et très divertissants d'écrivains notoires tels que : Adam, Maeterlinck, Barrès, Bernard, Renard, etc.

Toussaint (François-Vincent). — *Anecdotes curieuses de la Cour de France sous le règne de Louis XV*, dans le texte original publié par M. Paul Fould. Il y a deux ans, au moment même où l'œuvre parut, illustrée de merveilleuses images, dans une édition de luxe aujourd'hui complètement épuisée, j'ai eu l'occasion de dire le captivant intérêt de ce volume où Toussaint l'encyclopédiste, l'ami de Diderot et du grand Frédéric, a tracé avec un esprit, une verve, une maîtrise extraordinaires, les portraits de Marie Leczinska, de la Pompadour, de la marquise de Prie, des sœurs de Nesle, des ministres de Louis XV, et réuni des documents d'une richesse incomparable sur notre inépuisable dix-huitième siècle. Privé du luxe typographique et de l'ornement des eaux-fortes, ce livre présente encore une très vive séduction ; même on est ravi de le posséder sous un format abordable et de pouvoir le lire sans crainte de froisser de trop belles pages.

Turquan (Joseph). —*Du nouveau sur Louis XVII*, un livre où l'auteur émet l'audacieuse prétention de nous donner la « solution du problème ».

Vacaresco (Mme Hélène). — *Rois et Reines que j'ai connus*, un volume traduit de l'anglais par Gaston Jeffry, où l'auteur nous raconte des souvenirs pittoresques et intéressants sur Carmen Sylva, l'empereur d'Allemagne, l'empereur d'Autriche, la reine Victoria, la reine Alexandra, le roi Edouard VII, les souverains de Serbie, Marguerite de Savoie, Victor-Emmanuel III et la reine Hélène, la reine Marie-Christine et le roi Alphonse XIII, — relations peu banales comme on le voit...

Vitry (Paul) et Gaston Brière. — *L'Eglise abbatiale de Saint-Denis et ses tombeaux*, « notice historique et archéologique ».

Anonyme. — *La Reine Victoria d'après sa correspondance inédite*, 1837-1861, « ouvrage publié avec l'autorisation et sous le haut patronage de S. M. le roi Edouard VII. »

QUELQUES DISPARUS

QUELQUES DISPARUS

ERNEST BLUM

Ernest Blum, mort le 19 septembre 1907, avait 72 ans. Il représentait parmi les hommes de notre temps une génération disparue, ou presque, celle du spectateur d'Offenbach et du dîneur chez Brébant. Mais il n'avait pas cru nécessaire pour cela d'engendrer la mélancolie; au contraire, il tenait à honneur d'incarner allègrement, parmi nous, un esprit, un genre, une époque disparus et dont il se plaisait à évoquer l'agrément dans ce « journal d'un vaudevilliste » où, pendant plus de dix ans, il remua, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs, les souvenirs à la pelle.

Certes, ce ne fut pas un grand écrivain, et dans ses productions, tel le dernier volume qu'il nous donna, *le Jeu de l'amour et de la roulette*, le style est plutôt lâché et la verve plutôt grosse, mais l'es-

prit y coule de source si rapide et si facile que l'on excuse facilement sa familiarité et qu'on ne songe pas à réclamer de l'atticisme à ce charmant compagnon qui ne voulut être qu'un Parisien de Paris.

WILLIAM BUSNACH

Encore un écrivain à qui son âge aurait pu conférer la qualité de patriarche des lettres. William Busnach avait 75 ans lorsqu'au mois de janvier 1907 la mort vint le surprendre en pleine jeunesse, en pleine bohème, car les ans s'étaient accumulés sur sa tête sans l'assagir. Pendant plus de cinquante ans, il dispersa au vent de la vie de Paris des qualités qui, disciplinées, fussent devenues peut-être fort belles, et des travaux sans nombre parmi lesquels les circonstances ne lui permirent pas de faire les sélections nécessaires.

Et c'est ainsi qu'après avoir beaucoup écrit, beaucoup besogné, il restera surtout le collaborateur d'Emile Zola, charpentier dramatique émérite des romans du maître mis à la scène, et que cet écrivain très curieux, très doué, très personnel, restera seulement, par une ironique destinée, comme le reflet de « *l'Esprit des autres* », titre qu'il donna à l'un de ses derniers volumes.

CHARLES GUÉRIN

Les poètes aimés des Dieux meurent jeunes. Charles Guérin fut sans doute un de ces favorisés, puisque sa courte existence s'écoula entre l'année 1874 et l'année 1907.

Trente-trois ans! C'est à trente-trois ans que mourut ce poète et l'œuvre qu'il nous a laissée donne pourtant l'impression d'une carrière très remplie, très personnelle entre son premier livre, *Fleurs de neige*, paru en 1893 et le dernier, *l'Homme intérieur*, publié en 1905 ; c'est une carrière et c'est une œuvre dont on peut ne point priser la forme prosodique, mais dont l'inspiration est souvent admirable et qui laisse une poignante impression de noble et infinie tristesse. La Mort hante perpétuellement ce cerveau douloureux et jeune, et, sans relâche, dans ses poèmes, il chante la Camarde, comme si, conscient de sa destinée, il se préparait à lui faire accueil ou tentait de la désarmer par son chant.

CLOVIS HUGUES

Le beau nom ! sonore comme une fanfare et qui vraiment allait bien au personnage, au journaliste enflammé, au tribun ardent, au poète fougueux dont toutes les manifestations avaient, de façon délicieuse, le goût du terroir méridional.

Quelle existence étrange, mouvementée, dramatique, que celle vécue par Clovis Hugues pendant un peu plus d'un demi-siècle, de 1851 à 1907 ! Destiné à la prêtrise, ordonné même, il jette à vingt ans le froc aux orties, se précipite ardemment dans la mêlée socialiste où il recueille quelques années de prison, au bout desquelles, en 1881, il entre au Parlement où il resta jusqu'en 1899 (exception faite de la législature 1889-1893) et où bien souvent la tribune retentit de ses harangues enflammées.

Entre temps, il fut un très bon écrivain et un très bon poète, c'est à ce titre que nous avons à le saluer ici et c'est par là d'ailleurs que son souvenir restera, car il laisse derrière lui une œuvre considérable qui témoigne de très hautes et très belles qualités, et des poèmes qui sont parfois d'un lyrisme admirable, tels « Les Soirs de Bataille », « Les Evocations » et cette exquise « Chanson de Jeanne d'Arc » que naguère l'Académie couronna.

Sans avoir rempli toute sa destinée, le bon poète

s'en est allé, demandant comme dernière prière que sa dépouille mortelle fût portée dans les Alpes, à ce cimetière d'Embrun, « où les tombes sont comme des jardins fleuris ».

J. K. HUYSMANS

Le 12 mai 1907, J. K. Huysmans s'éteignit dans la cinquante-neuvième année de son âge, après une agonie atroce supportée avec une constance, un courage, une résignation qui forcèrent l'admiration de ses amis et les édifièrent sur la sincérité de ses sentiments chrétiens.

Nous devrions arrêter là cette notice sur Huysmans; ce serait, en effet, une folle prétention de prétendre donner, en ces courtes notes, une idée, même lointaine, de cette carrière prodigieuse, des étapes parcourues par cette âme, étapes si éloquemment exprimées par son œuvre, depuis le naturalisme du début jusqu'à l'idéal chrétien de la fin.

Quel chemin parcouru en effet, et quelle œuvre accomplie depuis la nouvelle des « Soirées de Médan », *Sac au dos* jusqu'aux *Foules de Lourdes*, en passant dans la première période de sa vie par *le Drageoir aux épices*, les *Croquis Parisiens*, d'une observation si aiguë, d'une telle couleur, que ce sont là œuvres de peintre plus encore que d'écrivain, par *les Sœurs Vatard*, et dans la seconde par le livre paru en 1885, *A Rebours*, qui marque l'évolution décisive de sa pensée; et, marquant chacun des progrès de sa conversion : *En route*, *l'Oblat*, *la Cathédrale*, *Sainte Lydwin de Schiedam*, livres qui sont, suivant la belle expression de M. Edouard

Rod, « égaux aux précédents par la qualité d'art, très supérieurs par la portée, et dont le sentiment va d'ailleurs s'épurant et s'éclaircissant toujours, comme l'atmosphère dans une ascension ».

ALFRED JARRY

Alfred Jarry mourut le jour de la Toussaint de l'an 1907, âgé de trente-trois ans, bien jeune on le voit, pour avoir pu donner sa mesure, mais l'ayant donnée; cependant, il restait pour ainsi dire le prisonnier de son œuvre de début, et son existence aurait pu se prolonger bien longtemps qu'il serait toujours demeuré, pour les gens, l'auteur de l'œuvre de la vingtième année, l'auteur d'« Ubu Roi » de joviale, scandaleuse et truculente mémoire.

C'est l'inconvénient des œuvres dont l'apparition fait trop grand tapage, de plonger dans l'ombre toutes celles qui suivent; Alfred Jarry méritait mieux que cette demi-destinée, il valait mieux qu'« Ubu Roi » et outre « Ubu Roi », tel ouvrage, tel roman, *Messaline*, par exemple, donnera à cet écrivain une place dans l'histoire littéraire.

HECTOR MALOT

Une longue vie d'écrivain, belle, calme, unie, sans désordre et sans génie, telle est en raccourci l'existence de l'écrivain rouennais, du compatriote de Flaubert, qui naquit en 1830 et mourut, presque octogénaire, le 19 juillet 1907 dans sa paisible retraite de Fontenay-sous-Bois.

Honnête, moyenne, tranquille, son œuvre n'est point, il s'en faut, dénuée de valeur ; parmi les quarante romans qu'il publia de 1860 à 1895, il en est de tout à fait remarquables, il n'en est point d'indifférents. Comme l'a dit un très bon juge, son œuvre n'est point de celles qui marquent leur empreinte sur une époque, mais elle a servi copieusement à l'agrément, à la distraction, au réconfort de plusieurs générations, ce qui est bien déjà quelque chose, et l'écrivain qui a charmé, attendri, passionné nos jeunes années au récit de « Sans Famille » mériterait, par là même, son petit coin d'immortalité.

Après un long labeur littéraire de trente-cinq années, marqué chemin faisant par des œuvres telles que, *le lieutenant Bonnet*, *Micheline*, *Zyte*, Hector Malot eut la sagesse suprême de se retirer en pleine vigueur intellectuelle dans une retraite absolue, où il vécut en consacrant ses labeurs à la rédaction de contes et de romans

réservés exclusivement à l'amusement de sa petite fille et dérobés au public. Il en est un parmi eux, cependant, « le Petit Mousse », qu'on nous livrera, paraît-il, quelque jour.

La droiture et la simplicité de sa vie, la loyauté de son talent, lui avaient fait beaucoup d'amis et s'il eut des critiques, comme le romancier Dickens, qui lui disait en manière d'épigramme : « Je n'aime que les fous et vous êtes décidément trop sage pour moi, » il eut aussi des approbateurs de choix comme Jules Vallès, qui écrivit de ses romans : « On leur reproche d'être gris ; ils sont gris comme le vêtement du garçon d'hôpital qui coudoie la douleur humaine et la console. »

VICOMTE CHARLES DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

L'homme aimable, érudit et fin, le grand seigneur belge qui mourut le 4 juillet 1907, appartient à la littérature française comme un amateur épris passionnément de beauté littéraire et qui, sans tapage, avec une ferveur tranquille, mit au service des lettres sa fortune, son activité, et sa vie ; que la gloire des écrivains illustres auxquels il se consacra ait rejailli sur lui, lui ait constitué une enviable renommée, rien de plus juste et de plus moral.

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul avait de la critique et de l'histoire littéraire une conception très ingénieuse et féconde, il estimait que dans l'étude d'une œuvre il convient de tenir compte non seulement de l'œuvre elle-même, mais des circonstances où elle a vu le jour, des conditions morales et physiques où se trouvait son auteur lorsqu'il la composa, et il s'appliqua à fouiller pieusement la vie des grands romantiques à qui il demanda l'explication de leur œuvre ; « il savait de Gautier, de George Sand, de Musset, de Balzac, tout ce qu'on peut savoir », il possédait dans son cerveau et dans sa bibliothèque une encyclopédie incomparable, unique, qu'il ouvrait largement et généreusement à tous les chercheurs, à tous les curieux, en quête de renseignements.

Merveilleusement documenté sur une foule d'écrivains, il avait voué un culte particulier, un culte de dévot ardent et passionné à Balzac qui, « du fond de son tombeau, sut, suivant l'expression de M. Paul Bourget, le fanatiser, l'hypnotiser ». Un tel dévouement, une telle passion devait avoir sa récompense : Charles de Spoelberch de Lovenjoul qui, sans ambition de gloire personnelle, voulut se consacrer tout entier à la gloire d'un autre, est désormais inséparable de son héros, et il participe sûrement de l'immortalité du prodigieux auteur de la *Comédie Humaine*.

SULLY-PRUDHOMME

Une belle, pensive et noble figure. Un poète charmant et profond un philosophe souriant et résigné, auquel les pires souffrances d'une longue et implacable maladie ne surent rien enlever de sa sérénité, de sa douceur, de sa bonté.

Le poète, qui mourut le 7 septembre 1907, dans la soixante-huitième année de son âge, ne connut pas les tumultes de la popularité bruyante, mais il goûta la douceur suprême d'être aimé universellement, et si son œuvre restreinte et tôt finie (il ne produisait plus guère depuis quelque vingt ans) ne fut pas déclamée devant les foules électrisées, elle chante en nous une musique mystérieuse, tendre et prenante; la plus célèbre d'entre elles fut, est-il besoin de le rappeler, ce « Vase Brisé » publié en 1865, et ce n'est certes pas la meilleure, car il y a dans « Les Solitudes » des pages d'un lyrisme et d'une inspiration bien supérieurs.

Le grand prix Nobel, qui lui fut décerné en l'an 1901, apporta à son œuvre et à son talent une consécration suprême et lui donna l'occasion d'un très beau geste de fraternité poétique : avec la plus grande partie de cette somme, il fonda le Prix

Sully-Prudhomme destiné à faciliter les débuts des jeunes poètes et ainsi, sans l'ombre d'une arrière-pensée, il érigea de ses propres mains le plus beau et le plus durable des monuments à sa mémoire.

ANDRÉ THEURIET

Né sous les ombrages familiers de Marly-le-Roi en l'an 1833, André Theuriet mourut le 24 avril 1907, chargé d'ans et de paisible renommée sous les ombrages, non moins familiers, de Bourg-la-Reine, où il exerçait depuis longtemps déjà, avec exactitude, conscience et dévouement, les fonctions de maire.

La carrière d'André Theuriet est longue, tranquille, heureuse, unie comme un beau lac que nulle tempête ne vint jamais troubler et qui doucement frémit au souffle du zéphir. L'épigraphe de son œuvre et de sa vie pourrait être cette simple phrase : « il aima les arbres » ! Il consacra en effet aux forêts, à la verdoyante campagne, à la douce nature, le meilleur de son cœur et de son talent, d'un talent qui ne fut pas négligeable, car poète il publia des vers exquis — rappelez-vous « *Dans le Chemin des Bois* » — et romancier il nous donna, avec *Sauvageonne*, *Chantereine* et surtout *la Maison des Deux Barbeaux*, des manières de chefs-d'œuvre.

Peu compliqués, ces romans ne s'embarrassaient pas d'études de caractères trop profondément fouillés, ni d'aventures trop compliquées, il imaginait ses anecdotes et ses personnages, toujours d'ailleurs fort intéressants et attachants, pour le plaisir, semblait-il, de les situer dans les cadres agrestes qu'il aimait

et dont la peinture l'enchantait. « Sa Muse, observe joliment Gustave Kahn, n'est pas pédestre, elle piète et vole, et se repose parmi les chemins des champs et les chemins des bois; » et il ajoutait lui-même : « Je n'ai guère analysé que les plantes, ou parfois le cœur peu compliqué des bûcherons ou des charbonniers de la forêt. »

Ce fut l'homme de son œuvre : calme, paisible, souriant, accueillant et simple, sa vie s'écoula sans heurts, sans orages, il mourut par un beau soir de printemps avec la conscience d'une destinée heureuse, bien et laborieusement remplie.

CONCOURS & PRIX LITTÉRAIRES

Société d'Éditions Littéraires & Artistiques
Librairie Paul Ollendorff
50, Chaussée d'Antin, PARIS

DERNIERS SUCCÈS

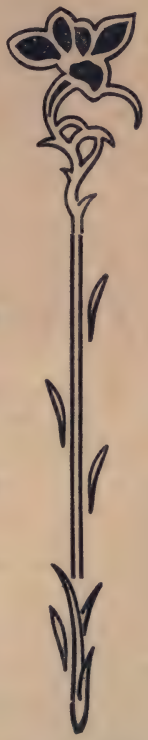
G. OHNET
La Route Rouge

TANCRÈDE MARTEL
Blancaflour

JEAN SAINT-YVES
La Lumière perdue

MAURICE VAUCAIRE
Le Métier de Mlle Pip

R. DAVRAY & H. RIGAL
Anthologie des Poètes du Midi



ROMAIN ROLLAND
Jean-Christophe à Paris
Antoinette

TRISTAN BERNARD
Deux Amateurs de Femmes

ANTONIN LAVERGNE
Les Frelons

A. CHARPENTIER
Yella

NONCE CASANOVA
La Symphonie Arabe

FRÉDÉRIC MASSON
de l'Académie Française
Jadis et Aujourd'hui

PARIS. — IMPRIMERIE MONZEIN, 17, RUE GR.-BATELIÈRE

PQ
12
G5
t.4

Glaser, Ph. Emmanuel
Le mouvement littéraire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY